
# SAINTE-MARIE-DES-FLEURS

# DU MÊME AUTEUR

## CONTES

LES BAINS DE BADE (épuisé). . . . . . . . . . . 1 vol.
LA LEÇON D'AMOUR DANS UN PARC . . . . . . 1 —

## ROMANS

LE MÉDECIN DES DAMES DE NÉANS . . . . . . 1 vol.
SAINTE-MARIE-DES-FLEURS . . . . . . . . . . . 1 —
LE PARFUM DES ILES BORROMÉES. . . . . . . 1 —
MADEMOISELLE CLOQUE. . . . . . . . . . . . 1 —
LA BECQUÉE . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1 —
L'ENFANT A LA BALUSTRADE . . . . . . . . . 1 —
LE BEL AVENIR. . . . . . . . . . . . . . . . . 1 —
MON AMOUR. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1 —
LE MEILLEUR AMI. . . . . . . . . . . . . . . 1 —
LA JEUNE FILLE BIEN ÉLEVÉE . . . . . . . . 1 —
MADELEINE JEUNE FEMME. . . . . . . . . . . 1 —
LA MARCHANDE DE PETITS PAINS POUR LES CANARDS . . . . . . . . . . . . . . . . . 1 —
LE BONHEUR A CINQ SOUS . . . . . . . . . . 1 —



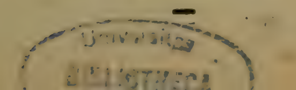
E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

RENÉ BOYLESVE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

# SAINTE-MARIE DES FLEURS




PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3



A

MAURICE BARRÈS

# PRÉFACE

## POUR LA NOUVELLE ÉDITION

*J'éprouve toujours une grande appréhension lorsqu'il s'agit de relire mes livres : c'est que je les ai écrits avec tant de plaisir, et aimés si fort en les mettant au monde, que je redoute d'avoir perdu, avec le temps, cette complaisance ou cette illusion paternelles, et de me découvrir parmi eux quelque défectueux rejeton : j'aime mieux n'être pas sûr de ce qu'ils valent et m'en rapporter à ceux de mes lecteurs qui m'affirment les trouver de leur goût...*

*Cependant, il m'a fallu, cette année-ci, pour des éditions nouvelles, me replonger, bon gré mal gré, dans mes premiers romans. J'ai été très sévère pour plusieurs, — je ne dirai pas lesquels, — et je les ai presque entièrement écrits à nouveau. Mais quand j'en suis arrivé à* Sainte-Marie-des-Fleurs, *j'ai pris le parti de n'y rien changer, d'abord parce que c'est vraiment, celui-là, mon livre de jeunesse ; or, aucune*

*des qualités de l'âge mûr ne supplée aux gaucheries qui ont pour elles d'avoir été commises aux environs de vingt ans; ensuite parce que c'est un livre d'amour, exécuté dans une sorte d'extase dont l'accent ni l'élan ne sauraient, hélas! se retrouver plus tard. Je le donne donc tel exactement qu'il parut en 1897, en m'excusant près de ceux qui ont bien raison d'aimer les œuvres de forme plus achevée et plus pure; mais au-dessus même de la forme achevée et pure, s'élève parfois une certaine flamme qui attire mieux que les contours irréprochables, non pas, sans doute, qu'elle soit plus belle, mais simplement parce qu'elle brûle...*

*R. B.*

*« Je t'aime tant aujourd'hui, je suis tellement dévoué que j'ai besoin de l'écrire, ne pouvant le dire à personne... »*

STENDHAL.

*« Je me fais quelquefois un rêve d'Élysée ; chacun de nous va rejoindre son groupe chéri auquel il se rattache, et retrouver ceux à qui il ressemble : mon groupe à moi, mon groupe secret est celui de ceux qui sont tristes, mystérieux et rêveurs jusqu'au sein du plaisir, et pâles à jamais sous une volupté attendrie. »*

SAINTE-BEUVE.

# SAINTE-MARIE-DES-FLEURS

## I

Ce fut sur la plage du Lido, à Venise, que je rencontrai pour la troisième fois la jeune fille que le destin, évidemment, s'entêtait à placer sous mes pas. Elle avait fait une vive impression sur moi, quelques semaines auparavant, à Florence, devant la porte de l'église Sainte-Marie-des-Fleurs, où je l'avais entendue envoyer promener d'une voix nette et décidée les guides innombrables qui importunent les étrangers de leurs bons offices. Elle leur avait jeté un « allez-vous-en ! » si impatienté et si colère que je n'avais pu m'empêcher de sourire, en passant près d'elle à ce moment. Elle s'en était aperçue et avait rougi. Je l'avais revue dans un magasin de photographies. Elle feuilletait des Botticelli et soulevait de l'ongle les planches qui lui plaisaient en disant : « J'aime ça... j'aime ça... » Elle n'avait pas paru me reconnaître. Mais depuis

lors, je pensais souvent à elle et j'avais l'espoir de la retrouver. A part moi, je l'appelais « ma petite Sainte-Marie-des-Fleurs. »

Il y avait une grande heure qu'elle marchait toute seule sur les longs sables de la plage de Venise. A chaque tour, elle s'arrêtait un instant à parler à sa famille réunie en groupe, sur des pliants ; puis elle reprenait sa promenade. J'étais assis contre la pente de la digue qui longe ce rivage sans fin, et je ne me lassais pas de la voir aller et venir en imprimant sur le sol humide la marque de ses pieds finement chaussés et le bout de son ombrelle. Elle portait une robe écossaise qui ne me plaisait point. Je remarquai qu'elle avait le nez un peu fort, et ses yeux, d'une teinte grise, me parurent trop grands. Je ne me rendais pas compte de ce qui me séduisait en elle. J'étais plutôt porté à ne la pas trouver bien, d'autant plus que, m'ayant croisé à dix reprises, elle n'avait pas une seule fois levé les yeux sur moi.

Elle parut s'intéresser un moment au soleil couchant et à la mer que le soir comblait de tons harmonieux ; puis, subitement, elle se rapprocha de sa famille et dit : « Allons-nous-en ! » On se leva et partit.

Je pensais rester là quelque temps encore, à

cause de l'indolence et de la mélancolie que ce lieu est unique à répandre. Mais je me levai aussitôt et marchai sur les traces de ces dames que j'approchai plusieurs fois, à l'endroit de l'embarquement.

Le spectacle, sur ce rivage du Lido, était le plus beau qu'on imagine. Le remuement des gondoles noires contre la grande surface de la lagune et le ciel incendiés, formait un miroitement d'ombre et d'or que l'on ne voit qu'aux pays de soleil et de vie ardente et tragique. Beaucoup de gens demeuraient là, au bord de l'eau, sans pouvoir s'en aller ; et la chair des bateliers immobiles étincelait d'un feu sombre. Accoutumés à cette scène journalière, ces hommes attendaient que le disque tombât, comme ils eussent attendu la fin d'une cérémonie.

En effet, quand la pourpre du soleil se fut affaissée vers Chioggia, chacun sauta dans les gondoles et se dirigea sur Venise. La jeune fille ayant laissé se placer tout son monde, s'assit la dernière et au bout, en sens inverse de la marche. De sorte que, seul en ma gondole que je faisais tenir un peu en arrière, je pouvais distinguer son visage embobeliné des foulards qu'on lui mit, et en même temps apercevoir au loin Venise.

La vue de ces campaniles, de ces dômes, et de cette large ville couleur bleu de lait, que nous gagnions dans le silence du soir me donnait une singulière émotion. Chaque poussée forte et régulière de la rame sur la lagune verdissante et dans la confusion à toute minute plus complète des images, avait en moi un retentissement prolongé, et j'eus, très réellement, la sensation d'être emporté vers un avenir nouveau.

J'avais je ne sais quel plaisir, au hasard des ombres et de l'avancée des gondoles, à découvrir la figure enfouie sous les foulards.

Ces heures sont adorables à cause de la suspension même des lignes et des contours de la pensée.

De grandes déchirures sanguinolentes balafraient le ciel ; et l'eau, autour des barques, était d'un épais vert olive. Dans la tombée de l'ombre crépusculaire, les marbres de Venise gardaient un reste de lumière, et la ville semblait diaphane, comme une chair parsemée de perles. Des sons agréables nous parvinrent ; c'était le concert des cloches vénitiennes. Mon batelier me dit que c'était demain dimanche, jour de fête. Et il prononçait ce mot de « *festa* » avec une emphase joyeuse qui est une évocation des temps anciens, où la « fête » était véritablement l'occa-

sion de se réjouir. Puis il me dit que ses deux petites filles seraient très bien habillées, demain ; et que l'une avait nom Rosa, l'autre Luciuola : des beaux noms ! ajoutait-il, les répétant à plaisir, les faisant vibrer dans l'air tout remué des chants des campaniles.

Nos gondoles se perdirent, passé Saint-Georges-Majeur. La nuit venue, le clignotement des lumières nous éblouit et nous dispersa.

Le soir, aux portes des hôtels et des palais du Grand-Canal, une barque illuminée s'arrête, et l'on entend des violons. Il est assez difficile de distinguer les musiciens derrière le ballottement des lanternes ; c'est une douzaine d'hommes entassés, et une ou deux femmes ; parfois dans ce fouillis, on est arrêté par deux grands yeux vifs qui brillent. Mais à l'avant de l'embarcation, sur le petit terre-plein en dos d'âne, un bel homme est campé, droit et haut, le nez d'aigle, la taille enveloppée d'une capa dont le pan se rejette sur l'épaule avec arrogance, le chapeau large en arrière, les mains très sales, et force bagues aux doigts. Il écarte sa moustache, et dans le beau silence qui s'est fait, entonne une chanson claire et sonore, paroles d'amour découpées net, et brûlantes, comme cette langue en

sait dire. Les violons et la voix des femmes soutenue en sourdine ont répondu, et la romance qui s'échauffe, monte éveiller les ombres refroidies d'une Venise de gloire, d'orgueil et de vie amoureuse. La lune baigne la lagune. De jeunes Anglaises au visage pur rêvent sur les perrons.

Des gondoles qui passaient se sont arrêtées ; toute gondole s'arrête ; on ne voit qu'une large masse noire qui s'enfle ou s'effile, tantôt compacte et tantôt ébarbée en longues pointes d'ombre, sans plus de bruit ni de tiraillements que l'éparpillement d'une plaque grasse et moirée, à la surface d'un étang.

Et puis, la barque s'en va doucement, sur l'eau bleuâtre, avec ses violons et ses voix. Les gondoles muettes ont filé, tout le monde est parti. Sur la lagune unie, la lune, légèrement voilée, flatte le silence.

Le hasard fit que nous nous trouvâmes ainsi, un soir, presque côte à côte « la petite Sainte-Marie-des-Fleurs » et moi. La lumière d'une des lanternes des musiciens lui frappait de temps en temps la figure. Je la regardai tant, qu'elle dut s'en apercevoir et même en être gênée. Je le regrettai après ; je crus m'être compromis à

jamais vis-à-vis d'elle. Elle ne pouvait plus me prendre que pour un homme mal élevé. J'en eus une sorte de désespoir. Le lendemain, tout me parut triste et navré à Venise. Le temps était gris. Je voulus retourner au Lido ; je n'y vis personne et revins. Je passai le reste du jour à regarder stupidement la manœuvre des bâtiments de l'Etat, sur le quai des Esclavons, où je savais qu'habitait la jeune fille.

Quand on eut amené les couleurs, au coucher du soleil, je poursuivis jusqu'aux jardins qui sont au bout de Venise. Et là je vis encore une fois la nuit envelopper la ville. Je ne sais si ce fut à cause de mon ennui, mais je me sentis soulevé par un mouvement de tendresse si large et si profond qu'il me sembla que le monde entier ne suffirait pas à combler l'envie que j'avais de tenir quelque chose dans mes bras et de l'embrasser. Chose curieuse, c'était Venise que je voulais étreindre comme une femme. Elle était belle assurément, à cet instant presque incolore qui précède celui où elle cesse d'être éclatante de jour et celui où elle va s'enflammer des lumières du soir. Mais ce sont là de ces attendrissements qui viennent de l'immense fonds d'inconscience que nous portons en nous. Qu'ils nous rendent donc ridicules ! Quelle figure ai-je

dû faire là-bas, à l'extrémité de ces jardins, en désirant à toutes forces embrasser Venise !

Plusieurs jours se passèrent sans que je pusse apercevoir celle qui me causait ces troubles. Je ne pensais plus qu'à elle ; il était bien inutile de chercher à me le dissimuler. Mon unique but était de la revoir. Je commençais à désespérer.

Je pris une gondole et parcourus Venise au hasard, m'en remettant à la fatalité, comme on le fait ordinairement dans des cas analogues.

Le ciel était sombre ; de temps en temps il pleuvait ; Venise semblait déserte ; au tournant des canaux, le cri du gondolier n'éveillait aucun écho. Les vieux palais humides avaient l'air de pleurer par toute la surface de leur délabrement. De grands pallis, surmontés de la corne ducale ou d'un ornement en forme de turban, penchés aux portes closes, au-dessus des marches usées que l'eau frappait d'un clapotement lugubre, faisaient penser, dans ce demi-jour de rêve, à de grands personnages passés revenus s'attrister là de toute la gloire descendue par ces marches et qui ne les gravira jamais plus. Mais, dans l'état où je me trouvais, tant de ruine me versait une secrète volupté. J'eusse aimé que tout achevât de s'écrouler sous mes yeux.

Nous longeâmes les hauts murs du nord de

Venise. La lagune s'étendait à perte de vue ; l'île de Murano et le cimetière étaient enveloppés d'une ondée ; vers Mestre apparaissaient des côtes indécises et grises encore, grises comme le ciel, comme l'eau, comme la ville et comme moi-même.

— Assez ! assez ! dis-je ; nous rentrons !

La gondole tourna, et s'engagea dans le canal Saint-Félix, pour regagner le centre de la ville.

Vers quatre heures, nous approchions de la petite place située à l'entrée de l'église Saint-Sébastien. Mon cœur fit un bond. Je venais de reconnaître « ma petite Sainte-Marie-des-Fleurs » avec sa famille, entrant dans l'église.

— Arrêtez ! criai-je au gondolier. Et je pénétrai dans l'église sans me rendre aucun compte de ce qui allait s'y passer, mais avec une certitude, une confiance parfaite, que quelque chose d'important s'y passerait pour moi.

Je ne sais en vérité quelle contenance je tins dans cette église. Je la connaissais beaucoup ; j'y avais fait de longs séjours. C'est là que Véronèse repose au milieu de quelques-uns de ses meilleurs ouvrages. Outre le trouble de ma surprise, mon dépit me gênait. Il était fondé sur une sorte de pudeur assez présomptueuse. En effet, qui m'affirmait que cette jeune fille m'avait

seulement vu la regarder avec insistance, dans la gondole ; et si elle m'avait vu, ne m'avait-elle pas oublié comme on le fait d'un malotru quelconque qui vous a heurté dans la rue ?

Ces dames firent le tour de l'église. Elles s'exténuaient à distinguer, à la seule lumière du Baedeker, les toiles voilées d'ombre. Leur ardeur et leur volonté étaient admirables. J'affectai de me tenir éloigné d'elles et d'aller justement à l'autre bout. On peut être sot à ce point ! Je suis certain que personne ne faisait attention à moi ; ne m'avait seulement vu. J'entrai dans le chœur et m'assis en face du *Martyre de saint Marc*. Singulier moyen de me dissimuler ! Je crois au contraire, mais je n'en avais pas conscience alors, que je voulais absolument être approché d'*elle*, mais par la force des choses, non spontanément. J'avais déjà eu de ces singulières paresses. Et j'allai me placer au fond de ce chœur, comme en une souricière où forcément je serais pris. En effet, je les vis venir. A dix-sept ans, j'avais frissonné, à la rencontre d'une femme, mais pas depuis, comme je le fis alors.

Elles approchaient de la grille du chœur. Le jour pauvre qui tombait des vitres donnait toute la lumière possible à leur groupe que je n'oublierai plus. Deux dames âgées avaient l'air cons-

terné que donnent aux malheureux voyageurs les visites artistiques. Leurs traits s'affaissaient, toutes leurs lignes tombantes semblaient implorer le secours d'un siège. Instinctivement, je me levai ; elles allaient sans aucun doute venir s'asseoir là. Au mouvement que je fis, une autre jeune fille, une amie probablement, dérangea de la main le petit capuchon de caoutchouc qui, par-dessus des foulards, remontait à l'oreille de sa compagne, et, se penchant, glissa un mot qui les fit sourire l'une et l'autre. Evidemment, elles se moquaient de moi.

J'eus la brève sensation qu'aucun art ne me guérirait plus, moi, de la blessure qui se creusait, et que les hasards et les choses se mêlaient de venir élargir et toucher à vif. Cependant, qu'elle se fût moquée de moi n'était rien au prix de l'étrange secousse que me causait la seule vue de son visage.

— De qui, ces tableaux, mon enfant? fit une des dames âgées.

— Mais, maman! c'est de Véronèse, voyons! lança-t-elle d'un petit air indigné.

Et, prenant son amie par le bras, elle l'entraînait d'une muraille à l'autre, du *Saint Marc* au *Saint Sébastien*, du *Saint Sébastien* à la *Glorification de la Vierge*, semblant par son air

affairé vouloir éviter les questions naïves de cette bonne maman qui, une fois assise, trouvait tout très bien. Ces demoiselles avaient des mouvements si précipités qu'elles me frôlèrent un instant. L'amie porta la main à sa bouche pour se tenir de rire ; mais *elle*, se retourna vite, fit : « Pardon, monsieur ! » et rougit jusqu'aux oreilles.

A tort ou à raison, ces faits médiocres me relevèrent instantanément. Toute ma désespérance tombait ; une ardeur nouvelle me souleva. D'un coup j'étais résolu à tout oser, à jouer la partie pour le tout. Si je dois être séparé à jamais de cette jeune fille, me dis-je, que ce soit par une faute de ma part ou du moins par l'épreuve réelle que je ne lui peux plaire. Et je me jurai qu'avant dix minutes, j'aurais pénétré dans ce petit groupe. Ce petit groupe m'apparut comme un aréopage. J'en sortirais tout à l'heure radieux ou condamné.

Ceci se passait dans le maigre jour d'une église muette et quasi déserte où un étranger n'eût reconnu que des pierres et de l'ombre. Car aux murailles aussi la sublimité des toiles se taisait. On eût pu penser qu'il n'y avait rien ici !

L'orgue de Saint-Sébastien est clos de volets que le Véronèse a peints sur leur double face. Quand les volets sont rabattus, ce qui était le

cas, on y voit la *Purification de la Vierge*. Ayant quitté le chœur, je vins me camper, les bras croisés, en face de cet orgue caressé des dernières lueurs du jour. Bien qu'extrêmement agité, je ne m'inquiétais plus ; comme il arrive après les décisions prises. Je n'avais même pas le souci de chercher le moyen par quoi j'allais pénétrer dans le petit groupe. Il me suffisait de me dire : je veux y pénétrer.

Les dames ne manquèrent pas de venir s'écarquiller les yeux devant les volets. J'aurais pu m'écarter doucement pour leur céder la meilleure place ; exécuter quelques courbettes et salutations ; et notre qualité de compatriotes m'autorisait à dire : « Mesdames, il fait bien sombre... » Ainsi, j'eusse gagné peut-être les dames âgées. Mais je demeurai immobile jusqu'au manque de politesse, absorbé par le combat de la nuit contre l'éclat de ces couleurs qui sont comme un soleil terrestre. Je fus frôlé plusieurs fois, dans l'empressement de ces dames à distinguer des peintures que, sans doute, elles ne reverraient plus. La jeune fille elle-même me toucha.

Elle venait de découvrir dans le guide que les volets s'ouvraient et montraient une *Piscine probatique*. Aussitôt elle avisa de loin la vieille

femme qui tenait la porte de l'église et lui demanda si l'on ne pouvait ouvrir les volets. La vieille qui n'entendait pas le français demeurait insensible.

Alors je sentis la douceur inouïe de traduire les paroles et le désir de la jeune fille. Je me refuse à dire la sorte de plaisir que j'y éprouvai, au sortir de mes secousses et de ma contraction dernière. Je ne sais si ma voix réfléta mon bonheur. Je crois à la vertu communicative des sons, beaucoup plus qu'à celle du sens propre des mots. Maintenant, par cette simple phrase italienne qui signifiait à une vieille femme de vouloir ouvrir des volets, il me semble que je dévoilais alors toute la secrète puissance d'amour que je sentais sourdre au fond de moi et qui m'étouffait. Ce n'était plus du tout la sorte d'émotion qui m'eût fait trembler la voix, quelques minutes auparavant, si j'eusse parlé, par exemple, dans le chœur. C'était un prodigieux bien-être, une aise tiède et bienheureuse : le goût délicat de *ses* paroles dans ma bouche. Mais ce fut une joie si minutieuse et si intimement tendre qu'il est bien possible que rien n'en ait transpercé.

Et, retraduisant ensuite la réponse de la vieille, je m'émerveillais de parler en face à ce visage aux yeux gris, enveloppé de foulards qui,

par la suspension légère de ses sourcils manifestait plus de surprise de la façon que lui venait la réponse que d'intérêt à la réponse elle-même.

— Cette femme dit, mademoiselle, que le sacristain seul a les clefs, et qu'il n'est pas là pour le moment.

On eut le temps de recevoir la résonance sourde de mes paroles dans l'édifice avant que ne se détendît l'arc de ses sourcils. Enfin elle fit :

— Ah !... et, n'est-ce pas, monsieur, c'est bien dommage ?

Nous causâmes le plus tranquillement du monde. Je lui dis ce qu'était la *Piscine probatique*. Toutes ces dames poussaient de petits « ah ! » à chaque terme de beauté que j'employais, en parlant de l'admirable Maître. Cependant j'étais certain qu'écoutant un nouveau venu discourir, elles savaient déjà la couleur de mes yeux et de ma cravate et si j'avais soin de mes dents, mais nullement ce que je leur disais. A un moment, je leur fis observer que nous étions sur la dalle qui couvre le corps du grand homme. Elles se retirèrent toutes pieusement, et il y eut quelques secondes de silence. Elles étaient très sincères et voulaient être émues des choses anciennes bien que les femmes ne soient guère touchées que par le présent.

Rien n'égalait l'aisance de nos propos quand nous sortîmes de Saint-Sébastien. Ces dames émirent le vœu de retrouver sur leur chemin un cicerone si éclairé, me demandèrent si j'étais ici pour quelque temps encore ou si je ne faisais que commencer mon séjour.

— Il est étonnant ajouta gracieusement la jeune fille, que nous ne vous ayons point aperçu jusqu'ici.

Pouvait-on être plus aimable et plus généreux ?

*
* *

J'appris qu'elle avait nom Marie. Elle était la fille d'un des principaux banquiers de Paris, nommé M. Vitellier. On la faisait voyager pour compléter son éducation artistique, car elle peignait à l'aquarelle. Mais elle avait très réellement du goût. Elle s'efforçait de penser et de juger par elle-même. Comme elle y avait beaucoup de difficulté, ayant été élevée comme les autres jeunes filles, il se livrait en elle de perpétuels combats qui étaient de l'effet le plus charmant. Tout ce qu'elle abordait lui apparaissait, au premier coup d'œil, sous la couleur dont on

lui avait appris à revêtir les choses, mais avec une sorte de réserve hésitante ; puis elle faisait la grimace : « Ce n'est pas ça ! » ; enfin, elle se cherchait, et si on la devinait, si on allait au-devant de sa pensée encore peureuse, elle était dans une joie, elle vous aurait embrassé. Elle avait la sensibilité d'une feuille au vent ; elle allait, venait, était ballottée perpétuellement, sous le coup de mille influences inapparentes qui eussent laissé tout calme hormis elle. Mais cette mobilité n'interrompait pas la continuité de sa grâce. Elle ressemblait à ces fleurs fragiles dont l'air agite les tendres pétales jusqu'à menacer d'en briser l'harmonie toujours renaissante sous les poussées les plus diverses.

Je sautais de l'ivresse à des désespoirs accablants. J'arrivais de promenades où la vie, côte à côte avec elle, m'apparaissait légère comme la lumière, et mes soirées étaient noires et lourdes, mes nuits coupées de brusques réveils avec cette angoisse toujours : « c'est fini ! c'est fini ! je ne la verrai plus... »

Ce cauchemar en venait à empiéter sur le jour ; je l'éprouvais même tout à coup en face d'elle, sur les quais ou dans la gondole, et j'avais des mouvements nerveux qu'elle remarquait parfois.

— Qu'avez-vous ? me dit-elle un jour.

— Mais rien ! lui répondis-je.

Il m'avait semblé que je n'étais plus là, que je rêvais seulement à ces lagunes, à cette lumière, à cette présence... Je serrais le bord de la gondole pour me faire mal avec la réalité, m'affirmer le véritable moment, l'heure bienheureuse qui s'écoulait. Elle me vit et me dit sérieusement :

— Oh ! vous êtes fort !

Non ! l'apparence était par trop stupide : j'avais eu l'air de faire la parade avec mes muscles ! Rien ne pouvait m'être plus désagréable ; je me hâtai de rire et lui dis :

— Non ! Non ! Ne croyez pas ! Mais il me passe parfois des idées mauvaises que j'écrase comme cela.

— Oui, oui ! fit-elle, cela m'arrive aussi.

Mais elle n'avait pas été choquée de la première interprétation. J'aurais pu avoir cette vulgarité sans lui déplaire.

En traversant la *Piazzetta*, elle s'approcha doucement de moi et me dit :

— On peut vous parler à vous comme pas à tout le monde, n'est-ce pas?...

Et à cause du mouvement que je faisais :

— Bon! vous allez trouver banal qu'on vous mette à part, à présent, parce que ça se fait en faveur du premier venu à qui l'on parle, me direz-vous... Eh bien? que votre modestie, monsieur, s'arrange donc du traitement de premier venu. Je continue seulement à vous mettre à part, comme n'importe qui.

Dites-moi, est-ce que la perspective de venir à la maison, à Paris, vous effraiera?

— La perspective ne m'effraiera pas.

— Vous riez. Vous n'êtes pas sérieux. On ne sait jamais, quand on vous parle, si vous vous moquez du monde ou bien non. Je vous demande ça parce que maman va vous inviter; vous vous croirez tenu d'accepter, et si ça vous embête après, vous ne reviendrez pas, naturellement, et vous serez malheureux en vous croyant impoli. Je vous connais, peut-être?

— Mais pourquoi vous imaginer?...

— Pourquoi? pourquoi? Mais laissez-moi donc vous dire. Parce que, s'il est possible qu'ici vous vous amusiez un peu de notre compagnie — encore que vous soyez parfois fort grincheux — à Paris nous vous horripilerons. Papa est gros, absorbé, et dort le soir; maman est bonne; par-ci par-là nous avons des amis ou quelque chose d'approchant, des gens d'argent, des femmes mé-

diocres, des *sportmen*, enfin, moi que voici, pas plus attrayante que ça, mais ayant au moins le rare avantage d'entretenir, parmi tout cela, un accord tiède, abrité du grabuge par ma qualité de... comment dirai-je ? comment nommer une jeune fille qui ne peut semer les convoitises intéressées et qui est garantie de l'éclat des autres par un avenir déterminé, étant fiancée à long terme?...

— Fiancée?...

— Oui.

— Ah!

Elle évita de me regarder, en me disant cela. Mais j'étais certain que cependant elle m'avait vu. J'ignore totalement ma contenance à ce moment Ce qu'il y a de certain, c'est que, tout debout, continuant à marcher, peut-être à discourir, je perdis à peu près complètement connaissance. J'avançais sans prendre garde, vers la cohue bruyante des gondoliers : « Gondola, signore! gondola, gondola! » Ils brandissaient leurs rames et disposaient les coussins pour nous recevoir... Elle me tira brusquement par la manche :

— Mais où allez-vous donc?

Je ne regardais pas à mes pieds ; j'atteignais le bord du quai ; j'allais faire le pas suivant dans le vide.

Je me mis à rire tout à coup. Elle se fâcha :

— Si c'est une plaisanterie que vous avez voulu faire, je ne la trouve pas drôle, dit-elle, en faisant sa moue. Ne vous ai-je pas dit déjà que j'étais peureuse?...

La sottise de cette apparente plaisanterie, et en avoir ri, m'achevaient. Ma figure devait avoir l'air d'une loque. Elle s'en aperçut, elle crut sans doute que j'étais peiné de sa remontrance et de lui avoir fait peur. Elle se fit toute câline; elle me demanda pardon.

— C'est étonnant, dit-elle, comme vous changez de visage! A deux instants successifs, on ne vous reconnaît plus.

Je m'efforçais de ne pas la regarder. Ses yeux et sa voix, quand ils se faisaient tendres, me fondaient littéralement, comme le morceau de sucre sous le thé brûlant.

Elle poursuivit :

— C'est, dit-elle, que je vous parle de choses si peu intéressantes! Oh! je vous ai vu déjà, allez! quand un mot qu'on prononce vous choque ou ne vous atteint plus, c'est fini, d'un coup, vous êtes parti. Mais je veux achever tout de même ma petite présentation en règle, parce que si vous venez à la maison, il faut que vous nous connaissiez.

Je suis fiancée à un monsieur tout à fait riche. Savez-vous ce que c'est? Vous vous moquez de ça, vous! Moi, non. Je ne me fais pas l'idée nette de ce qu'est cela : être tout à fait riche; mais c'est une idée vague à laquelle je me fais. Il faut être tout à fait riche. Papa est riche seulement. J'ai toujours entendu dire que ce n'est pas assez.

J'ai vu ce monsieur deux ou trois fois. C'est un grand, blond. Il s'appelle Arrigand. Il est bien. Pour le moment, il est à Chicago. Ça fait rire, dites, quand on est à Venise, d'entendre dire que quelqu'un est à Chicago. Mais non, ça n'est pas ridicule!

— C'est en allant aux Chicagos de jadis que ce beau peuple actif a fait Venise.

— Ah! n'est-ce pas? vous comprenez ça! Eh bien! ça me fait grand, grand plaisir!...

— Mais, je ne suis pas si bête...

Elle sourit.

— Oui, oui! dit-elle, mais vous auriez blagué mon Chicago, vous qui ne paraissez entiché que de beaux débris, eh bien! ça ne m'aurait pas du tout étonnée, et, à vous dire vrai, ça m'aurait ennuyée, mais ennuyée! vous ne vous en faites pas l'idée...

— Je veux me la faire assez pour en être flatté.

— Comme vous voudrez, fit-elle rapidement. Mais, voyez-vous, je vous en prie, ne vous moquez pas de moi... Oh ! trêve de protestations! je sais ce dont vous êtes capable ; je commence à vous posséder sur le bout du doigt.

— Merci ! et vous êtes encore stupéfaite quand vous me découvrez une lueur d'intelligence...

— Vous voyez bien ! vous voilà encore à railler. Oh ! c'est agaçant, agaçant ! je suis dans une grande colère après vous ! Mon Dieu ! pourquoi est-ce que je me tue à vous expliquer des choses que je sais bien que vous avez déjà saisies ; vous excellez à combler les réticences ; vous devinez admirablement ; mais on dirait que pour le moment, vous seriez enchanté de me piquer, de me faire grincer des dents. Mettons donc des points sur les *i*. Eh bien ! c'est tout ce menu et banal trantran de la vie moderne, dont vous semblez faire abstraction, vous, garçon indépendant, vous, accoutumé de vivre dans la compagnie de ce que le passé, l'histoire, la poésie vous offrent de plus beau, c'est toute cette pauvreté de gens et de manières dont je redoute l'effet sur vous ;... j'ai peur que vous riiez de nous tous et de moi. Oh ! nous y prêtons beaucoup par tout ce que nous avons de vul-

gaire. Ce ne serait pas, de votre part, la marque d'une grande faiblesse d'esprit !...

— Je vous assure que si.

— Bien vrai ? Oh ! dites-moi ça, sans l'ombre de votre manière railleuse !

— Bien vrai. Je vous jure que je ne ris pas du tout.

Je ne riais pas. J'essayais d'étouffer ma rage et ma tendresse mêlées dans un tumulte confus. Le coup violent de la nouvelle de ces fiançailles, après m'avoir assommé, me laissait une colère contre cette petite qui m'annonçait cela avec tant de naturel. Je m'étais fait, depuis huit jours, en pensée, à une telle familiarité avec elle, que l'idée brutale de la prendre et de secouer ses membres fragiles, comme à une maîtresse surprise en trahison, me vint avec le retour de mes sens. Je lui en voulais de ne pas découvrir que j'étais ivre d'elle et qu'il valait mieux ne pas m'inviter à l'aller voir que me dire cela.

J'étais furieux contre moi-même et contre tout le reste. Nous étions arrivés, tout en causant, à la corne extrême de Venise, où sont les Jardins. Elle me dit :

— Décidément, vous êtes dans vos vilains moments, ce n'est pas la peine que je parle ; je vois que vous ne m'écoutez pas.

Cette phrase anodine, mais qui marquait la sorte d'intimité boudeuse et grondeuse où nous en arrivions aisément et que j'adorais, me remit à vif. Elle me donna un petit coup si voluptueux et si amer que je sentis les larmes me suffoquer. Je me contins par un brusque effort, mais je dus rester quelques instants sans répondre. Mon ravissement vis-à-vis d'elle était dans la nuance des paroles. Je vis si clair et si proche l'instant où cette douce intimité minutieuse allait être rompue, que j'eus la tentation de briser tout à coup, pour en demeurer sur le pur parfum. Paris et la pensée de l'homme de Chicago, pensai-je, vont me corrompre et m'empoisonner tout cela. Tournons sur nos talons, emportons le baume encore si délicat! Puis, je réfléchis qu'il y avait quelques minutes à peine qu'elle m'avait annoncé ses fiançailles — il me semblait déjà que j'en avais souffert depuis plusieurs jours; — la quitter si soudainement, ne serait-ce donner à cet événement une importance que je ne voulais pas laisser paraître? Enfin, ces dames nous avaient rejoints, et mon adieu non préparé eût été d'une sécheresse indécente. Je n'osai pas l'exécuter. Mais je résolus de me comporter immédiatement vis-à-vis de moi-même, comme si ma séparation eût eu lieu en effet; de

me tuer le sentiment; de n'être plus là qu'un étranger retenu par la politesse. Et si j'étais tenté de faiblir, une idée me devait servir de cordial puissant : « J'emporte au fond de moi, me devais-je dire, la petite amphore close sur le parfum sans mélange; aussitôt seul, j'en soulèverai avec précaution le couvercle et en aspirerai les aromes légers. »

Je me mis à parler à tort et à travers, dans les Jardins. Je m'intéressai subitement à des quantités de choses qui, depuis une quinzaine, m'étaient devenues étrangères. Je retrouvai l'homme que j'étais avant la journée du Lido. Assis du côté des lagunes, je retraçai à ces dames les beaux fastes de la République de Venise. Elles s'émerveillèrent et me crurent un bien savant homme. J'annonçai très sincèrement le projet de me livrer à des travaux considérables.

— Vous êtes bien élégant, me dit la jeune fille, pour demeurer dans les bibliothèques.

J'affirmai que j'avais des manches en lustrine et des lunettes à longues branches minces et recourbées qui tiennent solidement aux oreilles.

Le reste de la promenade s'acheva en humeur facile. Nous vîmes encore un beau soleil mourir en faisant palpiter les marbres. Je pris congé sur ce quai des Esclavons tant de fois parcouru;

je fixai mon départ au lendemain; je retins le toucher de mes doigts en pressant une dernière fois des mains chaudement tendues; j'aveuglai même mon regard, en sorte qu'aucun œil ne me troublât. J'étais persuadé que j'avais le cœur le plus sec et que tout plaisir était désormais vulgaire au prix de celui qui m'était réservé, sans mélange, et que j'emportais comme un souvenir merveilleux de ce que Venise a de plus subtile beauté ; respirer ma petite amphore parfumée !

## II

J'avais résolu de filer tout d'une traite à Paris. Je me méfiais d'un lent éloignement de Venise, où ces dames devaient demeurer une semaine encore. Je ne pus pas dépasser Vérone, et je luttai contre moi une journée entière pour ne pas retourner à Venise.

Je me rappelle l'affreux déchirement de ce départ où j'ai aperçu, dans le brouillard du matin qui s'enlevait, Venise s'éveiller au soleil, d'une couleur de chair, pareille à l'étirement d'un beau bras. Je crus encore une fois que c'était cette ville qui m'émouvait ! Mais, à la regarder de loin, merveilleuse, véritable Vénus soulevée de la mer, je me rendis bien compte que ce n'était pas Venise que je voyais et que ce n'était pas même de la beauté qui me touchait.

Il y a, à Vérone, des jardins à l'italienne où l'on monte par un échelonnement de terrasses. J'y passai l'après-midi dans une terrible per-

plexité. D'en haut, je découvrais une allée de noirs cyprès aigus, pareils à de grands glaives endeuillés, et, sur les murailles, des vignes vierges qui saignaient comme des viandes déchirées. Tout cet or rutilant d'automne et le brasier superbe de la vieille ville rousse étendue à mes pieds sous le soleil ardent, me parlaient trop violemment de la guerre qui était allumée en moi. Je fus effrayé de ce que j'étais devenu en si peu de jours. Il fallait partir, oublier. Je descendis dîner au buffet lamentable de la gare de Vérone. J'étais le seul voyageur. On alluma pour moi deux becs de gaz qui se mirent à clignoter dans la salle immense. Des garçons rôdaient inoccupés. Des chauves-souris passaient et repassaient autour de la lumière. L'horloge sonna huit heures et je pensai qu'à ce moment on chantait là-bas, sur le Grand-Canal, et que la gondole qui portait la petite fiancée de M. Arrigand, l'industriel de Chicago, glissait comme sur une huile douce.

Je pris le train de Paris.

De Milan, où je fis encore une halte de lâcheté, j'avais envoyé une dépêche à ma bonne cousine de la Julière pour l'avertir que je descendais chez elle. Elle était accoutumée à diverses excen-

tricités de ma part et ne se montra point trop étonnée de cette fantaisie.

A dire vrai, je ne pouvais plus rester seul. J'étais certain que la vue de mon intérieur de garçon me serait intolérable. Je pressentais que tous mes objets familiers, tous ces petits moi-même épars sur les tables, les murs et les étagères, s'imprégneraient aussitôt de l'image nouvelle que je portais et me la renverraient avec une trop cruelle intensité. J'ai peur de la souffrance qui vient, de celle de tout à l'heure et de demain. Je m'enfonce et me retourne au contraire avec une rage presque amoureuse dans la douleur actuelle, dans celle qui m'étreint tout de suite.

Je voulais, d'autre part, éviter mes amis. Les plus délicats deviennent grossiers vis-à-vis d'un cœur ébranlé. Il n'y a pire que l'ami pour inventer le mot qui vous blessera à fond sur le chapitre de l'amour. Ressentent-ils de notre passion naissante une secrète jalousie? Leur petit coup de stylet n'est-il que l'instinctive défense contre la rivalité que nous venons leur avouer si gauchement?

Ils voient au point ce que nous n'apercevons qu'au travers de notre exaltation. Une parole juste nous semble d'un ton si bas que nous la

taxons de froideur et facilement d'impertinence.

Rien ne valait, pour un souffreteux de mon espèce, le voisinage d'une femme tendre et commençant à prendre de l'âge.

Ma bonne cousine de la Julière était un refuge mieux que maternel. Une quinzaine d'années eulement nous séparaient, et elle avait perdu de la jeunesse juste ce qu'il fallait pour qu'une femme gardât un parfum aimable et non troublant. Je n'avais pas avec elle cette familiarité qui l'eût autorisée à m'interroger au delà de ce que je manifestais avoir envie de lui dire, ni précisément le respect qui m'eût retenu de lui faire telles confidences dont le goût m'aurait pu pousser.

Mais sa maison m'était d'un secours presque aussi grand. Les objets y étaient d'un goût si médiocre que je ne pus jamais, dans leur entourage, tenir fermement mon sérieux. Ils ne me faisaient souvenir que des figures solennelles que j'aperçus une fois autour de la table du conseil municipal dans une petite ville de province où je suis né. J'étais parmi eux aussi à l'aise et aussi garanti de fortes impressions que je le dus être en face de ces bonnes gens assemblés sous le buste de plâtre. Cette qualité des objets est d'une importance extrême. S'ils vous

agréent, vous vous prolongez en eux. Ils augmentent votre douleur ou votre joie; toute leur surface s'ajoute à celle de votre sensibilité. Si non, ils sont comme de ces gens quelconques, de qui l'on fait abstraction sans scrupule, qui ne sont jamais gênants. Jamais l'émotion qui me brûlait ne pourrait échauffer les pendules ou les lithographies de Mme de la Julière au point de leur communiquer ces petites âmes que l'on insuffle aux choses amies et qui vous parlent, qui vous racontent à vous-même, trop clairement parfois. Enfin j'étais là moins que nulle part encombré de ma personne.

Ma bonne cousine crut que, ne descendant pas chez moi, je me dérobais aux assiduités d'une maîtresse, et me plaisanta au sujet de mes goûts versatiles.

Naturellement, avant que huit jours ne fussent écoulés, je lui avais dit tout ce qu'il en était.

Voilà qu'elle veut entrer tout de suite en relations avec cette jeune fille, et me la faire épouser.

— Mais, ma bonne cousine, puisqu'elle est fiancée!...

— Ta! ta! ta! Mais elle rompra pour vous!... On a vu accomplir des choses plus malaisées!

— Mais, puisqu'elle veut être très riche! très riche! entendez-vous?

— Allons donc! cela prouve, mon grand bête de cousin, que le cœur de cette petite n'a pas encore parlé. voilà tout. Elle est candide comme un agneau blanc, la chère enfant. Mais elle aimera; elle vous aimera; ça ne laisse aucun doute!... Allons! dites-moi, où perche cette famille?

— Mais, pas très loin, avenue Henri-Martin, un petit hôtel...

— Courez-y donc, au lieu de rester là à vous morfondre, sur les chenets!

Je n'y courus pas; j'attendis passer quelques semaines encore; enfin je me présentai avenue Henri-Martin.

Fus-je plus heureux? Fus-je plus misérable qu'auparavant? Étranges effets des fortes impressions successives et des contrastes violents : douleur de l'absence et présence soudaine; un être cru perdu, éloigné à jamais et qui est là tout à coup et vous sourit. La réaction bouleverse; on y perd la tête... La *présence* a des effets si considérables dans le monde sentimental! On ne saurait ni affirmer ni nier qu'une femme que l'on tient sous son regard, et sous l'influence de sa pensée par des paroles sédui-

santes, et qui vous reçoit un moment dans ses yeux et dans toute son attention éveillée, vous aime ou ne vous aime point, au moins en cet instant. Je suis sûr, quant à moi, que j'ai aimé ainsi, durant des minutes, et que je l'ai oublié après. Que faudrait-il pour que le sentiment persistât, reçût le don de vitalité ? De sorte que je sentais qu'il m'arriverait souvent de sortir de chez cette enfant avec l'idée que toute son attitude avait marqué qu'elle m'aimait et que je serais, peu après, persuadé que d'autres personnes étaient autorisées à se faire la même réflexion et me remplaceraient en cette minute attentive dont j'étais déjà éperdument jaloux.

Comme je la regardais, un moment, en me taisant, elle me dit :

— Vous ne me reconnaissez pas ?

— Si et non...

— Si, vous me reconnaissez, parce que j'ai toujours l'air aussi pointu et sec, puis instantanément chiffon, pommade ou lénitif, comme vous voudrez; parce que je semble étourdie comme la girouette du campanile de Saint-Marc et tout à coup sérieuse comme le bonnet de grand'maman, qu'il faudra aussi vous présenter. N'est-ce pas, mère, il faudra présenter grand'maman à Monsieur ?

Vous me suivez bien, n'est-ce pas? Eh bien! vous avez de la chance...

Donc maintenant, vous avez dit que vous ne me reconnaissiez pas : j'imagine que cela vient de ce que vous m'avez vue vêtue comme un sac de nuit et que je vous fais presque l'effet de toucher à l'élégance. A l'étranger on a du goût aux belles choses, ici à soi. Ah! vous avez eu bien du mérite à ne pas vous tenir écarté de mon écossais. — Madame, dit-elle à une personne qui venait de s'asseoir, venez donc l'an prochain au quai des Esclavons voir ma robe écossaise. Cela vaut le pavois d'une frégate italienne au passage d'un prince allemand...

— Eh bien, voilà, chère mignonne, dit cette dame, un attrait qui suffirait à me conduire au quai des Esclavons. Et vous retournez là-bas l'an prochain?

— A Venise? toujours! J'ai aimé cette ville à la folie. Non pas tout de suite, non! Pas de coup de foudre, vous savez. Je m'y suis même promenée pas mal de temps comme une petite sotte, et j'ai honte d'avouer aujourd'hui que je me suis ennuyée au Lido... Et puis, un beau jour... oui, mettons un beau jour! cric! crac! les portes s'ouvrent; et j'aime, j'aime tout de ce pays!...

— Oh! oh! mais racontez-moi ce miracle! Je sais que rien n'est si commun que le miracle, de nos jours, mais celui-ci me plaît.

— Mais! en vérité, je ne saurais dire... je ne sais comment cela est venu; vous savez, il y a de ces ciels qui s'éclaircissent d'un coup, sans qu'on remarque que la brise a changé.

— Madame, fit observer la maman, qui ne parle qu'avec parcimonie, il serait injuste de ne pas attribuer à Monsieur la part qui lui revient en cette belle éclaircie. Monsieur est artiste et érudit et il excelle à vous montrer la beauté de ce qu'il touche...

— A moins, ajouta la jeune fille vivement et avec une pointe malicieuse, que Monsieur ne soit lui-même si nuageux qu'il répande le mauvais temps tout alentour...

Ce petit détour me sauva d'entendre mes louanges et nous tira tous d'un embarras qui naissait, malgré tout, de la conversation. Elle se prolongea sur un ton badin, et, dans le brouhaha de l'entrée de plusieurs personnes, la jeune fille m'avisa avec une mine grave et fâchée :

— J'ai peur, dit-elle, que vous ne me croyiez pas sérieuse.

— Je vous prends tout à fait au sérieux!

— Vous qui raillez sans en avoir l'air, vous

devriez pourtant comprendre que l'on puisse ne pas railler quand on en a les apparences...

Il n'y avait plus de refuge, plus de repos pour moi, nulle part ; car je sentais que, sans elle, il n'existait pas un endroit où je pusse m'asseoir en me disant : je suis bien là. Tout ce que je pouvais voir était vide et sans attrait. Paris était transformé en un désert, et la vue de tout ce néant me donnait le vertige.

Cependant je m'efforçais à espacer mes visites. Comme toutes les fois que j'ai senti l'amour, un instinct de ruse se réveillait en moi. J'abhorre, à l'ordinaire, tout ce qui est de biais, tout ce qui est louvoiement, dissimulation ou mensonge. Dès que j'aime, je me sens prêt à toutes les canailleries. C'est ainsi que je fis naître adroitement lors d'une de nos entrevues dans le salon de l'avenue Henri-Martin, l'idée qu'il y aurait beaucoup d'agrément à retrouver dans différents livres certaines des impressions que nous avions eues dans notre voyage d'Italie. Ces livres évidemment faisaient partie de ma bibliothèque, et je devais les prêter. C'était un commerce plein de promesses, sous les couleurs les plus candides ; et j'y goûtais déjà le plaisir de savoir que quelque chose de moi ou de chez moi serait entre ses

mains; qu'elle respirerait en feuilletant ces pages et ces images, un peu de l'atmosphère dont j'étais nourri moi-même. Mais, de plus, je prévoyais que j'allais me mettre l'esprit à la torture pour lui confier de ces livres qui lui devraient raconter mon âme, où elle me verrait, me recevrait, petit à petit et malgré elle. C'était un calcul d'une subtilité puérile, mais je faisais ce calcul. Tout cela n'aurait l'air de rien ; mais je voulais ainsi la circonvenir et l'envelopper ; je voulais la saturer de ma pensée, de mes caprices et de mes goûts, de telle sorte que, même à distance et si longuement séparée de moi, elle en vînt à ne plus penser que par ma cervelle, à ne plus marcher que dans l'emmêlure des réseaux que je lui tendais par le moyen de mille fantaisies tressées pour elle.

Je rentrai donc chez moi à cause de ces bouquins. Ma bonne cousine m'avait dit : « Allez et revenez vite, ne restez pas dans la solitude. » Maintenant je ne pouvais plus en sortir, et j'y étais énormément malheureux. Ce que j'avais prévu était arrivé. Il me semblait au milieu de tous mes bibelots ordinaires, que j'avais raconté mon cœur à des centaines de gens qui restaient là à me regarder, avec ma confidence dans leurs

yeux. Ils me gênaient ; mais je les aimais, à présent de savoir *cela*. Ils en étaient tout transformés ; je leur trouvais des figures extraordinaires ; que devait donc être la mienne ?

Mais est-ce qu'il y avait des livres qui continssent ce que je voulais lui dire ? Tous les livres qui étaient là à me regarder s'étonnaient de me voir ainsi ; ils ne savaient pas ce que c'était ; aucun d'eux ne portait ce dont mon cœur et mon cerveau étaient remplis à cette heure-là !

Voici le parti que je pris. Je lui porterais un ouvrage quelconque et dedans je glisserais un petit mot, insignifiant en apparence, mais très clair en réalité, et qu'elle comprendrait à merveille si elle le voulait bien.

J'écrivis sur un feuillet arraché à un carnet les lignes suivantes :

« Le livre que j'aurais voulu lui donner à lire, ç'aurait été celui qui eût contenu la simple causerie entre un homme assez impressionnable pour que toutes choses l'eussent frappé jusqu'à l'enthousiasme ou la blessure ; assez clairvoyant pour juger, comme une peinture ou un bibelot, le rayon qui l'extasia ou le stylet qui le fit saigner ; assez éloquent et évocateur pour faire revivre et palpiter cette ardeur sans emphase ni boursouflure, — et une femme qui

eût été l'extrême sensibilité, l'extrême intelligence et l'extrême curiosité, c'est-à-dire apte à merveille à être ravie ou torturée, à torturer ou à ravir. Les mots de leur dialogue eussent ainsi coulé tantôt à la façon de perlettes de pluie limpide et légère dont le bruit ressemble à de petits rires enfantins, tantôt à la façon de ces larmes lourdes des métaux en fusion qui, au toucher du sol ont comme un court cri d'angoisse et répandent un peu de fumée âcre.

« Je n'ai pas trouvé le livre. Mon désir est de tenter de le faire, malgré que je manque de presque tout ce qu'il y faudrait : les vertus que j'ai dites d'abord ; et puis le collaborateur. »

*
* *

On sonna à ma porte et on me mit dans la main une lettre. Je ne pensais qu'à *elle!* Serait-ce quelque chose d'*elle !* Je chassai cette idée comme stupide et fis une grimace dérisoire. C'était une enveloppe étroite et longue, une écriture de femme que je sentis, que je vis je ne sais comment, dans mon antichambre obscure. A grands pas j'allai à la lumière. C'était d'elle !

Je criai tout haut, et je tombai la tête dans mes mains, sur cette écriture, en la baisant.

« Monsieur mon ami, vous allez tomber des nues — car je pense que vous y êtes, comme souvent, — en touchant cette preuve de ma témérité. N'exagérons rien ; je mentirais, et vous le verriez bien vite, si je n'avouais tout de suite que la main me tremble un peu à écrire ces premières lignes qui sont pourtant le résultat, je vous assure, d'une bien longue délibération.

« Quand j'eus décidé de les écrire il était convenu avec moi-même qu'elles seraient une série de petites notes prises à la lecture du livre que vous avez eu la complaisance de me prêter. Naturellement ces réflexions n'auraient pas eu d'autre résultat, sinon d'autre intention que de vous donner l'occasion de vous moquer de moi. Sans compter que ça m'est désagréable, il faut que je vous dise que je n'ai pas lu ce livre depuis huit jours qu'il est là, sur un beau pupitre en marqueterie, quelque chose comme une place d'honneur quoi ! Monsieur, le temps m'a manqué. Le croiriez-vous ? Oui, car je l'ai passé à lire votre petite note.

« Je suis si peu accoutumée à être traitée,

même par vous, de la façon grave et mieux que flatteuse que vous semblez prendre en ce bout de mot charmant, qu'il n'y a pas grand mérite de votre part à m'avoir touchée. Vous voyez que je ne vous gâte pas, bien qu'au fond vous en valiez la peine pour le plaisir que vous m'avez fait. Car maintenant, il me semble être pour longtemps à l'abri de ces allusions railleuses qui vous font l'effet tout à coup d'une porte qui grince au milieu d'un agréable concert, ou d'un petit trébuchement bien vulgaire au cours des plus douces rêveries. Quand ma réponse n'aurait pour but que de vous supplier de demeurer dans ces bonnes dispositions, je me féliciterais de l'avoir faite. Eh ! mon Dieu ! je me demande quel autre but elle peut bien avoir, sinon vous dire quel plaisir j'ai trouvé dans ce que chacun de vos mots vous ouvre d'attirant, de... ah ! je ne sais comment dire, les mots qu'on nous apprend et que l'on prononce autour de nous ont si peu de rapports avec ce que vous indiquez si bien, avec ce qu'il faut être non pas « éloquent », mais « évocateur » n'est-ce pas ? pour faire entendre ? Je vous ai bien reconnu, tel que je vous ai vu à Venise, dans les instants où vous condescendiez à ne pas plaisanter. Mon Dieu ! pourquoi faut-il que les uns se donnent tant de mal pour se faire

prendre au sérieux et les autres pour donner d'eux l'illusion de bouffons taquins et méchants?

« Où vais-je, et que vous dis-je, et qu'ai-je à vous dire ? Ah ! voyons ! que je suis bien incapable de vous suivre en une si noble collaboration ; que tout ce que j'y sens de séduisant et de beau épouvante un peu ma timidité et mon ignorance. Seigneur ! je parle de timidité et je vous écris ! car il n'y a pas d'illusion à se faire : ceci n'est pas des notes ; je vous écris. Ah ! j'ai bien peur que vous ne trouviez cela énorme ; mais vous, Monsieur, qui n'êtes pas dans les affaires et n'avez même pas l'air de vous douter de ce que c'est, vous devez comprendre que l'on puisse accomplir certaines actions extraordinaires poussé par quelque chose de si totalement désintéressé, par un charme si innommable, si au-dessus de tout ce qui a coutume de vous entraîner, que vraiment il ne doit y avoir nulle vilenie à se laisser aller. Monsieur mon ami, vous m'inspirez tant de confiance avec votre dévouement à des idées si en dehors du courant de la vie, que si je garde un peu d'émotion jusqu'à ces derniers mots, je n'ai, ni n'ai eu aucun scrupule ».

*
* *

Retenu à dîner avenue Henri-Martin, elle me prit à part, dans le salon :

— Je suis sûre, dit-elle, que vous ne vous étonnez pas de ne point m'entendre m'excuser d'avoir osé vous écrire...

— Mais ! je ne le souffrirais pas !

— A la bonne heure !... Maintenant, dites-moi, avez-vous assez d'amour-propre pour vouloir bien admettre que ce qui est vis-à-vis de vous une action dont on est plutôt fière, ne se commettrait pour rien au monde en faveur de qui que ce soit autre que vous ?

— Me voici dans un bel embarras ! Cruel petit sphinx, quel que soit le sens de ma réponse je mérite d'être condamné ! Oui : je me gonfle d'un orgueil qui me rend ridicule ; non : je vous blesse.

— Vous hésitez ?

— Non ! non ! je choisis le ridicule.

— Voulez-vous bien ne pas rougir d'avoir de vous l'opinion que je me suis faite moi-même et qui, au fond, est bien la vôtre, allez ! si vous étiez franc...

— Mais !...

— Allons donc ! Tenez, sans y prendre garde voilà que vous vous arrangez avec une coquetterie autrement singulière que celle que je vous

accorde et vous veux : vous vous mettez à part de tous les hommes en vous prétendant dénué de vanité !

— Mais, je vous assure...

— Alors, vous n'êtes pas l'homme que j'ai cru trouver, et vous ne valez pas la peine que je déroge pour vous aux règles de...

— Grâce ! grâce ! Mademoiselle, vous êtes un adversaire terrible et je me rends. Oui, je suis orgueilleux... de vous avoir inspiré l'idée que j'avais le droit de l'être ; je suis à part et au-dessus de tout le monde, puisque c'est ainsi et puisque c'est là que vous m'avez vu ; et il faut bien que cela soit, sans quoi vous seriez inexcusable d'avoir trahi les canons de la bienséance !...

— Je vous en prie, ne quittez pas votre sérieux, il n'est pas question de jouer, ce qui, d'ailleurs, ne vous va que médiocrement, vous aurez beau faire...

— Ah ! interrompis-je, une fois pour toutes, que je m'explique à ce propos. J'ai vu, depuis que je regarde, tant de gens se grimer de sérieux et d'importance, qui ne sont en dessous que des polichinelles, que la figure du pître m'est apparue par contre, l'image définitive du philosophe de nos jours. C'est par goût pour ces beaux clowns qui pleurent sous leur farine exhilarante

que vous me verrez sourire aux instants les plus graves.

— Eh bien ! je vous dirai une autre fois si je vous approuve, quoique, à la vérité, j'aie vu, pour ma part, plus de gens sérieux que de polichinelles, mais sérieux profondément pour des choses bouffonnes... Pour le moment, je ne veux pas lâcher mes moutons, puisque nous avons quelques secondes de loisir. Et ces moutons s'apprêtaient à vous dire qu'une petite fille qui a toujours vécu jusqu'ici dans ce milieu de gravité imperturbable autour de ces fameux lingots d'or — que je révère beaucoup, notez bien, mais sans aveuglement, — eh bien ! éprouverait une joie, grande, noble, belle n'est-ce pas? dans le commerce d'une amitié intelligente avec un homme qui porterait une gravité au moins aussi considérable sur des objets d'une autre envergure que nos lingots... Allons ! laissez-moi achever ; ça n'est déjà pas si facile à dire. C'est une grande témérité de ma part, je sais bien, que de me croire bonne à ce commerce... Mais la faute est à vous qui me l'avez d'abord entr'ouvert. Je désire, Monsieur mon ami, que vous voyiez cette ambition-là et rien que cette ambition-là, dans l'acte d'indépendance que je me permets en votre honneur...

Quelques jeunes gens se précipitèrent; ils tenaient à la main les couplets d'une chanson *décente* d'Yvette Guilbert et venaient prier Mademoiselle d'accompagner l'un d'eux au piano. Elle sauta et leur fut toute dévouée. Je la regardai un moment au piano, avec les frisons blonds de ses tempes pailletés d'or par les lumières. Des refrains d'une ineptie équivoque naissaient de la promenade de ses doigts. Néanmoins je continuais de regarder ces doigts aimés; mais leurs mouvements, peu à peu, se transformaient pour moi en ceux d'une « gigolette » de café-concert que j'avais connue et qui était assez spirituelle jusqu'en sa façon de paraître bête. Peu à peu, mes yeux souriaient à l'évocation de cette divette court vêtue, et je sentais en même temps le pli amer de ma bouche. Elle leva les yeux, un instant, vers moi, tout en plaquant de tristes accords. Ah ! je me relevai d'un coup : jamais je ne verrai dans nul tableau humain la mêlée violente et distincte de tant de sentiments divers que dans le miroir de ces yeux gris qui se foncèrent et s'humidisèrent tout à coup et dont je ne pouvais plus m'écarter malgré la remarque qu'autour de nous, sans doute, on ne manquait pas de faire. Me prit-elle en pitié ou bien le rôle qu'on lui faisait tenir? Il y avait, dans son regard, de la

surprise, de la confusion, un peu de dégoût, et il y surnageait une complaisance habituelle pour la médiocrité, à l'aide de quoi elle se composa un sourire aimable qu'elle promena ensuite sur la guirlande de jolis cœurs qui l'encadrait. Je ne fus pas maître de moi ; je sortis. Comme je soulevais une portière, le bruit des applaudissements me gifla tout l'épiderme. Je jugeais ma répulsion puérile ; mais mon état exaltait la violence de toutes les impressions. J'atteignis l'antichambre et un domestique tenait mon manteau. Elle apparut dans l'entre-bâillement d'une tapisserie qu'elle avait peine à soulever.

— Vous partez ? dit-elle, mais j'avais un mot à vous dire, venez donc...

Elle m'entraîna dans une pièce voisine, et aussitôt :

— Ah ! je vous avais bien dit que vous ne vous feriez pas ici !

— Mais si ! mais je vous supplie de ne pas croire ;... seulement j'ai la tête lourde, ce soir, j'ai besoin d'air ; ... vous savez, comme à Venise, les jours de pluie...

— Oh ! vous avez eu une façon de regarder mes doigts !... que vous ont-ils fait, dites ! C'est cette chanson, n'est-ce pas ?

Elle me montrait les petits doigts longs,

minces et blancs. Je lui pris la main et la serrai doucement en lui disant adieu.

— Et votre livre, fit-elle, quand vous le rendrai-je ?

— Quand vous l'aurez lu !

— Non, je voulais dire : quand viendrez-vous le chercher ?

— Quand je croirai que vous l'avez lu !

— Méchant ! Dites donc, vous savez que je puis très bien « ne pas achever de lire » plusieurs livres à la fois !...

— Je vous en apporterai plusieurs à « ne pas lire du tout » !

*
* *

« Mademoiselle amie, je vous préviens que dès ce premier feuillet qui doit vous dire mon contentement, je mets à celui-ci une sourdine. Pourquoi ? mais parce qu'il en a besoin ! Je pense que c'est beaucoup vous dire...

« Je vous ai vue aujourd'hui. Vous ai-je dit le quart de ce que j'avais envie de vous dire ? Jamais, jamais on ne peut parler ! Jamais, en aucune circonstance, on ne peut donner l'être à ce qui flotte autour des lèvres, qui cherche à

prendre vie et forme en des mots tout prêts, déjà presque articulés, et qui se résorbe, fatalement avorté. C'est bien pis que n'oser pas dire, c'est ne pas pouvoir exprimer. Et ce qu'il y aurait de trésors à retrouver, d'exquises minutes de vie intense, d'instants de fièvre intraduits, où l'âme, semble-t-il, allait s'égoutter en perles, qu'on n'a pu ni recueillir ni donner ! Ce qu'il y aurait à glaner, dans ces résidus de la conversation : quantités de sincérités, de franchises, d'élans mort-nés, victimes de la conversation elle-même, mécanisme trop compliqué, inégal toujours à la pensée, qui constamment trahit, qui est bruyant, indiscret, dont l'écho même, ou vous effraie, vous intimide ou vous grise. Combien meilleur, le « signe » en sa simplicité, pour l'expression des émotions fortes. N'allez pas croire que je vous fasse l'apologie de la pantomime...

« Ah, vous n'imaginez pas comme il est bon de vous parler le soir ! Toutes les secousses qu'on a éprouvées, tout le mal qu'on s'est fait en se cognant les coudes ; toutes les rudesses qui vous ont éraflé, écorché ; tous les contacts pénibles, toute la grossièreté traversée, tout cela tombe, semble-t-il, comme des vêtements tachés de boue, et l'on sent en s'approchant de vous,

qu'un souffle frais vous passe, que quelque chose de reposant vous environne ; il semble que l'on pénètre dans une chapelle, avec cette croyance d'enfant, que la madone vous sourit. Vous ai-je dit que je vous avais nommée « Sainte-Marie-des-Fleurs » avant de vous connaître? Vous plaît-il d'être sous cette invocation, la figure très confiante à qui l'on vient après chaque journée apporter ses confessions et presque ses prières?

« Il y a tant de choses rudes tout le temps heurtées sur la route, depuis la brutalité franche jusqu'à ce qui n'est que l'absence de délicatesse. On souffre d'un bout à l'autre de cette progression parcourue en tous sens, et presque tous les gens que l'on voit, vous font l'effet de ces pierres râpeuses sur quoi je ne puis absolument pas passer la main. Le défaut de trouver un être qui n'ait pas cette écorce de grès, vous fait peiner à sa recherche, et à force de tâter des mains pour éprouver, quel délice d'en rencontrer enfin qui soient douces! Cela vous garde de s'essayer à devenir soi-même coriace pour éviter le froissement des vilains épidermes. Comprenez-vous que j'aime à vous parler le soir ? »

*
* *

« Monsieur mon ami, j'ai *attendu* votre petit envoi. Je vous le dis pour que vous sachiez bien que je me mets assez vite à attendre, et que je n'aime point ça. La personne que vous aviez chargée de la commission avait reçu des instructions si minutieuses qu'elle n'a consenti à se dessaisir du paquet qu'en « mains propres ». Soyez sans inquiétude, mes « mains propres » l'ont reçu. Vais-je vous dire aussi qu'elles l'ont béni ? Oh oui ! tant pis ! Je ne sais point vous déguiser ma pensée. Vous dites des choses, et d'une façon que je suis heureuse et confuse de me savoir la privilégiée qui les reçoit, et mieux ! qui les provoque, en partie. Il m'arrive de me laisser tomber les bras et de me demander si je ne rêve point. Sur quoi, monsieur, vous appuyez-vous donc pour croire que je vaille qu'on me parle ainsi ? Mais personne ne m'a parlé, jamais, ni de cette façon, bien entendu, ni d'une autre. J'en demeure un peu étourdie, et pour ne vous pas revêtir de trop grand mérite, j'en attribue la raison à la nouveauté, pour moi, de toute parole un peu vibrante et parlant des choses de l'âme. Il n'y a point de mal à se laisser flatter du plaisir si particulier qui vient de mots pleins de sens à la fois et de caresses ? Que dites-vous, que « jamais, jamais,

on ne peut parler... etc. ? » Si, si, on peut parler ! Oh ! monsieur mon ami, j'ai la plus grande foi en vous, et je m'abandonne, les yeux fermés, à la fréquentation si chaude de votre pensée. On doit jouir de l'âme comme si on la devait perdre d'un instant à l'autre, n'est-ce pas ? Vous dirai-je les soins avec lesquels je recueille les parcelles de ce que vous écrivez ? Je prends ces bribes, une à une, et je les laisse, si l'on peut dire, au bord de mon âme, un petit temps, puis je les sens tomber goutte à goutte jusqu'au fond, où je sais que je ne peux plus les perdre. Cela vient-il de moi ? mais il me semble qu'on ne finit pas de vous lire, car de nouvelles choses surgissent qu'on n'avait point d'abord soupçonnées sous l'impression première.

« Vous « tourmentez », monsieur mon ami, voilà qui est aussi agréable que terrible. On voudrait tant causer avec vous, tranquillement. C'est cela, cela que je voudrais. Pourquoi cette fièvre et cette inquiétude qui vous brûlent et semblent consumer tout alentour ? Comme vous devez vous faire souffrir, à moins que vous n'y éprouviez le même goût que l'on doit avoir à vous sentir brûlant.

« Vous m'avez bien amusée avec vos « mains qui sont comme des pierres râpeuses ». Oh ! le

vilain égoïste ! l'affreux douillet ! la petite femme ! Mais moi, je ne suis pas comme cela. Ce qui me choque, après les rustres qui vous donnent des poignées de mains qui font rougir les joues, ce sont ceux qui vous tendent une main si molle ou si sèche qu'elle n'a aucune expression. Voyez, je ne suis incommodée que par les extrêmes : l'outrance ou le trop peu ; et je n'avais pas pensé à votre râpe qui doit être intermédiaire.

« Nous irons vendredi, après midi, à cette exposition du Palais de l'Industrie, qui va fermer bientôt, je crois. Cela vaut-il la peine ? Adieu, monsieur mon ami. »

*
* *

Tout courait, tout se précipitait. Pourquoi les choses elles-mêmes se mêlent-elles d'être si pressées ?

C'étaient les mots surtout qui nous emportaient ; ces mots que je ne maudirai jamais assez ! Chacune de mes paroles était, pour la pauvre enfant, comme une petite flèche qui s'élançait de mes lèvres ou de mes doigts.

Assurément, j'avais voulu agir sur ce cerveau de jeune fille, mais l'ayant touché, dans une mesure déterminée, j'étais effrayé de voir la puissance soudaine de tout le restant de mes petites forces. Elle y gonflait le sens de chaque expression et s'émouvait pour le seul fait que venaient de moi des choses qui eussent laissé tout le monde indifférent.

Mais, quoi que je fisse pour enrayer désormais notre marche dangereuse, nous étions déjà loin ; et la sorte de terreur que j'éprouvais était assez semblable au vertige qui vous fait vous précipiter...



« Bonjour !... monsieur mon ami, c'est moi, ne vous dérangez pas ! Est-ce que vous allez trouver que je vous taquine insupportablement si je vous dis que j'ai écrit, le soir de notre rencontre au Palais de l'Industrie, un petit feuillet que vous n'aurez pas... parce que, l'ayant porté sur moi plusieurs jours, il est dans un état ! Vous ne le regretterez pas : il était assez maussade, oui, maussade, je ne sais trop pourquoi,

et malgré que je vous aie su un gré immense d'être venu à cette exposition. Mais tenez, voyez tout de suite comme le monde est mal fait, et comme nous sommes malheureuses. Je dois aller à tel endroit, il n'y a pas de mal à ce que j'aie du plaisir à vous y voir. Je vous dis : je vais à tel endroit ; il n'y a rien non plus d'extraordinaire que vous y veniez. Eh bien ! je suis au désespoir parce que cette petite entente prend en français le nom de « rendez-vous », ce qui est affreux, n'est-ce pas, monsieur mon ami ? Cependant, si, dans le salon, je vous fais signe de venir causer avec moi, dans un petit coin, cela ne prend pas ce nom effrayant. Ah ! j'ai été bien ennuyée. J'aurais mieux fait, dites ! de ne pas vous prévenir. Mais, je ne croyais pas que vous viendriez, ni même que vous feriez attention seulement... On hasarde ainsi l'expression timide de petits ou grands désirs, sans compter absolument qu'ils se puissent réaliser. Et je vous assure qu'on est tout surpris quand ils se réalisent, et qu'on sent que l'on n'y était pas du tout préparé.

« Aussi, vous avez dû me trouver bien étrange, cette après-midi ? Ah ! pourrai-je jamais être devant le monde, le moi-même que vous formez par la douce culture de vos paroles ?

Nous apparaîtrons-nous jamais l'un et l'autre ce que nous sommes dans ces feuillets échangés? J'ai peur, j'ai peur. Dites-moi, mon ami, pourquoi j'ai peur. Echangeons des feuillets le plus possible ! c'est le meilleur, n'est-ce pas?

« Je suis revenue, harassée de cette promenade, étouffée de ce que j'aurais voulu vous dire, oh ! seulement vous dire de remercîments ; oui, de remercîments gros, gros, pour ce que vous voulez bien être pour moi. Jamais je ne saurai vous dire : je ne sais pas du tout en quoi ça consiste, ce dont je veux vous parler ; j'ai beau réfléchir, ça me paraît une gratitude énorme, comme si vous m'aviez fait plus de bien, en seulement vous occupant de moi, que tous ceux qui m'ont comblée jusqu'ici. Mon Dieu ! que tout ça est bizarre ! Que vous devez me trouver sotte ! et que vous avez aujourd'hui raison de dire qu'on ne peut point parler ! Mais je suis si bien accoutumée à ne rien exprimer de ce que je pense et à ne laisser transpercer que des choses indifférentes, que si je me hasarde à être une fois expansive, tout le monde me demande si je suis malade...

« Oh ! dites-moi, vous qui savez !... est-ce que le fond de tout cela n'est pas qu'il ne faudrait point tremper la main dans la source qui ali-

mente notre rêve? Mieux vaudrait ne vivre que de chimères, qui sont la seule vérité.

« Je vous laisserai sur la méditation que vous pourra inspirer le désir que je vous ai dit — l'ai-je bien dit? — et que j'ai, de nous voir à l'un et à l'autre beaucoup de poudre aux yeux. Mais voyez comme je suis imprudente, illogique, faible, ou simplement confiante en mon rêve, malgré toutes mes peurs : ce feuillet semble dire que c'est de loin que l'on se jette le mieux la poudre, et je vous dis : venez, à la maison, m'en jeter demain. »



Quand elle vit que je m'apprêtais à quitter le salon, elle se leva, et elle alla prendre dans une jardinière une rose qu'elle garda à la main. Je ne pus pas m'en aller si tôt. Deux idées lui vinrent alors à la fois : que je n'avais pas encore fait la connaissance de « grand'maman » qui ne quitte pas la chambre, et que « papa » avait acheté des étains qu'il fallait me montrer, dans la salle à manger.

— Conduis donc monsieur, dit M^me^ Vitellier.

Nous allâmes chez grand'maman qui nous embrassa l'un et l'autre d'un regard si étonné et si tendre que j'en fus presque incommodé et demandai à voir les étains. Marie gardait sa rose à la main. Nous étions seuls dans la salle à manger. Je désignai la fleur :

— C'est, dis-je, une houpette excellente pour la poudre aux yeux !

Elle me regarda seulement, sans paraître entendre, et le champ de ses yeux gris se peupla encore, de cette façon extraordinaire que je ne pouvais supporter.

Elle me parlait des étains. C'était, entre des bords sobrement ondulés, un corps de femme, hissant à demi des eaux de la mer, puissant, gracieux, souple, modelé admirablement. Elle avança un moment la main qui tenait la rose ; je crus qu'elle me l'allait donner. Nous continuâmes de parler de l'étain, aussi éloignés l'un et l'autre qu'il est possible, d'un sujet de conversation. Je crois que je tremblais légèrement et je posai l'œuvre d'art de peur de laisser paraître mon émotion. J'avais une peur d'enfant de retrouver le regard de Marie ; je sentais que je crierais, ou bien que je me pencherais la baiser. Elle n'osa ni me donner la rose, ni moi la prendre. Nous rentrâmes au salon sans nous

être regardés. Ce fut la minute la plus exquise de ma vie.

*
* *

« Seul, ce soir, chez moi, bien clos, mon feu tout rouge et un grand calme partout, quelque chose de doux et de si bon me prend, que je me renverse contre le dossier de mon fauteuil, en fermant les yeux. Je garde mes feuillets et mon crayon à la main pour vous dire tout à l'heure un peu de ce que j'éprouve... Je cherche ce que j'ai bien certainement à vous dire... Vous me faites trop de bonheur ! c'est tout ! c'est tout ! Ne vous moquez pas de moi si vous croyez que c'est trop peu vous dire ; ne vous offensez pas si vous croyez que c'est vous dire trop... Ayez pitié de moi, plutôt ! Je vous adresse mon silence, ne me traitez pas de fou, c'est une chose très naturelle ; je me tais, je ferme les yeux ; il me semble que je me sépare du monde entier ; il n'y a plus rien au monde ; tout en a disparu. Quelqu'un le repeuple : c'est vous, Marie. »

*
* *

Passy, 24 décembre.

« Mon ami, voici le dernier billet de la plus malheureuse des femmes. Vous n'attendez pas que je vous dise la raison de cette double nouvelle, car vous devez voir, en beaucoup de choses, plus loin ou tout au moins plus *vite* que moi et vous me ferez la grâce de comprendre ce que je ne me sens pas capable de vous expliquer.

« J'ai bien pleuré, allez, tout le temps que j'ai tardé à vous répondre, et je suis bien confuse de ce que j'ai fait, vis-à-vis de vous, monsieur, qui devez avoir une jolie opinion. Mais, je vous jure que je ne savais pas ce que faisais : je vous écrivais aussi naturellement que je le fais à ma petite amie quand je suis loin d'elle. Maintenant seulement, je vois que j'ai eu tort. Oh ! ne croyez pas que je vous accuse et fasse retomber sur vous la moindre responsabilité de ceci : dans ces affaires, vous avez toutes sortes de raisons de ne point juger comme nous, et qui vous mettent à l'abri de nos inquiétudes. Enfin, sachez bien que je reste votre amie, et je crois même que je serai pour vous une meilleure amie, en prenant la détermination que je vous ai dite.

4

« J'ai cru d'abord que j'étais folle, en éprouvant tout à coup une si grande terreur de ma conduite, mais plus j'ai réfléchi, plus cette impression s'est confirmée. Voilà bien la première fois qu'une pareille chose m'arrive, et vous allez vous moquer de moi, de qui vous admiriez la fermeté dans les partis que j'avais une fois adoptés. Ah! bien ouiche! je ne me sens plus solide du tout, et c'est un des malaises les plus pénibles, de sentir qu'un chemin où l'on s'est engagé avec une telle confiance, vous mène en terrains si vagues que l'on ne sait plus s'ils contiennent le jardin du Paradis ou bien le précipice.

« Allez-vous rire de ce qui n'est peut-être, chez moi, qu'un enfantillage, bien que je ne le croie pas? Mais je vous ai si souvent prié de ne pas rire que vous ne riez plus. Peut-être ai-je eu tort et eût-il mieux valu rire? Ah! je vous jure que je n'en ai pas du tout envie, dans ce moment, et il faut que je m'arrête, voyez-vous, car je sens que lorsqu'on a des ennuis qui vous soulèvent le cœur par trop fort, les seules personnes qui recevraient votre confidence sont celles à qui il ne les faut pas faire, et c'est bien malheureux.

« J'espère, monsieur, que l'on vous verra tout de même à la maison et vous savez que l'on y aura plaisir.

« Il faut pourtant que je vous demande une chose : c'est de brûler tout de suite ce petit dernier mot ainsi que ceux d'avant, et de ne plus penser jamais qu'ils aient existé. Je vous remercie. Adieu! adieu!

« Marie. »

*
* *

Après deux longues journées remplies d'un singulier mélange de joie et d'angoisse, de délibérations, de partis résolus et de retours, de longues conférences avec ma bonne cousine à qui il fallut recommencer de tout dire ; après être monté en voiture et avoir indiqué au cocher l'avenue Henri-Martin, et en être descendu parce que j'avais besoin de marcher et craignais d'arriver avant d'avoir réfléchi suffisamment, je finis par monter à pied du côté de ce Trocadéro si souvent envisagé depuis deux mois comme le terme d'un idéal voyage. Ses tours de pacotille étaient transformées pour moi ; elles m'étaient devenues comme ces clochers aperçus de loin à l'approche d'une ville chère, et une fois dans ses jardins, c'est un autre monde que j'abordais et je

pensais que les gens qui par hasard m'y rencontraient ne me reconnaissaient pas plus que je ne faisais pour eux.

Ni là, ni ailleurs, personne ne m'eût reconnu aujourd'hui. Ces dames me demandèrent si je relevais de maladie. Je leur dis que non, et elles ne doutèrent pas que je ne fusse au début de quelqu'une. Marie elle-même était fort décomposée. A la faveur d'un mouvement qui se produisit dans le salon, elle s'approcha de moi :

— Comme vous voilà fait, mon ami, qu'avez-vous?

— Vous le demandez ?...

Elle n'osa plus m'entendre ; elle alla et vint de l'un à l'autre précipitamment, puis parla à sa mère et l'on me dit en riant que grand'maman ayant une faiblesse à mon endroit, désirait me voir. Marie me fit signe :

— Venez!...

Nous nous trouvâmes seuls dans l'escalier. Nous dûmes croire l'un et l'autre qu'il allait se passer quelque chose d'assez extraordinaire, le souhaitant, sans doute, et le redoutant à la fois. Nous montions, elle devant, un peu sautillante. Cet escalier parut long, puis court. Nous atteignîmes trop tôt la chambre de « grand'maman ». Nous ne nous étions rien dit. Mais quand nous

fûmes devant la vieille dont les yeux seuls parlaient et nous caressaient encore tendrement comme la dernière fois, et mieux, semblait-il, nous entendîmes nos cœurs battre. Cela faisait un bruit que nous couvrîmes de paroles confuses et précipitées. Nous ne pensions point au sens de nos mots. La bonne femme faisait des efforts pour nous saisir, et une sorte d'indulgence intelligente demeurait par-dessus tout dans le bleu vif de ses yeux. Elle semblait dire : « Mon Dieu, comme je comprends clairement ce langage absolument décousu et toutes vos phrases sans queue ni tête... » Elle voulut nous embrasser. Je fus si touché que la voix commença de me trembler, et c'était l'instant, cependant, où j'avais le plus grand besoin de conserver mes sens, car il fallait que la descente dans l'escalier contînt quelque chose de décisif.

Ayant pris congé de cette chère « grand'-maman », nous nous retrouvâmes seuls sur le palier. Je n'avais plus que la peur d'être de nouveau paralysé par un commencement de silence ; trois marches sans parler, pensais-je, et je ne dirai rien ; quand on est en train de parler, même de choses futiles, on peut tout exprimer, même les plus graves.

Alors, comme Marie refermait doucement la

porte, je lui dis, presque sur le même ton que mes derniers mots quelconques :

— Je vous aime !

— Descendons ! descendons ! fit-elle vivement, et sautant. Même elle faillit trébucher à la première marche. Je la soutins du bras et vis qu'elle avait pâli.

— Descendons ! descendons ! répétait-elle.

Nous descendîmes plusieurs marches, sans ajouter un mot. Le maudit silence allait retomber. Je me débattis et je dis résolument à Marie :

— Marie, je ne peux plus, je vous aime !...

Elle regarda vivement en haut, comme si elle souhaitait que quelqu'un vînt qui retardât cette minute.

— Marie, me permettez-vous de demander votre main ?...

— Ha ! ha ! fit-elle ; mais je ne peux pas ! je ne peux pas, vous savez bien !... Ah ! pourquoi m'avez-vous dit cela ?... Il ne fallait rien dire... on aurait pu rester ainsi peut-être longtemps, encore longtemps... Je ne pourrai plus vous voir à présent ; il ne faut plus que je vous voie !...

Nous voulions nous arrêter dans cet escalier et ne l'osions faire ni l'un ni l'autre ; dans un corridor ou sur un palier nous eussions causé peut-être : à tel point l'on est esclave de l'usage

coutumier des choses ! et nous arrivions au bas de cet escalier et ne nous parlerions plus jamais.

Marie hésita un instant en tournant le bouton de la porte du salon ; elle vit clairement sans doute qu'elle ne pouvait pas revenir sur ses dernières paroles. J'allais la supplier, l'appeler : « Marie ! ». La porte était ouverte ; nous aperçumes plusieurs personnes ; nous étions à la minute la plus torturante de notre drame et dûmes présenter des figures ordinaires.

Je tombai comme une chose inerte chez ma bonne cousine de la Julière. Nous n'eûmes pas besoin de parler. Elle s'assit à côté de moi, m'embrassa et pleura. Elle me garda chez elle. J'y passai trois jours dans une prostration complète. Une après-midi nous allâmes au bois. Vers l'endroit où l'allée commence à s'incliner sur Longchamps et où les voitures sont plus libres, nous fûmes croisés par la famille Vitellier. Marie était assise à côté de sa mère ; et son père avait près de lui un grand homme de barbe jaune et de teint coloré. Nous nous saluâmes et je dis à ma cousine en ricanant si fortement qu'elle eut peur :

— C'est le fiancé de Chicago !...

Il y eut ensuite un assez long silence, et ma cousine me dit :

— Il faut vous remettre au travail, mon ami ; votre existence n'a pas de nom!...

Je mêlai cet avis de la sagesse qui prononçait ma condamnation en face de l'évidence, à l'envie amère que j'avais de revoir la voiture contenant Marie et son fiancé. Cela forma quelque chose de si douloureux que ma torpeur se secoua comme sous des piqûres brûlantes, et se mua en rage folle. Je me sentais parfaitement insensé, mais j'étais fouetté jusque par ma sottise et m'en grisais comme d'autres font de la boisson, dans des moments analogues. Je voulais que Marie fût humiliée vis-à-vis de moi, d'être vue avec son fiancé et d'insulter presque à ma douleur visible. C'était stupide ; elle ne songeait pas assurément à cela. Je fis retourner la voiture. Nous les croisâmes de nouveau.

— C'est assez, observa ma cousine.

C'était assez, en effet. J'avais regardé cette fois-ci le visage de Marie ; elle avait du cygne jusqu'aux oreilles, à la façon dont elle se gardait le cou avec des foulards blancs, à Venise ; et ses yeux gris étaient purs, seulement un peu effarés, inquiets. Je ne sentis plus qu'une misère si profonde que je me fusse, à pied, laissé écraser par

la première voiture. De temps en temps, comme un poison qui peu à peu s'infiltre et ravage des parties reculées, cette idée me lancinait : Marie s'est jouée de moi ; la cessation brusque de sa correspondance n'était pas cet éveil de pudeur qui vient de l'amour, mais l'éveil de la crainte qui venait de Chicago ; elle a dû s'amuser beaucoup ; elle a peut-être fait de moi bien des gorges-chaudes avec les petits messieurs aux chansons d'Yvette ; c'est une petite gueuse !... Et je répétais presque tout haut : « C'est une petite gueuse !... » Il me semblait, en disant cela, que je mâchais une substance nauséabonde ; c'était une parole qui devait avoir le goût du blasphème, de l'insulte à Dieu de qui l'on se croit molesté. Je ne me rappelle point être descendu de la voiture ; je ne me retrouvai que couché depuis longtemps sans doute, avec des potions et l'appareil de mille soins, et le même goût dans la bouche, les mêmes mots persistants, avec l'horripilant d'une scie et la répulsion d'une calomnie proférée malgré soi : « C'est une petite gueuse !... »

## III

Quand je revins à moi, il paraît que j'étais sauvé; mais on avait été fortement inquiet autour de moi. Le temps était gris et délicat. J'avais une fenêtre d'où l'on embrassait à vol d'oiseau tout le bois de Boulogne; au loin les coteaux de Meudon et de Sèvres et la pettie trouée sur Saint-Germain étaient noyés dans une brume bleue, tendre et ténue comme la paume d'une main féminine. Le Mont-Valérien perçait seul ces vapeurs, et la grande masse des arbres nus que leur bois colorait de tons divers, semblait une nappe de nuages houleuse dont la moire mobile caressait, attirait et étourdissait. Je fus obligé de m'asseoir. Je n'étais pas encore très vaillant.

Je fis prendre chez moi mon courrier, avec la permission du médecin. Ce devaient être des journaux et des revues ou des lettres indifférentes qui ne pouvaient pas me casser la tête.

J'ouvris en titubant une enveloppe de papier

teinté. Cela était daté du 1er janvier. J'étais tombé malade la veille.

Passy, 1er janvier.

« Venez et demandez. »

Il y avait une autre enveloppe pareille, du 8 janvier.

« Je vous attends et vous supplie. »

« MARIE. »

Enfin une troisième avait été distribuée le matin, et voilà ce qu'elle contenait :

« Si vous êtes vivant, vous aurez pitié. Vous ne pouvez me tenir rigueur de la réponse que je vous ai donnée dans l'escalier, puisque je n'étais pas libre de vous en donner une autre. Maintenant je le suis. Ce mot est-il une « autre réponse » ? Que pourrais-je y ajouter? Mais, vous savez cela depuis quinze jours et vous n'avez pas paru. Vous êtes parti !... Quelle impatience! n'ai-je pas agi assez vite ? Ah ! si vous êtes quelque part où ceci ne vous atteindra pas! O mon ami!... Je pleure jour et nuit. On croit que c'est à cause de ce que j'ai fait, ou plutôt défait; mais

personne ne sait pourquoi j'ai fait ou défait cela. Et j'en suis même étonnée, parce qu'il me semble que ça saute aux yeux. Je suis perdue.

« MARIE. »

— Ma cousine! ma cousine!

La chère femme accourt tout essoufflée :

— Venez que je vous embrasse!... Non! lisez tout de suite!

Elle commence par ouvrir les yeux; elle sourit et toute sa figure exprime le contentement et la surprise joyeuse, en même temps toutefois que la confirmation de quelque chose dont elle eut eu comme un soupçon. Puis elle se chiffonne, et cela je l'attendais, parce que ma bonne parente est effarouchée de ce que Marie ose m'écrire.

— Mais, ma cousine bien-aimée, si cette petite ne m'avait pas écrit cela, je ne l'eusse appris jamais et j'emportais et j'allais répandre d'elle une opinion bien fâcheuse, et j'en ai failli mourir, paraît-il. Trouvez-vous si décent de laisser étouffer des sentiments dans l'ombre qui, mis en lumière, donneront à la vie sa beauté?

— Mais je ne dis pas cela, mon cher ami; voyons! vous allez me chercher noise quand je ne suis au contraire qu'émue... Je ne sais pas

ce que j'ai, ce que j'éprouve, voyons! tout cela est si soudain, ce revirement, cette nouvelle figure que je vous vois... enfin, laissez-moi respirer...

— Pas longtemps, dites? Vous voyez bien que vous n'avez pas le temps!

— Comment cela?

— Mais, ma petite cousine, dis-je en l'embrassant, parce que vous voyez que cela presse, et que malgré que j'aie un bien grand plaisir à vous voir près de moi, rien n'égale la satisfaction que j'aurais à vous savoir avenue Henri-Martin... Hein! suis-je aimable?

— Avenue Henri-Martin?...

— Demander pour votre cousin la main de Mlle Vitelier.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! mais laissez-moi respirer un peu, au moins... Mais, je n'avais jamais envisagé cela de si près. La dernière fois que vous m'avez fait l'honneur de me consulter, il s'agissait, s'il vous en souvient, de pressentir seulement l'opinion de cette enfant... Mais aujourd'hui, songez un peu, avez-vous jamais pensé à la fortune de cette jeune fille?

— Elle est riche, je sais, mais je demanderai qu'on me fasse la grâce d'une petite dot de rien du tout, de quoi aller à Venise une fois l'an et y changer de foulards.

— Grand fou ! et vous, savez-vous seulement ce que vous avez ?

— Une douzaine de mille livres... ne manquez pas, ma bonne cousine, d'énumérer ma fortune en livres, j'y tiens ; cela vous a un son passé qui va à mes goûts réactionnaires. Toutefois, je vous permets d'escompter mon bel avenir : auditeur au Conseil d'Etat ; belles relations, etc.

— Mais ! misérable enfant ! il ne s'agit pas de plaisanter quand on veut prendre femme !...

— Mais, ma chère cousine, je vous ferai observer que c'est vous qui, pour le moment, me semblez manquer de gravité en tenant compte de tout, hormis le cœur de cette jeune fille et le mien. C'est une chose dont les personnes raisonnables jouent avec une insouciance d'enfants... Nous ne mourrons pas, privés d'une grande fortune ; et, privés l'un de l'autre...

— Mais les parents ne vous donneront pas cette jeune fille !

— Oh !... Elle se donne bien, elle !...

— Permettez-moi de vous dire que cela peut être le fait d'une nature excellente, mais qui manque un peu de prudence, et dont... comment dirai je ?... la spontanéité... serait pour... je ne dis pas m'inquiéter...

— Ma cousine!

Je dus avoir le visage si brusquement convulsé, la voix si altérée et si mauvaise que ma cousine ne sut plus si elle devait être plus effrayée de mon état ou de ce qu'elle avait dit. Elle avait insulté Marie. Elle sanglota et s'enfuit. J'étais furieux; je m'oubliais tout à fait; j'eusse frappé quelqu'un et faillis briser tout. Je cherchai mes vêtements, m'habillai à la hâte. Je tremblais de fièvre; mes jambes flageolaient; il me semblait que j'avançais à la façon des petits oiseaux qui sautillent. Je descendis je ne sais comment. En bas, ma cousine en me voyant poussa un cri. Je lui répondis par un ricanement.

— Grand Dieu! où allez-vous? fit-elle.

— Ha! ha! ha! ha!...

Elle s'avança en appelant son mari, les domestiques, quelqu'un. Je la repoussai avec brutalité J'avais atteint la porte de la rue; en m'apercevant avec mon chapeau, mon pardessus, le concierge avait ouvert; la porte bâillait. Un domestique arriva; ma cousine lui demanda de m'empêcher de sortir. J'étais déjà dehors.

— Jean! Jean! dit-elle à l'homme, courez derrière monsieur, il ne tiendra pas debout...

Je sentis l'homme à mes trousses. J'étais fou, et il me parut que je retrouvais des instincts et

des gestes d'enfant. Je croyais fuir quelqu'un qui voulait me battre et je me trouvais des jambes de sept ans; j'avais conscience d'être grotesque en faisant aller mes talons très haut comme les bambins. Je me précipitai dans un fiacre et y tombai comme une masse.

— Cocher! avenue Henri-Martin!

La voiture roula; le domestique dut m'abandonner.

Toutes sortes de choses m'échappent concernant ma démarche avenue Henri-Martin. Je n'ai pas souvenir de la manière dont j'entrai, dont je demandai M. et M[me] Vitellier qui, précisément, se trouvaient ensemble à la maison. Je me rappelle seulement que j'eus plaisir à constater que Marie ne paraissait pas, et je pensai que tout le monde était préparé, attendait cette visite officielle. Je ne sais ce que je dis. Je ne revois clairement que les figures de ces deux personnages quand résonna dans ma bouche le nom de Marie que je leur demandais. Oh! comment prononçai-je ce nom! Marie eût été fille des pierres de la muraille qu'à la façon dont je dis : « Mademoiselle Marie », ces pierres me l'auraient jetée dans les bras. Ces deux personnages jouèrent la surprise, d'abord, et ensuite la dignité et la réserve. Je ne m'en étonnai pas

autrement. Ils me demandèrent quelques heures de réflexion sous le prétexte de consulter leur chère enfant. Je recevrais une prompte réponse, espéraient-ils. Je me retirai sur ces solennités conformes à l'esprit des plus distingués de mes contemporains.

Je me fis conduire chez moi, où parviendrait la réponse. D'ailleurs, je ne voulais plus revoir ma cousine. Elle avait insulté Marie. Pourquoi? Ah! n'était-ce pas la haine naturelle, irrémédiable du médiocre pour l'héroïque, de la femme sacrifiée à des conventions qui l'ont retenue de vivre et qu'elle prend pour la vie; contre celle qui veut vivre contre tout? Hélas! que dis-je? et, moi-même, n'avais-je pas commis le même crime vis-à-vis de cet être adorable ; n'avais-je pas passé des journées et des nuits de fièvre à l'injurier devant celle qui veillait maternellement à mon chevet? N'avais-je pas moi-même introduit ce doute dans un cerveau mal prévenu envers celle qui semblait m'avoir empoisonné? Ah! mais c'étaient des injures d'amour! Est-ce qu'une femme s'y devrait tromper?

J'étais donc séparé, par quelque chose d'ineffaçable, d'une femme qui me tenait lieu de mère et venait de me révéler tout à coup que j'exécrais son jugement, sa pensée, son âme en somme,

de telle sorte que je me demandais de quelle nature pouvait bien être le lien qui nous unissait. C'est dans cet état que j'attendais le prononcé de ma sentence par un tribunal de fantoches sans cœur ni sens ! Ainsi, me disais-je, tous les êtres dont nous dépendons et que nous croyons aimer nous sont aussi étrangers que s'ils étaient descendus d'une autre planète, et nous demeurons à l'aise et sourions parmi des figures qui nous devraient faire peur par leur étrangeté. Ils sont en hostilité perpétuelle contre nous ; nous n'y prenons garde que dans des cas tout à fait extraordinaires : une âme enfin a paru où vous vous mirez avec délices ; c'est alors que vous voyez le mouvement entendu de leur tourbe, leurs grimaces et leurs poings menaçants !

Je grelottais pendant qu'on m'allumait du feu Mes pauvres bibelots, mes livres abandonnés me regardaient et semblaient me prendre en pitié. J'attendais. J'attendais.

Ce fut une lettre très décente et de termes fort mesurés, fort convenables à ménager l'amour-propre d'un galant homme épris, qui m'apporta ma sentence. A partir de ce moment-là je compris que le malheureux qui entend le résultat de la délibération du jury soit si souvent impas-

sible. La catastrophe abasourdit; sous le coup, l'on n'est que stupide. Après seulement l'homme avec son merveilleux outillage de douleur se réveille.

Je recommandai que l'on ne reçût personne. Je savais que ma cousine était venue, après son domestique et son mari. Je n'avais pas voulu les voir. Je n'étais pas tombé encore dans la période d'attendrissement; ma haine, ma colère se soutenaient.

— Monsieur, me dit mon concierge, cette dame est revenue.

— C'est bien.

— Monsieur, il est venu une autre dame, à la tombée de la nuit...

— Je n'y suis pour personne, entendez-vous?

— Monsieur, j'ai dit aussi à cette dame que monsieur n'y était pas.

— C'est bien.

— C'est, monsieur, c'est que... cette dame a eu l'air bien contrarié...

— Elle n'est jamais venue ici?

— Oh! non, monsieur!

— « Oh! non, monsieur! »... qu'est-ce que ça a d'extraordinaire? Elle aurait pu venir... Vous n'avez pas demandé une carte, un mot?...

— Oh ! monsieur, j'ai bien vu que cette dame n'était pas quelqu'un à donner son nom...

— Comment était-elle ?

— Monsieur, je n'ai pas bien vu sa figure...

— Allez-vous-en ! allez-vous-en ! C'est bien.

Et pendant que cet homme descendait, je lui criai tout à coup :

— Vous ne ferez exception que pour cette personne, si elle revient !

J'étais fou ! je me tâtais la tête et me regardais dans tous mes miroirs pour tâcher de prendre conscience de mon identité à cause de l'idée insensée qui m'était venue. Je ne pouvais pas croire que je fusse sain et que je crusse cette chose possible.

Comme le jour baissait, un coup de timbre me secoua violemment. Il y eut quelque hésitation dans l'antichambre, le temps me parut abominablement long. Enfin la portière se souleva. Nous étouffâmes deux cris :

— Vous !

— Moi !

Je ne sais pas ce qui se passa tout de suite. Elle était essoufflée ; je ne tenais pas debout. Je crois que je lui dis de s'asseoir ; mais elle ne

voulait pas ; elle voulait repartir aussitôt. Et puis il y eut certainement un silence que je n'ai pas mesuré. Il était plein et délicieux ; il me sembla que j'y buvais à une fontaine de Jouvence et je ressuscitais miraculeusement.

— Marie !

Mais dès que le souffle lui revint, les larmes lui montèrent aux yeux. Je n'osais lui prendre la main ; je la regardais et nous eussions pu demeurer longtemps ainsi.

Elle avait soulevé sa voilette pour essuyer ses yeux ; elle la rabattait et était obligée constamment de la relever.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! fit-elle en pleuant.

Puis ayant enfin prononcé un mot, elle se ressaisit tout à coup par cette grande force de volonté qu'elle a, et elle me dit d'une voix qui s'affermissait :

— Ce que je fais est inouï, mon ami ; mais je suis à vous. J'ai déjà pris pour vous quelques partis assez graves et celui de vous écrire m'a coûté plus que celui-ci. Vous m'avez révélé en moi une vie que j'ignorais tout à fait : celle du cœur et de l'esprit ; c'est l'âme, ça, n'est-ce pas? Eh bien ! mon âme est à vous, car je vous dois autant il me semble qu'à ceux qui m'ont nourrie

et vêtue. Je ne cesse de les aimer, mais pas au point de leur sacrifier mon âme. Croyez que je le leur ai dit, comme je vous le dis, mais ils ne m'ont pas comprise et m'ont dit que je n'étais qu'une enfant et reviendrais sur ces billevesées. Ainsi l'âme est billevesées, mais l'argent ne l'est point. C'est bien extraordinaire. Enfin nous éclaircirons peut-être tout cela ; mais je vous répète que je veux vivre par vous ; je veux vous voir et vous écouter. Je ne reconnais qu'à vous le droit de s'y opposer. Me trouvez-vous étrange? me blâmez-vous ? vous opposez-vous ?...

— Marie, tout ce que je vous pourrais dire est visible sur la figure que ces événements m'ont faite, et vous le voyez... Il est visible à l'aspect abandonné de toutes ces choses que vous apercevez, qui étaient ma vie, qui m'ont fait mon âme et lui ont permis, dites-vous, d'éveiller la vôtre, et que je délaisse cependant, et trahis, pour vous !

— Oh ! je ne veux pas que vous les abandonniez : vous viendriez à me haïr...

— Je vous aime, Marie !

Elle fut debout, tout à coup ; elle me tendit une main loyale ; nous nous serrâmes la main en silence, et nous sentions bien que nous nous jurions quelque chose de grave. Il y avait vis-à-

vis de nous l'image incomparable du saint Jean-Baptiste, de Vinci ; son geste montrait le ciel, l'éternité ; et son sourire, sa grande ironie nous impressionna davantage que n'eussent fait toutes les pompes d'une église ; nous nous surprîmes à le regarder ensemble et nous sentîmes trembler...

— Est-il ami ? fit Marie qui s'intimidait devant la puissance de cette figure.

— Comme le ciel, la mer et le monde qui nous porte, par quoi nous sommes ravis, terrorisés et mis à mort tour à tour... L'amitié est un beau fruit dont le noyau contient la haine : une piqûre à la surface, et le venin perle et se répand. Toutes choses sont ainsi mélangées. La guerre est continue...

— Ne dites pas cela ! fit-elle en retirant sa main ; vous me faites mal. Suis-je aussi moi formée de ce mélange, dites ? Oh ! ne me rappelez pas ce sourire de Léonard, il est trop clairvoyant, et rien ne fait peur davantage !

Mais ma figure changea aussitôt ; je cessais de penser et ne voyais plus que « ma petite Sainte-Marie-des-Fleurs » enfin à moi, par un don spontané d'elle-même.

Je lus dans ses yeux un remerciement. Puis elle s'échappa. Je dus courir après elle dans l'antichambre ; et elle rit :

— Je suis contente, ah ! je suis contente! dit-elle...

— Mais, où vous reverrai-je?

— Partout où vous me direz de me trouver.

— Mais vous ne pouvez pas !

— Je pourrai. Ne suis-je pas venue ici?

Dans le brouhaha des choses essentielles que je devais lui dire et qui n'avaient point été prononcées, j'avais relégué cette question : « Comment avez-vous pu venir? »

— Ah ! voyez ! dis-je, je n'ai même pas le temps de m'informer de la peine que vous avez dû prendre... Vous avez dû faire des prodiges?...

— Bon ! bon ! cela n'est rien ! Me croyez-vous gauche et empruntée? Je vous expliquerai cela une autre fois... Vous ne me dites rien pour grand'maman? Elle me parle de vous; nous parlons de vous tous les jours.

Nous nous dîmes, à la porte, toutes sortes de choses dans un décousu désespérant, et rien de ce que nous voulions nous dire. Je voulais surtout porter sa main à mes lèvres. Je ne le fis pas. De ma vie je n'avais été si timide. Le pire fut pour moi de lui fixer un rendez-vous. Je me jugeais stupide : quoi de vulgaire à ce que des amoureux cherchent à se rencontrer? Mais les analo-

gies ont quelque chose de terrible pour nos jugements : je vis, dès ce moment que j'aurais souvent à souffrir par là. Elle me dit elle-même :

— Je reviendrai.

Je fus honteux de la sottise de mes hésitations. Je la regardai descendre, prompte et légère, les marches de l'escalier. Elle me fit quelques petits signes pleins de tendresse et de grâce. J'avais sur elle des yeux fixes. Elle dut prendre cela pour de la passion. Je l'aimais en effet à la folie, mais j'étais alors simplement hébété.

*
* *

J'attendais Marie depuis trois jours. Ces journées solitaires écoulées dans l'unique préoccupation de sa venue possible avaient exaspéré tous mes sentiments. Je ne pouvais plus lire ; le travail me semblait une occupation surhumaine, et je m'étais surpris à feuilleter des gravures sans voir rien de ce qui me passait sous les yeux. Alors j'allais à la fenêtre, regardais la neige dont la place était couverte. Elle va traverser cela, était ma seule pensée. Car elle ne voudra

pas descendre de voiture à ma porte. Manie, subtilité, raison de femme. Enfin, elle aura ses bottines toutes maculées et je les lui ferai étendre devant le feu pendant que nous causerons et que je respirerai sa présence. Alors, nous serons très heureux.

Ainsi, bien que j'allasse à la fenêtre plus de cent fois par jour pour voir arriver Marie, je fus totalement démonté quand je l'aperçus. Elle arrivait par le même chemin que je l'avais vu prendre pour s'en aller, l'autre jour. Je la savais superstitieuse : elle suivait, à la façon d'un toutou, sa piste dernière qui lui avait été favorable. J'aurais dû sourire et me dire, tout simplement, que j'allais voir une petite femme bien délicieuse. Mais non ! la grande bêtise de l'homme épris m'envahit de nouveau. « D'où vient-elle ?... Où ne va-t-elle pas, puisqu'elle peut venir ici ?... »

Elle entra, avec son beau parfum de fraîcheur pure. Je vis tout de suite sous la voilette ses yeux francs et limpides, sa lèvre entr'ouverte, souriante : tout un printemps dans le triste hiver. Ah ! j'aurais dû lui sauter au cou, sans plus de façons ; elle ne l'eût pas trouvé extraordinaire puisqu'elle m'aimait ! Et ne semblait-elle pas s'étonner que je ne le fisse pas quand toute sa simplicité m'interrogeait :

— Eh bien! mon ami, vous avez l'air chagrin?... Je vous gêne?... Je me retire! ajouta-t-elle en riant, pleine de foi.

— Marie! Vous me verrez souvent ainsi, je vous supplie de ne pas vous en alarmer...

— Ah! très bien! je sais! la neige, n'est-ce pas? c'est comme la pluie, à Venise? Nous sommes grincheux...

— Il n'y a plus de neige quand vous êtes là. Marie, vous ressemblez à un printemps, « Sainte-Marie-des-Fleurs »!

— Regardez un peu la figure printanière que je fais, dit-elle, en s'asseyant auprès du feu, et me montrant ses bottines et le bas de sa robe. Elle était crottée comme un barbet.

Je pensai qu'elle avait fait des courses, seule. Son indépendance épouvantait ma faiblesse. Elle vit tout de suite sur mes traits que quelque chose de très désagréable passait en moi.

— Allons, bon! Qu'est-ce qui vous prend?

— Mais rien! mais rien! Je vois seulement que vous vous êtes donné beaucoup de mal pour venir...

— Du mal?... On ne peut pas appeler ainsi ce qu'on fait parce qu'on le veut bien. Mettons que j'aie exécuté quelques sauts d'obstacles par exemple..., mais le terme vous déplait?

— Voilà, dit-elle, en commençant de me raconter très naïvement ses péripéties...

Je la regardais en silence; malgré moi je revoyais défiler le cortège des héroïnes d'amour; et leur exemple, qui eût dû me porter à exalter cette enfant, envenimait la petitesse de notre jugement contemporain sur les choses de l'amour. En effet, nous allons nous échauffer au théâtre sur les actes inouïs qu'un beau sentiment inspire; mais tout ce qui sort du commun nous déplaît dans la vie.

—... Depuis deux jours, je combine les moyens de passer la demi-heure qui s'écoule en ce moment, poursuivait-elle. Mais pour ne pas perdre de temps, j'ai combiné à la fois, pour d'autres demi-heures. Si je vous expliquais ça, vous ne m'écouteriez jamais, c'est très compliqué. Songez qu'il a fallu que je veuille apprendre l'anglais, ce à quoi je n'ai point le goût; que je persuade à ma gouvernante que le cours d'anglais n'était qu'un prétexte à aller chez ma petite amie que vous connaissez, plus souvent qu'on ne me le permet à la maison; troisièmement, il a fallu que, laissant la gouvernante chez la petite amie, j'arrive à convaincre celle-ci de la nécessité où je suis de faire en secret une visite de charité chez de très pauvres gens que maman ne me laisserait point

aller voir ; et quatrièmement, comme je ne veux pas mentir, il m'a fallu trouver ces très pauvres gens. Je les ai : ils sont à proximité, si l'on peut dire, de la maison de ma petite amie et de la vôtre, car elle habite au Palais-Royal et mes pauvres dans une ruelle mauvaise près de l'école des Beaux-Arts. Je viens de chez eux à l'instant; cela sentait très mauvais? Est-ce que je sens mauvais?...

Je tombai à ses genoux. Elle essaya encore quelques phrases légères sur l'appréciation de ce que sa conduite avait de singulier. Mais son cœur était gros ; l'énervement venu à la suite des nombreux efforts qu'elle avait faits, cessait de la soutenir ; sa voix chevrota ; quand ses larmes montèrent, je pleurais déjà, la tête sur ses genoux. Nous pleurâmes ensemble, et je l'embrassai de tout mon cœur.

Ces larmes furent une bénédiction divine. Elles nous sauvèrent sans doute de bien des folies et elles me guérirent totalement de mes idées fâcheuses. Je sentis tomber toute la défroque des jugements mesquins et conventionnels dont j'étais précédemment costumé à l'égal des plus ridicules personnes de mon temps. Notre cas m'apparut admirable et je sentis que nous faisions, Marie et moi, une belle exception

au-dessus des petites comédies amoureuses qui ont, à l'ordinaire, le privilège d'attendrir. Nous étions retranchés du monde et en révolte contre ses usages ; nous touchions un instant la nature dépouillée de tous ses artifices.

C'est un blasphème contre la mémoire pieuse de moments si excellents, que de s'y étendre davantage. Aucune langue ne saurait exprimer le feu secret qui vous y consume et vous y donne l'étrange et douce sensation de s'émietter en fines cendres, de toucher d'une manière bienheureuse notre fin dernière, si elle est de retourner nous mêler, impersonnels, à la poussière universelle.

Nous ne fîmes absolument que pleurer et nous nous quittâmes avec l'idée qu'à aucun moment de notre vie nous n'avions été si heureux.

*
* *

« Bonsoir, ce soir, ma Fée ; je rentre et ne peux m'en aller dormir sans vous avoir dit quelque chose par ce bout de feuillet. Je suis en proie à une obsession bien charmante : la présence de votre personne. Ce n'est pas tout à fait

nouveau ? Si ; auparavant, votre pensée plutôt m'obsédait. Votre personne a remplacé votre pensée, ou plutôt s'y est jointe si intimement, que je vous vois, vous sens là, et de telle sorte qu'un halluciné ne ferait pas mieux. Je vous confesserai même que j'ai tenté de vous échapper ce soir en allant au théâtre, fait extraordinaire. Je n'y ai vu que vous. Et, revenant en voiture, j'ai éprouvé tout à coup si violemment votre présence, j'ai eu une bouffée de vous si véritable que mon cœur a failli s'en disloquer et que j'ai eu de l'inquiétude.

« Est-il vrai que vous contenez l'Univers ? Illusion merveilleuse : tenir tout, le monde, le ciel, en un petit être fragile que l'on entoure de ses mains ! se dire qu'au dehors tout est vain, puisque tout est là. Oh ! merci, ma Marie, des délices que vous me donnez ! Je baise, à n'en plus finir, vos chères petites mains. »

23 janvier.

« Il tombe une neige légère pareille à de petits effilochements de ouate papillonnants. Je rentre tout blanc. On dirait que l'on est dans un autre monde. Personne ne fait de bruit en marchant. Je voudrais être en un pays que je ne vois

pas bien, mais qui serait ainsi fait et où je serais en train de courir à côté de vous ou après vous dans tout ce blanc moelleux. Vous pousseriez des petits cris, et nous dirions des bêtises... Vous tomberiez sans vous faire grand mal, et je vous aimerais énormément en vous donnant la main pour vous relever. »

« Vous me paralysez. Je passe des jours d'entière inertie, à faire le signe d'aspirer le parfum qui me viendrait de vous si vous étiez là, à tendre la main vers votre main... Je vous aime, il me semble, au delà du possible. Mais je ne reçois rien de vous.

« Votre ami. »

27 janvier, Passy.

« Mon ami, décidément, je ne peux pas vous écrire; je brûle tous les jours les feuillets que j'ai écrits la veille. Je ne sais plus vous parler. Non, non, je ne peux trouver aucun terme. Ceux qui me viennent sont en deçà de ce que je voudrais dire ou bien au delà de ce que je peux dire.

« Bien sûr que vous allez me trouver folle;

mais, c'est vrai, n'est-ce pas ? que nous nous ressemblons physiquement ? Ne trouvez-vous pas ? Moi, j'aime beaucoup penser cela. J'aime qu'il y ait un peu de moi sur votre figure, un peu de vous sur la mienne, et quand je me regarde dans la glace, je vous vois au fond de mes yeux. Et je me sens ravie de vous avoir tant en moi. — Je vous dis sans plus de façons que je vous ressemble : vous allez trouver que je ne suis guère modeste ? Tant pis, monsieur, si ça ne vous flatte pas !

« Marie-des-Fleurs. »

*
* *

Les jours où elle était venue, tout, chez moi, restait imprégné de sa présence ; je croyais voir autour de moi toutes les choses reconnaissantes du passage de cet être adoré qui se divinisait de jour en jour. Une grande et belle folie nous prenait, mes chères choses et moi. Nous sentions l'exaltation ; le monde était transfiguré ; c'était là un petit coin où le miracle n'eût point étonné. N'y était-il pas ? Où donc aimait-on comme chez moi ?

C'était une si grande émotion quand elle arrivait que nous ne savions que dire ni l'un ni l'autre. Nous passions quelques secondes à nous regarder; nous avions l'air tout ébahis, et nos yeux se demandaient : « Est-ce possible? »

Il y avait un mouvement naturel et que tout nous portait à accomplir, c'était d'ouvrir nos bras et de nous y précipiter. Mais, nous ne le faisions pas. Tous les élans de la tendresse physique inconsciente étaient arrêtés par l'extraordinaire volupté de nous voir côte à côte et de sentir que nous ne pouvions pas parler, et de nous surprendre des larmes montantes à cause de notre amour. Oh! je fais appel à tous les amants : j'ai goûté toutes sortes d'ivresses ; mais je n'ai rien éprouvé qui approchât de la seule présence de cette jeune fille dans ma chambre, muette, abritée de mes caresses, et me donnant seulement son beau regard humide où il était visible qu'elle se vouait à mon adoration.

Il nous arriva, dans ces moments, de couper le silence par des paroles tout à fait étrangères à notre pensée, par les mots les plus banals, craignant de parler de ce qui nous émouvait tant. Le contraste avivait le goût de notre entretien silencieux. Je me levai plusieurs fois, la poitrine gonflée d'un tel bonheur que j'en croyais étouf-

fer. Je marchais tout à coup, me sentant plus fort, plus grand, et je poussais par instants de petites exclamations qui eussent paru bien ridicules à un témoin étranger. Elle, au contraire, était affaissée par ces minutes bienheureuses; elle était assise dans un vaste fauteuil garni de rouge, au coin du feu; elle pâlissait et toute sa petite figure se chiffonnait et prenait une expression de ferveur si ardente que je ne me tenais plus et tombais à ses genoux.

A un de ces moments, elle se pencha, me prit la tête dans ses mains et me l'approcha de sa bouche. Elle prononça pour la première fois mon nom :

— André ! dit-elle.

Je lui témoignai, des yeux, le plaisir que j'avais de m'entendre nommer par elle. Mais elle rougissait. Les vanités d'un amant sont bien sottes sans doute, mais je ne pus me défendre d'un mouvement de joie à m'apercevoir qu'elle était accoutumée de prononcer mon nom en elle-même et qu'elle avait été surprise tout à l'heure de l'entendre résonner tout haut sur ses lèvres.

Je ne sais combien de temps nous demeurâmes embrassés, sans un mouvement et sans un mot. Je crus que j'allais mourir, mais non par cette

défaillance qui est le propre de l'extase sensuelle; au contraire, par un éclat de la conscience découvrant la source la plus sublime du ravissement humain : l'amour, qui dépasse la chair.

Elle se sauva tout à coup.

Passy, une heure après vous avoir quitté.

« Vous avez fait de mon cœur un tabernacle; quelque chose de divin est descendu en moi. Quel homme êtes-vous, André? Oh! laissez-moi dire votre nom, à présent, je l'aime. Oui, qui êtes-vous? Est-ce que ce que vous donnez se donne d'ordinaire? L'ai-je vu, lu, soupçonné quelque part? Tout ne me paraît plus que mystère, qu'incompréhensible. Comment se fait-il que je me sois en allée, que quelque chose de si inouï ait une fin. Comment se fait-il aussi que je sois si fière d'avoir éprouvé une telle joie, alors que tous les amoureux se cachent, à ce qu'il paraît?

« J'ai l'âme grisée, débordante de vous, mon André, mon rêve! Je suis à vous, toute; je suis chez vous, avec vous; je ne vous quitte pas.

« Marie-des-Fleurs. »

10 février.

« Je trouve votre mot, Marie, votre mot inattendu, inespéré, cher écho d'hier, notre plus belle journée. Non, ma chérie, ce n'est pas moi qui suis extraordinaire, mais le lien que nous avons conçu l'un et l'autre !

« Je reviens du cercle où je fais de rares apparitions. Je déteste tous les hommes. Ils me racontent leurs félicités qui sont médiocres ou grossières, ou leurs déboires qui me semblent bien mesquins. Je rentre et je vous trouve dans un mot délicieux de tendresse qui m'enchante. Je remonte en ma tour d'ivoire avec votre seule pensée. Et quand je l'ai goûtée bien, quand je me suis pénétré de votre tendresse, je prends entre les lèvres une feuille de la rose que vous m'avez laissée, je m'enfonce dans le fauteuil, votre niche rouge, ô Marie-des-Fleurs ! Je ferme les yeux, — mes mains malgré moi se contractent, et, intérieurement je vous sens ; je vous adore. Et je me crois baisé par votre petite fleur à la bouche, ma bien-aimée !

« Quel trésor j'ai en moi ! Tout ce que j'ai de vous ! En marchant dans la rue, par instants surtout, je sens que je vous porte.

« Avez-vous éprouvé de ces moments où l'on sent que l'on voudrait ardemment quelque chose d'infiniment bon, qui devrait vous combler la poitrine et que l'on happerait, ainsi, goulûment, avec ivresse; et il semble, tant la faim est grande, que cela devrait être quelque chose d'énorme, de vague, qu'on ne se peut point figurer. Maintenant je sais ce qu'est cela, je n'ai plus faim de quelque chose d'indéterminé : c'est vous que j'aspire ainsi. »

Passy, 15 février.

« Première soirée douce. J'ouvre ma fenêtre en pensant à notre bonheur. L'avenue est déserte, les arbres tout nus; il y a une drôle de lune clignotante à travers de grosses houppes de nuages. J'aperçois de loin un couple de pauvres gens, l'un tout contre l'autre et se tenant la main. Deux fois, ils s'embrassent avant de disparaître, et dans le moment qu'ils tournent au coin de la rue, j'entends sur un balcon une espèce de voix de perroquet qui dit : « Ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai ! »

« J'ai refermé la fenêtre tout inquiète et mal à l'aise. Dites-moi encore que je suis folle; mais on n'est pas maître de ces choses-là.

« Ah ! mon André, que j'ai besoin de pleurer ! Il y a des jours que je ne vous ai vu ; est-ce la cause ? J'ai beau penser à vous, à nous ; je me sens malheureuse ce soir... »

16 février.

« Quand je vous quitte, mon cher bien-aimé, et que je me retrouve seule ! Et pire, quand je suis de retour à la maison ! Avez-vous pensé à l'état de quelqu'un qui descendrait du paradis pour venir habiter une maison bourgeoise ? Quel changement de température ! et l'effort, après, pour se ressaisir ! Tout va bien, tant que je ne me suis pas ressaisie. Hélas ! et j'appelle me ressaisir, redevenir celle d'ici, cesser d'être celle de là-bas, de ma « niche rouge », de ma petite chapelle où je suis la madone de mon dieu ! Je suis en paix quand je me mets à lire vos feuillets, ou quand je vais chez grand'maman penser à vous. Je meurs d'envie de tout lui dire ! c'est elle qui nous bénit. Ah ! j'aurais à ce propos bien des choses à vous raconter... Mais je veux vous parler de ces cahots qu'il faut bien que j'adore puisque la secousse vient de vous, mais qui me démolissent. Si vous me voyez souvent patraque, et avec des airs chancelants, ne m'en

tenez pas rigueur, mon André, c'est que je n'ai pas repris mon équilibre... Oh ! oui, certes! je ne crains pas de le redire, je suis fière de vous aimer et d'être aimée de vous, et, forte de ce beau sentiment, je devrais me rire de tout le reste. Ah ! mon ami, ce reste c'est mon père et ma mère, qui m'aiment, à leur façon sans doute, mais que je ne puis aimer que d'une façon, celle d'une fille. Et je suis en révolte contre eux, révolte noire, sourde et agissante. N'est-ce pas affreux? Je ne veux plus rien vous dire ce soir; je sais bien que tout est petit vis-à-vis de la beauté de ma vie en vous;... ayez pitié de moi! »

3 heures.

« Du gris partout; gris dans le ciel, gris dans mes yeux; ah ! mon André, du gris plein l'âme... Pourquoi vous parler de ces misères? mais c'est plus fort que moi; mon André, mon André, il me semble que je suis perdue.

« Figurez-vous que j'ai voulu reprendre « mes pinceaux » pour avoir l'air de faire quelque chose. Alors j'ai pensé à ce que vous nous aviez dit « le premier jour » en face du Véronèse de Saint-Sébastien? Oh! vous souvenez-vous? Je

n'ai plus vu que vous; j'ai tout lâché. Et nos « commencements » là-bas me sont revenus; je me suis mise à songer. C'est délicieux, mon bien-aimé ! Et puis, j'ai été prise d'une angoisse violente : vous savez, quand on veut, on veut absolument se reporter à un moment en arrière. J'ai voulu réentendre ces chants du Grand-Canal, le soir; je me suis mise au piano. Rappelez-vous ce soir où nous tînmes la gondole si longtemps immobile, vers la pointe de la Douane de mer et où une femme chanta. Je vous regardais : vous fûtes transfiguré. Je ne m'en rendais pas compte; mais je crois bien que de ce moment je fus toute à vous. Je vais vous dire : je crois que c'est la grande beauté de votre émotion contenue, silencieuse et éclatante malgré vous par vos yeux qui se cachaient, oui c'est cela qui me fut une révélation. J'avais rencontré quelques hommes émus; mais c'étaient des bavards et ils gâchaient tout. Mon ami, je n'ai pu tenir à ce piano; quelque chose de trop fort est passé par tout moi : l'instant, l'instant même où cette femme chanta, avec la lumière tremblottante sur l'eau; vos yeux, le mouvement léger du gondolier, nos figures, et le goût de l'heure que nous passions ! J'ai cru que j'allais tomber ou que je devenais folle; j'ai été m'étendre sur un divan, et il y a

de bien singulières coïncidences qui vous persuaderont, à les seulement rapporter, que j'ai perdu la raison ; des voix inconnues criaient à cet instant dans l'avenue : André, André ! Je me suis levée d'un bond, et j'ai couru à la fenêtre : cet André était un enfant qui se hissait sur les grilles de la Muette au risque de tomber dans le fossé... Tout cela est absurde ; mais je vous aime trop. »

17 février.

« En relisant mes feuillets bien maussades de ces derniers jours, mon aimé, et que je ne vous enverrai peut-être pas, je m'aperçois que j'ai commencé de vous parler de l'affaire de grand'maman, et je vous vois d'ici ayant un commencement d'histoire sans la suite ou le dénouement ! Quelle figure feriez-vous ? Ah ! mon André, ne vous fâchez pas si je vous taquine parce que vous êtes intéressé un peu vivement à ce qui me concerne — surtout quand vous y êtes mêlé, vilain égoïste !

« Voilà l'affaire de grand'maman.

« D'abord je ne vous ai jamais parlé de ce qui avait pu se passer à la maison depuis le fameux malheureux jour. Jamais nous n'aurons

le temps, dans nos courtes entrevues, de nous entretenir de cela, et il faut bien pourtant que vous sachiez un peu. Ah ! je n'aime guère vous raconter des histoires, sauf celles de mon cœur, mais il est dans tout ça.

« Je vous fais grâce de la scène où j'annonçai à papa et à maman que je priais M. Arrigand de me rendre ma parole.

« Quand je vis le calme rétabli, j'en conclus, bien à tort, hélas ! qu'ils avaient compris que c'était pour vous que j'avais fait cela et que vous en valiez la peine. Je me hâtai de vous avertir, mon pauvre cher bien-aimé. Ah ! comme je leur sautai au cou dès que vous fûtes retiré et qu'ils me firent appeler en comparution solennelle. Je pensais qu'on ne dirait rien, qu'on se comprenait, qu'on allait s'embrasser et que tout était fait. Dieu de Dieu ! quelle déconvenue !

Il y eut encore une autre scène ; et elle vint de ce que je m'aperçus qu'on avait négligé d'avertir M. Arrigand de ma détermination. Je l'en avertis moi-même. Il parut très affecté. Tout le monde s'en aperçut ; mes parents se précipitèrent, et de beaucoup de conciliabules il résulta que l'on décidait que je n'étais qu'une enfant, que mes caprices étaient négligeables, enfin qu'il y avait lieu de revenir comme par le passé et de

compter sur mon revirement. Mon André, on y compte, et moi je suis à vous.

« J'arrive à grand'maman, à qui M. Arrigand ne plaît pas, et qui vous aime. Vous savez qu'elle a gardé toute son intelligence, malgré sa paralysie. Elle parle par les yeux, comme vous l'avez pu voir, et au besoin elle écrit encore des lettres longues comme ça et tout de travers; enfin elle lit. Vous pensez que, ne vous voyant plus, elle s'informa de vous. Elle vous crut en voyage ; elle me montrait du doigt une carte de l'Italie qu'elle a dans sa chambre — vous ai-je dit que grand'maman est née à Venise ? — et appuyant ses doigts sur sa bouche, elle faisait le signe de baisers envolés du côté de son cher pays qui est celui de votre prédilection. On était plus galant de son temps et dans son pays, sans doute, qu'on ne l'est aujourd'hui et chez nous ; je n'ai pas compris tout d'abord ; mais elle m'a tracé votre nom et elle continuait ses signes de tendresses disparues, si bien qu'elle m'a fait pleurer assez vite, et je lui dis qu'elle ne vous verrait plus. Presque tous les jours nous avons recommencé ; mais les jours où je vais vous voir et suis toute radieuse, elle me regarde dans les yeux si avant que j'ai peur qu'elle ne devine, et je m'échappe sans lui dire adieu.

« Elle ne cesse de plaider pour nous à toute occasion, et elle prie constamment. Savez-vous que grand'maman est une façon de sainte et qu'elle eût, à ce qu'on dit, toutes sortes de vertus? Qui sait ce que nous lui devrons peut-être ?

« Arrive que pourra, je m'échapperai demain sans dire adieu à grand'maman. »

« A vous, votre

« Marie-des-Fleurs. »

18 février.

« Le soleil, ma chérie, la matinée tiède, la lumière à flots partout ! Et vos feuillets qui m'arrivent, et je vous attends ! J'imagine que sans le rayon de printemps qui m'affole, vos petits mots en grisaille m'eussent tourmenté outre mesure, car ils contiennent des choses bien inquiétantes : mais je ne veux voir que ce qu'ils renferment de bon, de chaud, d'adorable, et de beaux espoirs. Ah ! cette lumière après le triste hiver que j'ai à peine vu pourtant, tant je n'ai vu que vous. Je suis fou ! fou ! ma bien-aimée, de cette chaleur du soleil, de cette

grande belle clarté ! J'ouvre tous mes rideaux et les fenêtres aussi ! un bon air doux pénètre qui semble faire pâlir mon feu maigre, et vous allez venir là dedans ; dans une minute vous serez là. Ah ! mon Dieu ! je vous remercie !... »

*
* *

Nous ne fûmes jamais si gênés l'un vis-à-vis de l'autre que dans cette atmosphère trop heureuse, et, nous étant embrassés, nous nous séparâmes vite, comme si nous avions découvert en nous tout à coup des ennemis cachés. Je ne savais ce qu'elle en pensait, mais je connaissais bien l'ennemi qui nous guettait : si nous faiblissions, nous étions perdus.

— Vous ne savez pas ce que je voudrais ? dit-elle, presque aussitôt.

— En tout cas, je sais que vous l'aurez...

— Ce n'est pas si sûr... Je voudrais aller dehors, au grand jour, avec vous, à votre bras, voir des gens passer et sourire, parce qu'il est bien visible, n'est-ce pas, que nous nous aimons...

— Marie, y pensez-vous ? Mais le pire de notre

situation, ma chérie, c'est que je puis vous obtenir en vous compromettant, et c'est cela que vous me proposez...

— Pardonnez-moi, je n'ai jamais pensé à cela...

— Ah ! vous êtes admirable, et cependant il n'est que trop vrai que vous vous compromettez toutes les fois que vous venez ici, et vous en prenez toute la charge ; et moi non plus, je n'avais pas pensé à cela ! Nous avons à penser à bien d'autres choses, et ne pouvons-nous pas en effet fouler aux pieds toutes ces mesquineries ! Voulez-vous que nous sortions ?

Nous allâmes au Jardin du Luxembourg, peuplé d'enfants criants et courants. Nous étions fouettés malgré nous par le danger d'être reconnus, que nous voulions mépriser ; nous marchions assez vite, et quelque chose d'analogue au sifflement des balles sous le feu nous frôlait les oreilles. J'eusse, à cette heure, enlevé Marie au bout du monde ; mais ce souci de l'opinion qui l'atteindrait, tenait contre tout mon mépris du jugement commun et toute l'idée que j'avais cependant de la dignité de notre amour. Les femmes n'en pensent pas si long ; Marie fut promptement à l'aise, et elle voulait absolument se pencher à mon bras. Je songeais : elle va

m'accuser de manquer de bravoure et je me perds dans son esprit. Je mis mon amour et mon orgueil d'amant au-dessus de tout. De cette façon je pouvais la déshonorer, mais sans risquer de la mécontenter. Il me fallait être lâche vis-à-vis d'elle ou de moi-même ; je choisis de l'être vis-à-vis de moi. Combien grande était ma naïveté de n'avoir pas songé que, me mettant en révolte contre l'une des lois de la société par ma liaison secrète avec une jeune fille, je devais me préparer logiquement à déchirer tous les articles de ces lois? Marie l'avait fait, elle d'un seul élan. C'est elle qui avait raison ; mais cela lui était bien égal !

Nous tournâmes autour du grand parterre d'églantiers qui est derrière le musée de peinture moderne. Des bourgeons frais et luisants pointaient sur les tigelles menues, et tous ces entrelacs épineux avaient perdu la rigidité de l'hiver et semblaient se tendre, se gonfler comme si de petits muscles étaient poussés. Mais tout cela était clos, se recueillait encore, avait l'air d'attendre. Des colombes venaient se poser sur le groupe de bronze qui occupe le centre du carré d'églantiers, et puis repartaient d'un vol lourd.

Je me laissais caresser par l'heure de cette

jeune saison. L'air délicat et tendre, enfantin presque, était comme une nourriture choisie que le ciel servait à notre amour. Par surcroît les colombes nous firent ressouvenir de Venise, et nos prémices inavouées, nos premiers battements de cœur en face de la mer, ou dans les sombres églises voluptueuses, vinrent s'ajouter, pareils à des guirlandes légères, à la grâce adolescente de notre passion.

— Je ne m'en irai plus, dit Marie ; que voulez-vous que je devienne après ces moments-là ?... J'ai tout oublié : emportez-moi !

Sa figure disparaissait presque toute sous le double tour du boa de plumes, et à travers la voilette je ne distinguais que les yeux, le nez et la minutieuse pureté de la chair environnante. La finesse et la limpidité de ce petit coin du monde qui allait de la naissance du nez aux extrémités bistrées des paupières, me causèrent un enchantement.

— Oh ! dit-elle, vous ne m'avez pas encore regardée comme cela !

— Est-ce que je vous fais peur, Marie ?

— Oh ! pourquoi ?

— C'est que j'atteins un moment de félicité qu'aucun homme n'a dépassé, j'en suis sûr. Pourquoi le dépasserais-je ? Alors je suis sur le

faîte, comprenez-vous, d'où l'on ne peut que redescendre ou tomber...

— Mon ami, dit-elle, vous n'atteindrez ce faîte que lorsque vous serez en état de ne pas empoisonner vos joies. Pour le moment, je n'ai pas peur, parce que vous ne l'avez pas atteint.

Nous allions pénétrer dans les petites allées tortueuses du jardin anglais. Marie m'avait pris le bras et s'y laissait porter ; elle élevait les yeux vers moi et leur grande paix noyait mes inquiétudes.

— Marie, Marie, je crois cependant que je vais gagner ce faîte ; je ne fais plus que vous aimer.

— Vous faites donc comme moi, dit-elle, en découvrant tout à coup ses lèvres entr'ouvertes et serrées sur les dents. Elle fermait doucement les yeux, à demi ; j'allais me pencher la baiser, dans un instant d'affolement complet. Elle me dit :

— Quelqu'un nous a vus.

Mon premier mouvement fut de sourire :

— Méchante ! vous voulez voir si mon bonheur peut être troublé maintenant ?

— Je le verrai bien en effet !

— Que voulez-vous dire ?

— Mais, je vous le répète, quelqu'un nous a vus.

— Petite folle !

— Non !

— Qui donc nous a vus ?

— Ce monsieur qui a de la fourrure et arrive maintenant tout près du tertre du jeu de paume. Retournez-vous.

Je vis en effet un homme de taille élevée, enveloppé de fourrures et qui n'était pas loin du jeu de paume. Marie me l'ayant décrit sans se retourner, il fallait bien qu'elle l'eût vu au passage. Je ne pus retenir un léger frisson :

— Et qui est ce monsieur ?

— M. Arrigand.

— Vous a-t-il vue ?

— Je ne sais. Qu'importe ?...

J'avais eu le temps de me préparer à la surprise la plus écrasante qui me pût advenir, grâce à mon penchant à porter tout au pire dès la première alerte Je me raidis donc, et pas un muscle ne dut révéler mon accablement.

Marie qui me regardait attentivement, sauta de joie :

— A la bonne heure ! fit-elle, je vois que nous ne pensons plus l'un et l'autre qu'à nous aimer.

Elle était véritablement radieuse ; je ne la vis jamais plus jolie ; elle écarta son boa ; elle aspirait l'air tiède, le soleil ; elle me dit tout haut :

— Ah ! je vous aime ! je vous aime ! il n'y a plus rien au monde que vous, moi pour vous aimer, et ce printemps qui vient ! André, mon André !

J'essayai quelque temps de simuler le partage de sa joie, qui me touchait énormément et m'emplissait d'admiration. Cependant la malheureuse évidence s'était présentée instantanément ; mais j'en refoulais l'examen par égard pour cette belle heure bienheureuse où la nature en nous et hors de nous semblait toute triomphante. Quand nous eûmes fait quelques tours fiévreux dans ce jardin anglais, l'heure étant avancée, Marie dut me quitter. Je la menai jusqu'à une voiture. Toute mon âme était bouleversée, et nous ne parlions que de tendres plaisirs et d'enchantements. Je sentis, dans la douleur qui m'envahissait, que mon amour pour Marie s'exaltait en une sorte de culte. Cette enfant avait renié pour moi son honneur et le monde d'un seul bond, et sans presque y prendre garde. Nous descendions, étroitement unis, la vieille rue Férou qui mène à Saint-Sulpice,

quand je me sentis pris d'un si grand respect pour ce petit être adorable et simple, voué à moi, que je n'osais plus lui toucher le bras. Un hasard venait de nous river l'un à l'autre par une chaîne nouvelle et définitive, sans doute, et je prévoyais tant d'angoisses et si peu d'amours ordinaires dans notre avenir que je n'eusse pas eu plus de vénération pour une de ces vierges que je vis mener en terre en Italie, le visage découvert, et qui semblent encore sourire dans les fleurs et dans la lumière, au seuil de la nuit.

## IV

Tandis que je me mettais l'esprit à la torture à cause du contretemps évidemment très grave qui avait terni notre dernière entrevue, voici ce que je recevais de Marie :

Passy, 18 février.

« Mon André, aujourd'hui j'ai été heureuse ! Je suis affolée, épuisée, brisée. Je suis à vous ; je n'ai plus la force d'envisager les séparations. Le temps coule ; est-ce possible ? Je voudrais m'arrêter aujourd'hui pour me souvenir mieux. Que sais-je de demain ? Et cependant j'ai déjà une grande hâte de vous revoir. Je ne peux plus attendre, maintenant. Non, je ne vous ai pas bien vu, pas assez vu encore. Le bonheur a passé comme un éclair ; il glisse dans mes doigts ; je ne le sens plus : je veux le sentir à toutes forces. Chaque fois que je vous quitte, quelque chose de plus que les fois dernières, s'arrache de moi et vous reste, que je veux aller retrouver..

Je vous aime ! Je souffre en ce moment que je vous écris ces mots, mon André, je souffre de ne pouvoir vous les dire sur vos yeux ! Ayez pitié de moi pour tout ce que je peux vous dire. »

19 février.

« Je vois votre figure à tant de moments divers. Mais celle d'avant-hier me reste trop fort. Quand vous m'avez quittée : cette gravité qui vous prend quelquefois, avec toute cette attitude un peu fatiguée ! Oh ! dites-moi bien que vous ne pensiez qu'à moi en ce momeut ; dites que tout le reste vous était aussi égal qu'il l'est à moi-même. Je veux avoir eu tous les instants de cette inoubliable matinée. Il y a, n'est-ce pas, des minutes qui vous frappent et se prolongent en si longues et si interminables songeries qu'il faudrait les souvenirs accumulés de plusieurs années pour en donner l'équivalent, et encore non ! On vit toute une époque à seulement se dire : adieu, mon André !

« Je crois qu'un de ces jours je dirai tout à grand'mère qui ne cesse de me parler de vous ; car je passe près d'elle des soirées où mon cœur se gonfle à craquer, et je ne sais comment je ne

lui avoue pas : mais je *le* vois ! je *le* vois ! Nous avons été ensemble, dehors ; il y avait plein de bourgeons aux églantiers et des pigeons comme à Venise ! Grand'maman, nous nous sommes donnés l'un à l'autre dans le printemps !

« MARIE. »

*
* *

« Tout est plein de vous ici, Marie. La matinée est pareille à celle de la fois dernière. Il y a comme des chansons et des fleurs dans l'air. Oui, malgré tout, j'entends des airs heureux que mélancolise quelque chose d'absent ou d'invisible. Êtes-vous là, réellement et ne pouvez-vous parler ? Ah ! ma chérie ! je crois sentir des rudiments de mots, de tendresses, d'élans qui n'ont pas été achevés ! Ah ! qu'est-ce que cela devient, les beaux mouvements d'amour, les bonds du cœur, les phrases de tendresse murmurées dans la solitude et qui ne parviennent pas à leur adresse ? Sont-ce ces choses qui bourdonnent à mes oreilles en légers bruits si étranges et si émouvants ? Avez-vous eu quelques soupirs que vous ne m'ayez dits ? »

Soir.

« Votre image passe et repasse ; je la caresse. Mes yeux continuent leur train sur le livre ouvert, et puis, à un moment, je vous sens tellement, tel moment passé près de vous est si vif que je me ressaisis et me cramponne à cause du vide qui suit aussitôt, du creux que fait votre absence soudaine, et qui me donne un vertige. »

11 heures.

« Tous les bruits s'apaisent ; une immense envie de sommeil a l'air de passer sur toutes choses. Je devrais craindre le sommeil qui me sépare de la pensée de vous ; mais j'aime perdre conscience doucement, dans l'idée de vous, et j'ai l'illusion calme et délicieuse de vous voir vous endormir.

« J'entends de très loin les sifflets longs et comme éperdus des trains du soir et me voilà parti dans je ne sais quelles songeries d'autrefois, de moments isolés dans la campagne où j'ai passé des mois et des années si tristes, l'été, et que l'on entendait à des lieues, quand le vent

portait, ces trains qui allaient aux villes, à Paris que j'ignorais, ces trains qui devaient me porter vers vous. Je me souviens bien qu'on n'aurait pas pris le train, eût-on été à même ; mais le rêve de partir, n'importe où, on ne savait où, vous remuait, vous tiraillait d'une sorte d'angoisse qui me revient souvent le soir... »

*
* *

Elle vint me surprendre un matin. J'avais rabattu mes persiennes contre la chaleur du printemps qui semblait cette année-là se parer pour nous, et mes vases étaient garnis des premières fleurs de la saison nouvelle. Quand elle arriva dans cette pénombre et dans ces parfums délicats, vêtue de frais, sous sa voilette claire et son chapeau de paille blanc, nous nous tînmes tous les deux un moment inertes avant de nous embrasser ; l'instant était si délicieux qu'il mettait une lenteur à nous pénétrer et nous le suspendions malgré nous.

Enfin nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre. Nos étonnements étaient toujours les mêmes et il y avait, dans l'immensité de notre

plaisir, de la naïveté d'enfant. Toutes sortes de puérilités me venaient aux lèvres, que je n'osais dire; et elle s'interrompait, elle aussi, par une sorte de crainte qui ne vient qu'au moment où les mots se formulent, qui étonne et fait rire.

— Bienheureux rire, ma chère chérie ! comme il soulage et signifie de choses, n'est-il pas vrai?

— Oui, oui, dit-elle, c'est ça; tout ce qui est le meilleur se dit par le rire ou bien par les larmes...

Le fait est que nous passions de l'un aux autres sans avoir le temps d'y prendre garde.

Il nous arriva ainsi d'employer la courte demi-heure tantôt à rire et tantôt à pleurer, sans nous dire un mot qui vaille. Nous ne nous sommes jamais qu'effleuré les lèvres et touché que le bout des doigts.

C'était un massacre de ternir des moments pareils; mais pendant que j'adorais les yeux purs de Marie, je fus fouetté par cette idée qui ne m'avait donné qu'un faible répit : quelqu'un, dans l'instant présent, a de cette figure une image souillée! Je ne pus contenir un mouvement, et aussitôt elle me toucha la main :

— Mon ami, dit-elle, je vous supplie de ne pas me cacher ce qui vous passe de mauvais !

— Marie, je pense que quelqu'un vous peut

insulter, et ma grimace vient de ce que je suis là, calme et heureux, durant que cet outrage se commet !

— Que voulez-vous dire ?

— Ne me comprenez-vous pas ?

Elle ne put dissimuler un assez vif soubresaut de pensée qui fut visible dans ses yeux :

— Ah ! dit-elle, j'espérais qu'il ne serait jamais question de cela...

— Comment me jugez-vous donc?

— Je vous juge au-dessus de ces misères, et je comptais que vous fouliez aux pieds ce sur quoi vous voyez que je fais de même. Quand je viens ici, je ne pense pas que je vais chez un homme — non ! ça, vous voyez, rien que de le dire me met un peu mal à l'aise, — quand je viens chez vous, il me semble, à toutes les fois, que je suis morte, que l'on m'a couchée et habillée tout autrement que pour ce monde-ci, et qu'enfin je me réveille dans un autre monde où je ne retrouve rien qui me fasse souvenir de l'ancien... Oh ! ne me démolissez pas cette idée; je m'y tiens, et Dieu merci ! vous êtes bien fait pour me la soutenir... Si, si, ne niez pas, de grâce, je vous veux ainsi !... Vous pensez donc bien que je ne vois rien de commun entre vous et ce qui peut se passer par ailleurs.

— N'avez-vous pas ouï dire, petite élue, petite bienheureuse, qu'il est coutume à l'entrée du Paradis d'être interrogé sur quelques circonstances de la vie d'en bas? Vous admettez donc que la curiosité soit un sentiment divin, et vous me laisserez en user...

— Non!

— Si!

— Non! je vous en prie, dit-elle en se levant.

— Je le veux!

Je l'avais saisie un peu brutalement par la main et l'avais forcée à se rasseoir. Je voyais à sa répugnance à parler qu'il avait dû se passer quelque chose.

— Monsieur Arrigand, dit-elle, est venu à la maison, comme à l'ordinaire. Je ne vous dirai pas que j'étais tranquille absolument, bien que résolue à me moquer de tout ce qui pourrait arriver et qui me semble bien petit pour nous atteindre. J'avais avant de le voir des battements de cœur terribles; on me crut même malade; on me dit de me reposer : je fus bien obligée de le faire, je ne tenais plus debout. Mais il y eut quelque chose de plus fort, ce fut mon désir d'en finir avec cette entrevue. Tout cela est bien bizarre, n'est-ce pas, André, quand on pense que j'étais si tranquille en le croisant à votre

bras, et je recommencerais bien encore, et nous recommencerons ! Mais là-bas, chez moi, en face de Maman, quand je suis redescendue sur la terre, mon cher ami, je ne suis plus qu'une patraque... Enfin j'entrai au salon. Eh bien ! je vous jure sur notre amour, André, que M. Arrigand n'a pas laissé paraître un mouvement des cils, indiquant qu'il pût avoir de moi une autre pensée que l'ordinaire. J'avais ramassé tout mon courage, allez ! je voulais avoir le cœur net ; je l'ai poussé par tous les moyens les plus biaisés, les plus imprévus. Il est très fort, je sais, mais il n'a pas de finesse et il n'eût pu faire autrement que de se découvrir Il ne s'est pas découvert. Maintenant, je crois qu'il ne nous a pas vus.

— Ce n'est pas possible, Marie, vous m'avez dit qu'il nous regardait...

— J'ai cru qu'il nous regardait.

— Il nous a vus !

— Je crois à présent qu'il ne nous a pas vus ! Soyez donc tranquillisé... Vous ne l'êtes pas ?

— Je désirais avec rage qu'il nous eût vus !

— André ! Et votre Marie outragée dans la pensée de quelqu'un ?...

— Si nous nous exposons à cette extrémité, mieux vaut qu'elle nous atteigne tôt que tard... et il y a une réparation éclatante qui me sourit...

Quand je m'entendis prononcer ces mots, qui étaient sincères, la misérable antinomie des élans naturels et du jugement social m'apparut si profonde et si triste, mais si violemment choquante que je fus pris d'un ricanement amer qui me secoua de petits soubresauts secs et atroces.

— Qu'avez-vous? me dit Marie.

— Hélas! ma chérie, vous voyez par mes grimaces le choc singulier que produit la rencontre de ceux de nos sentiments qui sont les meilleurs : l'amour et l'honneur. Et la résonance en a une tonalité si effroyable et si fausse, que je ne peux me retenir de faire la figure que 'aurais dans une foire de banlieue en face du charivari des musiques et des hurlements des pitres!

Oui, j'ai prononcé une phrase décente et qui ne vous a point choquée et qui ne le pouvait faire, par suite de la grande accoutumance où nous sommes d'envisager quelques monstruosités de la manière la plus dégagée. Ne pouvant me défaire de ce sentiment de l'honneur, je me suis écrié que je le sauvais en vous déshonorant tout à fait! Effectivement, le monde si scrupuleux vis-à-vis de cette bulle fragile admet qu'elle comporte des réparations!

— Mon ami, je crois que vous placez très mal

votre point d'honneur et le mien qui vous tourmente aussi. Je ne suis pas bien habile philosophe, mais je ne peux pas du tout, en vérité, mettre mon honneur entre les mains de toutes les personnes que j'ai vues de trop près dans les visites et les réunions d'où je ne suis presque pas sortie jusqu'ici que pour venir chez vous. Vous, vous avez eu bien raison de vivre dans vos livres surtout, mais cela vous occasionne des désagréments quand vous vous trouvez en contact avec une opinion qui vient gâcher tout l'épanouissement de votre jeunesse réfléchie. Mettez donc votre point sensible dans votre conscience, tout uniment, c'est ce que je fais pour moi, autrement je ne serais pas ici.

— Je ne peux pas ! Je ne peux absolument pas faire abstraction de cette opinion, si mesquine qu'elle puisse être. Je ne le peux pas, au moins pour ce qui vous concerne !...

— Alors, vous me donnez bien de l'inquiétude ! Je vais commencer de m'estimer moins, et si je veux faire cas de ma personne, je ne vous verrai plus !

— Non ! non ! Marie, je ne dis pas cela ! Comprenez donc que je suis sûr, que nous sommes sûrs, nous autres, de la valeur de nos relations. Mais tous ces gens sont en droit de supposer;

cet homme enfin, dont l'esprit est positif et va au plus simple, au plus probable, évidemment, peut supposer que notre révolte a moins de beauté. L'analogie gouverne tous les raisonnements du monde, et c'est le principe le plus fertile en erreurs ; eh bien ! il y a beaucoup de petites révoltes pareilles à l'apparence de la nôtre, et qui ne sont pas bien fameuses...

— Est-ce vrai ! Mais je n'en sais rien, moi, mon ami !... Pour moi, tant pis ! Je vais tout droit à ce qui me paraît le meilleur. Je ne vois rien au-dessus de vous. Je suis à vous.

— Merci, ma chère aimée ! C'est moi, voyez-vous, qui ne suis pas digne du sacrifice que vous me faites...

— Mais, je ne fais point de sacrifice : il y a seulement des choses qui m'avaient paru importantes et qui me paraissent à présent sans valeur vis-à-vis d'autres choses qui sont nées et que je ne soupçonnais pas. Celles-ci sont toutes seules devant moi ; les autres sont tombées...

— Hélas ! Marie, rien ne tombe si complètement ; je le sais et je voudrais bien ne pas le savoir, ce qui me permettrait de goûter plus délicieusement avec vous le moment où on oublie !... Pauvre chère adorée ! vous oubliez *ici*, à cause de la secousse qu'il vous faut pour y

venir; mais je sens bien que vous êtes encore reprise *là-bas*, quand vous n'êtes pas près de grand'mère... Avouez que vous êtes encore quelquefois « patraque » et je comprends, allez! tout ce que ce mot contient de misère sous son apparence anodine! Je suis sûr que vous êtes souvent très malheureuse par moi!...

— Non! pas depuis que je me suis persuadée de la petitesse de tout ce qui n'est pas vous, votre manière de comprendre et d'aimer. Tout le reste m'apparaît de la plus grande vulgarité; je n'y fais pas attention. D'ailleurs je n'ai plus le temps de me laisser reprendre par ailleurs, je suis continuellement en vous, avec vous. On me dit que j'ai l'air d'une folle, que j'ai l'air souvent de parler à quelqu'un. Savez-vous comment on m'appelle! Bernadette de Lourdes! J'ai des visions! Je vous vois!

— Pauvre chérie!

— Adieu, adieu! l'heure est passée! adieu!

Et voilà qu'elle a déjà gagné l'escalier où elle sait bien que nous allons nous éterniser. Nous nous disons adieu; elle descend; puis elle remonte; je descends quelques marches avec elle; j'essaie de remonter; mais je ne peux me séparer d'elle encore: nous revoici ensemble un ou deux étages plus bas; des bruits derrière es

portes nous font frémir; nous rions ; enfin c'est fini et nous nous penchons, nous éloignant chacun de notre côté, dans cette cage d'escalier, où désormais, quand je suis seul, montant ou descendant, je me penche, cherchant ses yeux!

Je rentrais alors chez moi. Mon premier mouvement était de courir à la fenêtre et d'entr'ouvrir les persiennes pour la voir encore. Sur la place ensoleillée, sa toilette de printemps, sa jolie grâce émue, le détour de sa tête vers ma fenêtre et son parfum demeuré là, ce grand amour fuyant, cette image adorée que je ne verrais plus d'ici des jours et des semaines peut-être ; enfin l'angoisse du lendemain qui attendait cette enfant, du réveil de ce rêve ; tout cela m'emplissait le cœur et l'esprit comme un dégorgement soudain de sources multiples et bouillonnantes qui formaient dans l'anse étroite de mon âme un remous trop violent ; la tête me tournait, je tombais sur le divan où Marie s'était assise et je bénissais le trouble qui m'empêchait d'envisager l'avenir...

Je me réveillai un jour en face de la figure du Jean-Baptiste, de Vinci, et ma première pensée fut de retourner cette image. Elle avait incommodé Marie, la première fois qu'elle l'avait vue.

J'avais ri de l'enfantillage de Marie ; mais aujourd'hui, j'avais plus peur qu'elle de ce sourire et de l'éclat de cette clairvoyance. Amants! ne gardez pas chez vous ce témoin ; vous aimez à vous garantir de la lumière de midi ; mais vous n'éteindrez pas ce sourire-là!

Je passai des jours dans un aveuglement complet aux choses du monde, aux considérations du présent, aux menaces de l'avenir, absorbé tout entier par la pensée de mon amour auprès de quoi tout était vain. Mes papiers étaient jaunis, ma plume rouillée, mon encrier tari, ma pensée morte. J'avais renoncé à me présenter aux concours du Conseil d'Etat, ce qui avait été le but de toutes mes études depuis des années. Mes professeurs comme mes amis avaient cessé de s'occuper de moi. L'année suivante je devais être atteint par la limite d'âge et c'était ma vie compromise.

Le propre de mon état était d'ignorer totalement la possibilité d'un lendemain. Marie et moi, nous allions partout, à découvert, comme nous l'avions fait au Jardin du Luxembourg. Elle avait trouvé pour sortir, pendant toute une saison où sa mère fut souffrante, des prétextes d'une ingéniosité stupéfiante. Nous fuyions aux environs de Paris, surtout à Versailles dont le

parc nous abrita souvent. Il n'y avait presque pas de jour où nous ne nous donnions rendez-vous ! rendez-vous comme des amants, nous moquant désormais des mots comme des assimilations les plus odieuses. Cependant nous n'étions pas amants ; nous avions à peine songé à l'être. Nous nous aimions trop !

Ma main tremble au seul rappel de cette volupté. Le monde n'existait plus, ou, du moins, il n'en subsistait que la petite excitation aiguillonnante et affolante. Nous passions comme dans une féerie, un rêve. Rien ne nous a troublés ; jamais nous n'avons vu une personne de nos connaissances nous barrer le passage de ses yeux étonnés ; nous avons passé comme des soldats heureux à travers cette sorte de mitraille ennemie. Un dieu était avec nous. Notre amour rayonnait sur nos visages ; nous nous sommes quelquefois embrassés dans la rue, comme les pauvres.

Avril.

« Nous voilà séparés pour plusieurs jours, ma bien-aimée ! C'est possible ! Il y a au monde des forces qui nous peuvent séparer ! Cela m'étonne ; je n'y suis plus fait ; n'ai-je pas vécu, dis, de

longs jours avec toi ! Toi, mon cher toi ! mon amour !... Je continue d'errer ; je retourne où nous avons été ensemble. Je te porte ; je te promène partout où je vais. Croiras-tu que je suis passé tout près de toi ce matin ? J'ai été m'asseoir dans ce petit square Lamartine près de la statue du poète que tu aperçois de chez toi ; tu aurais pu me voir. Qu'est-ce que je faisais là ? C'est toi qui me le demandes ? Je t'aimais. Pourquoi là ? C'est absurde ; mais nous avons l'âme remplie d'absurdités pareilles. Je t'avouerai que l'autre jour, quand je suis allé t'attendre dans l'île, j'étais passé là et m'y étais arrêté longtemps à attendre l'heure que j'avai un peu devancée ; et je m'étais dit que je reviendrais t'aimer là. Il n'y a personne : il y a quelques arbres verts et les autres ont des bourgeons tout en train d'éclater ; dans huit jours les marronniers seront en fleurs. De temps en temps, des cavaliers et des amazones passent sur l'avenue. Enfin il y a le cher grand homme qui rêve et dont l'ombre est douce aux amants.

« De là je suis retourné en pèlerinage dans notre île. Pas un chat, tout comme lors de notre matin. Je me suis promené dans le petit bois, je me suis assis, je me suis couché au bord de l'eau : j'ai suivi les canards et les cygnes. Je t'ai

aimée. Je t'ai aimée! ah! de cette tendresse, tu sais, qui fait que l'on s'étonne de ne voir pas tout fondre autour de soi, même les pierres. »

10 avril.

« Vraiment! je goûte à présent, je m'enivre sans réticences. Ce je ne sais quoi qui vous retient un temps, qui vous empêche de vous livrer tout à fait a disparu dans l'envolée qui m'emporte. Ah ! faut-il que je t'aime, pour t'aimer de cette manière. Oui, Marie il y a quelque chose de magnifique entre nous! As-tu senti, dis, cette divine lumière qui nous entoure quand nous allons nous séparer et que nos yeux s'attachent? Nous dont l'amour s'affirme par les yeux! Ah comprends-tu ? C'est d'aimer autre chose plus encore que nous-mêmes, que nous sommes fous, que nous sommes transfigurés! C'est d'aimer l'amour incomparable que nous nous sommes fait avec ce que nos êtres peuvent contenir de beau, de sublime et je ne crains pas de dire, d'éternel. Tout passera, mais la qualité de notre amour aura fondé un culte au dedans de nous, contre quoi rien d'humain ne prévaudra jamais. Oh! je voudrais que tu fusses

bien persuadée, ma chère âme, de la vérité de ce que je te dis là, dont tu ne te rends peut-être pas bien compte ; je voudrais te savoir à genoux devant cette chose inqualifiable, faite des parcelles de divin germées en nous, et qui plane, auréolée, au-dessus de nos têtes. C'est ainsi que j'accepte tes hommages et tes mots d'adoration et tes belles prières ! Adorons notre amour ! Préférons-nous à nous-mêmes cet amour. Il me semble, par moments, que tu pourrais être jalouse de mon amour pour notre amour... Comprends-tu? »

**Lundi soir, 11 heures.**

« Soirée délicieuse encore, celle-ci, soirée qui précède ta venue. Je t'attends demain! T'attendre!... Et je cherche à me reporter aux autres soirées ; je me demande comment j'ai fait, les soirs où je ne t'attendais pas ; comment je ferai aussi demain soir! Il faut bien que ces soirs-là je m'absente de moi-même ou m'hallucine de ta présence, sans quoi je ne vivrais pas! je serais trop malade de ton éloignement. Je ne sais comment la vie se passe ; mais il y a des moments, en vérité, qui font douter que l'on vive aux moments qui ne leur ressemblent pas.

« Je t'attends, mon amour. Voici : la nuit va s'en aller doucement, le jour viendra et je m'approcherai de cette fenêtre où me monte en ce moment la caresse de l'ensommeillement de la ville; et tu seras là; je t'apercevrai, ma grâce, mon printemps, des fleurs à la main, ton chapeau, ta robe, tes yeux et ton âme en fleurs, passer sur cette place réveillée et venir à moi! Je veux te sentir d'avance; tu sais que mon cœur bat comme à une petite fille malade, et que je te vois; oh! je te jure que je vois chacun de tes mouvements dans l'escalier! j'entends le frou frou menu de ta robe, ta robe claire. Ah! je ne sais pourquoi tes robes claires me font défaillir. Tu me fais presque peur; je me dis que je n'oserai jamais toucher cette fraîcheur, appuyer ma main contre ta taille ou ton épaule et t'embrasser. Ah! je t'embrasse!... chère chose délicate et frêle!... Non! non! c'est curieux; la réalité vous donne des forces, vous permet de résister, en vous éparpillant l'attention sans doute, à des impressions et des secousses si violentes ou bien si terriblement ténues, que la seule imagination ne vous fait pas tolérables... Ah! ma chérie, ma bien-aimée! Nous nous aimons si bien! si beau! »

Mardi matin, 10 heures.

« Tu ne sais pas ce que c'est que de t'attendre quand tu dois être sur le point d'arriver! Ce n'est plus la douce patience de la veille qui repose comme un rêve jusqu'au matin. C'est de la fièvre, c'est un temps entrecoupé de tout petits morceaux brûlants, ennemis les uns des autres, l'actuel furieux contre le précédent auquel il reproche de l'avoir engendré, et furieux contre celui qui vient, que, malgré lui, il engendre, e qui lui rendra sa haine. Ils se succèdent avec étonnement, avec stupéfaction, puis avec colère, avec rage. Ils se mettent au défi; ils gagent entre eux qu'il y en aura encore après, encore, encore des moments d'attente ; ils veulent qu'il y en ait; ils pulluleraient à l'infini ; ils souhaitent d'être de plus en plus amers, et s'il y avait certitude que cette attente ne finira pas, il y aurait une certaine satisfaction, comme on en a certainement à tuer quelqu'un ou à se faire sauter la cervelle dans un moment de fureur noire. Et moi, qui suis fait de ces pauvres moments-là, ma bien-aimée chérie, je souffre abominablement! Qu'avez-vous ce matin? Que vous est-il arrivé? Vous verrai-je? Êtes-vous là tout près? Allez-

vous frapper à ma porte? Ne vous verrai-je pas, plus, plus jamais? Tout ce griffonnage est entrecoupé de sursauts à la fenêtre, bien que pourtant je ne vous attende plus du tout... Vous savez que c'est toujours faux quand on dit : Je ne vous attends plus, parce qu'il est trop tard. On attend toujours. »

Elle ne vint pas ce matin-là, ni les jours suivants. Je passai des heures affreuses ; je crus que tout était perdu. L'hôtel de l'avenue Henri-Martin était clos. Ils étaient tous partis ; ils m'avaient emmené ma Marie. Je ne parvenais pas à m'expliquer cette fuite précipitée, et telle que Marie n'avait pas eu le temps de me prévenir d'un mot? Je n'étais plus qu'un véritable débris, qu'un néant. J'avais tout donné de ce qui était moi ! tout. Il ne me restait que ce rudiment de conscience : avoir tout donné, m'être transporté dans un être qui s'était enfin gorgé de moi, et c'était fini ! Je m'étonnais que des gens fissent encore le signe de me reconnaître dans la rue. Je ne voulais plus sortir : il me semblait que je me promenais avec un masque, que je trompais ces gens. « C'est lui ! » disaient-ils en passant. Mais non! ce n'était pas moi!

Un des premiers jours de mai, je me traînai à l'ouverture du Salon, dans la rage de me convaincre, en n'y trouvant pas Marie, qu'ils ne me l'avaient pas ramenée pour un jour qu'ils ne manquaient point d'ordinaire. Je ne jouissais plus que de la colère, d'une haine sourde contre tout. Je pus m'en donner à cœur joie! Ils ne me l'avaient pas ramenée!

Je vis de loin ma cousine de la Julière en compagnie de plusieurs femmes qui avaient été mes amies. Je n'avais plus jamais pensé ni à l'une ni aux autres! Quoi! j'avais des parents et des amis? Les femmes vous voient de fort loin : dès qu'elles m'aperçurent, elles se hâtèrent de tourner la tête. Je me souvins que je n'avais plus ni amis ni parents. Tout ce monde, avec ses façons, ses caquetages, recommençait de m'étonner comme, lorsque, étant tout jeune, je vins de province à Paris. Une personne de mœurs légères, qui ne m'avait vu de dix mois, s'avisa de me sauter quasiment au cou sous le prétexte qu'elle me trouvait embelli par ma mine maladive. Je fus pris sur-le-champ de je ne sais quelle gaîté fébrile. Je la priai de déjeuner avec moi.

Nous nous installâmes. Je fus grisé promptement. Elle eut le goût de revoir mon appartement qui était condamné depuis un temps si long. Je le lui fis voir. Mais arrivés là, et dès qu'elle fit le geste d'enlever son chapeau, je fus atteint d'une peur folle, d'une terreur d'enfant nerveux : je me contraignis pour ne pas trépigner ; je lui eusse enfoncé son épingle à chapeau dans le visage. Je lui dis : « Non! non! Ne restons pas ici, je vous en supplie, sortons, sortons vite il fait beau et j'ai horreur de cet appartement! » « Allons-nous-en donc! » dit-elle, froidement. En remettant son chapeau devant la glace, elle se pencha vers un foulard de l'Inde, de soie dorée, qui couvrait un cadre de bois. « Donnez-moi ce foulard! » dit-elle. Et, l'enlevant d'une main preste, elle découvrit la figure du Jean-Baptiste dont l'ironie me perça le cœur. N'avais-je pas failli, dans un moment d'oubli, après quelques semaines d'absence, trahir mon amour?

* * *

14 avril.

« Mon André, je vous griffonne deux mots au crayon, et dans le creux de ma main, en ayant l'air de prendre note de mon linge et de mes robes qu'on empile en ce moment-ci dans les malles. Un départ inopiné, décidé en l'espace de deux heures. J'ai le cœur serré ; je ne peux me retenir de pleurer devant tout le monde qui me traite de petite sotte. Je songe que vous m'at-endez, mon cher amour, que vous vous apprê-ez à me voir toute cette matinée. Le soleil est adieux et les marronniers sont verts, et je ne suis pas dans vos bras. Pourquoi suis-je là à faire des malles pour m'en aller d'un autre côté que le vôtre ? Pourquoi n'est-ce pas vers vous que je cours ? Ah ! je ne sais ce que je fais ; je ne sais même pas où je vais, mais je suis dans une grande colère ; j'ai idée de je ne sais quelle machination tramée contre moi, contre ma liberté, contre la ferme décision que j'ai prise de n'être jamais à monsieur A... Ah ! non ! non ! Ça ne vous fait pas rire, dites, qu'il y ait encore quelqu'un à penser à cette affaire-là ?...

« Jamais je ne pourrai vous mettre ce billet à la poste. Si vous le recevez, si je puis profiter

d'un hasard, ne vous alarmez pas trop, cette absence ne sera pas de plus de trois semaines ; ou sinon, je ne réponds plus de moi, je pars, je vais vous trouver n'importe où. Je suis à toi, à toi uniquement et à jamais.

« Je suis folle d'ennui... »

15 avril.

« C'est fait! nous voilà installés à la campagne, et vous ne le savez pas, mon André, et vous m'attendez peut-être encore là-bas à votre fenêtre en regardant le pavé de la place où je ne passerai pas et que je préfère à tous ces vallons, à ces arbres et à ces ruisseaux qui sont ici. Je n'ai pas pu sortir et jeter mon petit papier à la boîte, et ici jamais je ne pourrai, oh ! non, ici tout a des dessous, il me semble, et je ne sais pourquoi, je crains à tout instant de tomber dans un piège. Savez-vous où je suis? Ah ! peu importe l'endroit ! Je suis chez le père de monsieur A... Mon Dieu ! heureusement que vous n'apprendrez cela que lorsque je serai déjà sous vos yeux et que vous verrez aux miens combien j'en ai souffert. Vous n'avez pas voulu m'enlever, André. Eh bien, lui, il l'a fait! Ne plaisantons pas, je n'ai guère envie de rire. Voilà comment tout cela est venu.

« Monsieur A... sur la physionomie de qui on ne voit jamais rien — ce n'est pas comme vous, mon ami, — et qui vous surprend quelquefois tout à coup par quelque idée à quoi l'on était à cent lieues de s'attendre, poussa soudain l'autre soir, et si fort, l'idée de partir à la campagne par ce beau temps et chez son père qui est un vieil ami de papa, que le temps d'un repas suffit à bâcler l'équipée. Je fis une moue qui n'échappa à personne ; mais on n'a pas coutume de prendre l'avis des enfants. Au fond, j'étais atterrée ; jamais rien ne me fut si sensible ; j'ignorais ce que c'était que m'éloigner de vous. Je prétextai de demeurer ici à garder grand'maman ; mais grand'maman qui ne peut penser à ce qu'elle ignore, et qui était très invitée, dit qu'elle irait plutôt, elle aussi, à la campagne que de me contraindre à demeurer là. Nous sommes tous partis. Monsieur A..., qui est très réservé vis-à-vis de moi depuis que je l'ai mis à l'écart, s'est ingénié à m'affirmer que je ne m'ennuierais pas à la campagne, et il faut lui rendre cette justice qu'il s'emploie et emploie tout son monde à m'être agréable avec une extrême discrétion, ce qui m'est on ne peut plus désagréable, car je suis obligée de le reconnaître et de lui en avoir gré alors que je voudrais être grossièrement assom-

mée par lui et par tous les siens et ne décolère pas au fond d'avoir été amenée ici.

« Il ne m'importune point ; ne me fait pas la cour. Je vous ai dit qu'il était très fort : serait-ce une façon de me la faire que de ne le point montrer du tout? Si je le savais, je lui dirais quelque impertinence! Cependant je suis son hôte, et il est d'un tact irréprochable. Je voudrais bien savoir pourquoi il nous a amenés ici.

« Je vous dis bonsoir, mon cher bien-aimé. Je me suis mise un instant à la fenêtre qui donne sur le parc. La nuit est si calme, si pure, et si belle que j'en ai eu comme mal au cœur tout d'un coup, à cause, sans doute, de tout ce qu'il y a d'amer et de triste en moi et parce que tu es loin. Je t'aime! J'ai fermé vite ma fenêtre, et je m'endormirai en toi. »

18 avril.

« Il y a ici un chien qui ne me quitte pas. C'est un bon gros animal qui n'est pas plus distingué que cela, mais qui a l'œil d'une bonté, d'une douceur qui me font je ne sais quel bien. Il m'a connue dès en arrivant, et, comme je fais un peu la sauvage avec tout le monde, je vais avec lui en promenade. J'emporte un album et « nous »

allons prendre des croquis. Je m'assois sur un talus et il vient dormir, le museau sur mes genoux. Le moindre bruit de pas le réveille, et d'un bond, le voici à quatre pas de moi, aboyant comme un furieux et ne voulant pas qu'on approche. Il passe de braves gens qui se garent, je leur souris de loin, et ils sont bien étonnés de voir une demoiselle qui a l'air si peu méchant se faire garder si terriblement. Ce chien a nom Buffalo ; ce n'est point bien joli, mais il faut que vous l'aimiez tout de même.

« Je suis restée longtemps ce matin, sur un petit tertre couvert de mousse sèche, à l'ombre d'un bouquet de chênes, près d'un carré de terre rouge où poussent des choux, des carottes et de grandes asperges minces dont le feuillage est si fin. Cet endroit est situé un peu haut ; la vue s'étend très loin, et l'on suit une petite rivière de rien du tout qui serpente dans les prairies, bordée d'un cordon de peupliers qui se perdent au loin, au loin, où ils deviennent tout clairs et confondus, pareils un peu à un ruban fané. Je vous ai tant désiré, mon André, sur ce petit tertre et en regardant ces peupliers et cette rivière qui s'en allait, que j'ai fini par rouler tout de mon long sur la mousse en me cachant les yeux de mon mouchoir pour pleurer à mon aise.

Buffalo s'est réveillé brusquement, et il est venu me souffler dans le cou en me chatouillant si fort que j'en ai ri, et je me suis retournée toute mécontente et j'ai grondé Buffalo en lui disant : Mon pauvre chien, tu me vois rire, mais ce n'est pas vrai, je suis bien malheureuse. »

« Le matin, mon cher amour, ces messieurs vont je ne sais où ; maman n'est pas levée et je suis bien libre avec Buffalo. Nous commençons à présent à aller tout naturellement du côté de l'endroit où j'ai si fort pensé à vous. Nous n'avons pas le goût d'aller ailleurs, parce qu'il semble bien qu'il y a là un peu de vous. C'est encore des imaginations de cervelle à l'envers, mais je ne nie pas que ma cervelle soit ainsi, encore que je ne la trouve pas si mal tournée ; et vous ? Mon André, que je t'embrasse !

« Nous avons donc été aujourd'hui encore sur le petit tertre. Oh ! ces matinées sont folles tant elles sont belles ! C'est frais, mon chéri bien-aimé, frais comme tu sais, notre matin du Luxembourg, d'agitée mais d'adorable mémoire. Seulement, toi, où es-tu ? Je voudrais tant que tu sentes cet air doux sur ta figure, et entendre ta voix me dire que tu « goûtes » ! Tu goûtes, toi ! tu es le seul qui goûte ; tu n'as pas besoin

de le dire, le timbre de ta voix parle et ceux qui l'entendent en sont tout émus. Oh ! je t'aime, je t'aime !

« Dès que je fus installée, je pensai à toi. J'ai bien toujours mon album, mes crayons, mais je ne fais rien. Tout de suite l'idée que tu ne sais pas où je suis, que tu me cherches, que tu souffres, mon amour, m'empoigne et c'est fini. Mais jamais, d'ici, je ne pourrai te faire parvenir quelque chose. Nous sommes à trois lieues de la poste ; nous ne pouvons pas faire ce chemin-là avec Buffalo, et il ne faut pas songer à d'autres moyens. André, figure-toi que je pensais à beaucoup de choses de ce genre, bien chaudes dans le fond du cœur et bien tristes et j'étais à demi étendue sur mon tertre, et je m'étais mise à te parler tout bas, ce qui est bien enfantin, n'est-ce pas ? mais tant pis ! quand M. A... monta de mon côté par un sentier à travers champs et allant à la ferme dont je t'ai parlé des choux, des carottes et des asperges. C'est drôle, je le voyais bien venir et ça ne me dérangeait en rien ; j'étais avec toi et il me semblait que je ne pouvais pas te quitter pour personne. Ça me rappelait justement notre rencontre du Luxembourg et ça ne m'impressionnait pas davantage. Tu me diras qu'aujourd'hui je ne courais pas

grand danger et que je pouvais bien me permettre de jouir paisiblement de ta compagnie vis-à-vis de ce monsieur. Je regardais en face de moi, assez fixement, mais je le voyais qui approchait. Il me semblait qu'il était bien apparent que je t'aimais, que n'importe qui s'en fût aperçu à ce moment-là, et c'est le seul vrai plaisir que je me sois donné depuis que je suis ici. Je continuai d'être avec toi, avec mes yeux. Il vint si près qu'il ne pouvait faire autrement que de remarquer ma songerie et le genre particulier qu'elle avait et qu'un homme doit bien reconnaître. Je vis qu'il hésitait à me troubler; il retint son pas et déjà il se retournait avec précaution. A ce moment, Buffalo partit et sans aboyer lui alla lécher les mains. Je pensai que c'était suffisant; je poussai un petit « ah » ! et fis un gros mensonge en lui disant que je ne l'avais point aperçu. Il mentit de même, mais c'était de la politesse, et il me parla comme s'il ne s'était point avisé le moins du monde que j'étais là, à demi-couchée et rèvant d'une manière bien opiniâtre pour une jeune fille. Il ne me fit aucune question, aucune allusion indiscrète; il ne me parle jamais que de choses générales, et de sa part, c'est très bien.

« Je ne doute pas qu'il ne sache à présent que

j'aime quelqu'un, et il a trop de logique dans l'esprit pour ne pas conclure que c'est toi, après ce qu'il a entendu dire de notre rencontre à Venise, de tes visites ici, et de l'interruption de tes visites. Alors, avoue, mon amour, qu'il faut avoir bien du toupet pour ne pas cesser d'avoir des vues sur moi; car il n'a pas cessé, j'en suis assurée maintenant; il procède habilement, voilà tout. Mais cela prouve qu'il ne m'a point reconnue à ton bras, quoique ce soit la chose la plus étonnante. »

20 avril.

« Tout le monde a dit bien des bêtises, ce soir, mon André, en écoutant les rossignols du parc; excepté M. A. qui ne donne pas plus d'attention à ces choses-là que si elles n'existaient point du tout. Figurez-vous, après le dîner, la nuit venue, une grande terrasse à balustrade qui surplombe d'assez haut le parc. Il y a autour de la maison des acacias qui sont en fleurs depuis quelques jours et qui embaument. Dans le parc, ce sont des arbres tout à fait vieux pour la plupart et de dimensions colossales, et il y a de larges allées qui s'enfoncent tout droit là dessous et qui sont de l'effet le plus bizarre, au

clair de lune. Tout cela est beau et sent extrêmement bon, les marronniers, les cytises et les lilas étant fleuris. On va s'asseoir sur cette terrasse. Pour moi je vous dirai que cela a quelque chose qui m'écrase ou m'étouffe, qui est tout de suite trop fort à supporter. J'ai peur que vous ne m'accusiez de dire aussi, moi, des bêtises, mais je vous assure que cela me produit cet effet-là. Il est vrai que tout cela est mêlé de la pensée de vous et je me perds dans les raisons de ce que je sens. Les rossignols s'appellent et se répondent de très loin ; et il y en a qui ont des cris, de vrais cris qui éclatent tout à coup dans le milieu d'une phrase douce et jolie comme une parole amoureuse. Ça vous soulève le cœur, ces appels de loin. Je me souviens d'un mot que vous m'avez écrit, un jour, et qui m'avait fait je ne sais quel mal « heureux » si l'on peut dire, mais c'est ainsi qu'il faudrait appeler presque tout ce qui vient de vous. Vous souvenez-vous? vous demandiez mélancoliquement ce que deviennent les élans d'amour et les belles pensées qui ne parviennent pas, ou bien qui n'ont pas été formulés, et « les appels des amants qui meurent dans la distance!... » Ah! mon amour! est-ce ici le cas? Quand le rossignol a modulé sa phrase qui se termine par une note puissante

qui s'en va par-dessus les arbres implorer l'autre rossignol lointain, on se demande si l'autre est là encore, s'il va entendre, s'il va répondre ; il y a quelquefois un assez long intervalle, on est tout suspendu. Enfin cela vient ; est-ce du fond du parc ? est-ce du bois qui est hors les murs ? c'est si loin, si loin ! Ça fait un bien inouï ! Voilà-t-il pas que je me suis mise à sangloter, mais là, en plein, à gros bouillons, sans pouvoir me contenir, sans penser à me cacher. C'était trop plein ; ça débordait. Je suis bête, mon ami, n'est-ce pas? On me l'a assez dit : ne me le dites pas, vous ! Mon Dieu ! ce que j'ai pleuré ; non vous ne vous faites pas idée ; c'était un déluge, un bonheur ; je voulais pleurer davantage ! Mon André ! mon André !

« Ça a été une scène ! comme vous pouvez l'imaginer. Maman s'est fâchée tout rouge ; m'a secoué le bras ; m'a dit de m'en aller me cacher bien vite et que c'était honteux à mon âge de pleurnicher comme une enfant et sans raison. Papa m'a dit encore une fois que j'étais une petite sotte ; on finira par le savoir, je pense. Le père de M. A., qui est un bien brave homme, faisait tout le possible pour s'informer de ce que j'avais. Il n'y avait que M. A. qui ne disait rien et grand'maman dans son fauteuil, qui levait les

bras au ciel comme si elle avait vu un grand malheur.

« Je suis montée vite dans ma chambre, assez honteuse tout de même, quoique tout cela soit bien involontaire. Quand je fus un peu calmée, je revins m'accouder à la fenêtre qui donne au-dessus de la terrasse. Tout le monde y était encore, et sans bien comprendre ce qu'on disait, j'ai entendu que l'on parlait de moi, car on prononçait les mots de « romanesque » et de « sentimentalité » dont on avait l'air de se moquer suffisamment. Il n'y eut que M. A. à ne pas plaisanter et il dit que « cela était naturel et suivait un cours régulier ». Cet homme-là m'exaspère plus que ceux qui peuvent se moquer de moi ; mais il me fait peur. J'ai idée qu'il doit voir si net, si clair en toutes choses, que je suis gênée devant lui. Enfin, n'est-ce pas qu'après avoir été témoin de ma grande songerie de l'autre matin et de la scène de ce soir, il sait bien que j'ai le cœur un peu malade? et il sait bien que ce n'est pas lui qui me cause cette indisposition? Et il dit froidement que cela est tout naturel, et il compte m'épouser, oui, oui, je suis sûr qu'il y compte ; il a arrangé ça comme des intérêts ou une prime à toucher dans un laps de temps... C'est épouvantable !

« Je suis brisée, rompue ; je vous dis adieu, mon amour, ah! comme j'aurais besoin de to voir ! »

21 avril.

« Toute une histoire, dès ce matin chez grand'-maman. Elle fait appeler maman et lui explique par toutes sortes de gestes et de signes cabalistiques sur le papier, comme elle en peut faire, la pauvre chère vieille, avec sa main tremblante, que c'est tout de même bien imprudent d'aller ainsi à l'encontre de mes sentiments. Je vous ai dit que l'on ne peut faire allusion à mes sentiments sans provoquer des sourires, parce que je ne suis pas d'âge, paraît-il, à en avoir de sérieux. Maman sourit; mais grand'maman se fâcha. « Vous ne voyez donc pas, dit-elle, que le « cœur de cette petite déborde?... » Maman demanda : « Pour qui donc ? » Grand'maman qui faisait des yeux terribles, écrivit votre nom. J'ai ramassé et je conserve le bout de papier. « Mais, dit maman, elle ne l'a pas vu depuis bientôt six mois!... » Grand'maman qui a été amoureuse dans son temps, leva les épaules si haut, si haut, que cela ne lui était certainement jamais arrivé. Maman eut l'air de tomber des nues.

« C'est une bien bonne femme que maman, je vous assure ; seulement il lui faut des choses extraordinaires pour lui ouvrir les yeux. Quand elle a vu à ma figure, et comme je me jetais dans ses bras, qu'elle n'avait pas besoin de me demander si ce que grand'maman avait dit était vrai, elle a été très touchée ; elle m'a embrassée bien tendrement, et ça m'a fait du bien. »

« Maman, qui n'aime pas les scènes, m'avait renvoyée tout de suite après cette petite effusion et j'ai passé la matinée à regarder, de ma fenêtre, la pluie tomber sur les arbres du parc. Je ne fus jamais si hébétée que pendant les deux grandes heures qui s'écoulèrent. Vous savez, mon ami, que je ne perds pas trop la tête, d'ordinaire, lorsque je sens que les choses qui me tiennent à cœur sont encore en mon pouvoir et que, même au risque de me casser quelque chose, je puis agir sur elles, à moi seule et sans m'empêtrer dans les jambes de quelqu'un. Mais, avez-vous senti le trouble qui vous vient, d'éprouver que d'autres sont tout à coup mêlés dans vos affaires et qu'il faudra désormais procéder de concert? Est-ce un soulagement? une déception? Pourtant, mon André, je ne pouvais que souhaiter cette intervention nouvelle. Je la désirais,

l'appelais de tous mes vœux. Et me voilà abattue comme si tout m'échappait; je n'ai plus de ressort; j'étais tendue par mon secret, et en l'avouant quelque chose s'est brisé. Si on ne m'aide pas, me voilà dans un bel état! Que sortira-t-il de tout ceci? Mon pauvre amour bien-aimé, je suis pour le moment molle comme un chiffon. J'attends... qui? quoi? Je n'en sais rien. Est-ce le temps aussi, cette pluie sur les feuilles luisantes des lilas, cette pluie à grosses gouttes qui retombe des grands arbres continuellement, même après l'averse et quand un rayon de soleil vous fait croire que le beau temps est revenu. Vous ne savez pas combien ces petits toc, toc, toc sont navrants; combien on est agacé du mouvement infatigable de chaque pauvre feuille qui les reçoit, se ploie, s'égoutte, se redresse et recommence. Et tout ça sent quelque chose qui fait mal sans être pourtant désagréable. Il y a, dans les arbres, des petits cris d'oiseaux effarés. Et puis enfin, quelque chose que je ne saurais vous dire et qui est sans doute ridicule, c'est que la campagne sous la pluie paraît être un désert lointain, lointain... Il me semble à présent que le soleil de ces derniers jours m'emportait un peu vers vous, et m'apportait aussi de vous un peu, comme si ses rayons charroyaient

aisément les âmes. Le temps sombre, la pluie : tout est interrompu ; plus de ces voyages aériens comme en faisaient les fées et qui ont peut-être bien un peu de vrai, à moins que je ne sois folle tout à fait !

« Ah ! mon cher amour, ne riez pas de la misère de mon cœur ! »

Le soir.

« Je vous écris dans mon lit, et au crayon, mon cher bien-aimé, car ça ne va pas très bien. J'avais même peur qu'on ne me laissât pas seule un instant ; enfin j'ai éloigné la femme de chambre et je suis avec vous, là, André. Voilà tout ce qui s'est passé :

« Après le déjeuner, maman me dit : « Marie, « mets tes galoches ! » Ces galoches sont des semelles de bois qu'une simple traverse de cuir retient sur le pied et que l'on distribue ici aux invités les jours de pluie pour aller se promener durant les éclaircies. Maman mit aussi ses galoches, et, munies chacune d'un grand parapluie, nous voilà parties sous les arbres qui s'égouttent. Nous sommes longtemps à ne rien nous dire ; nous arrivons à la grille, au bout du parc, sans avoir seulement ouvert la bouche. Ah ! voilà les

moments où je ne suis plus brave du tout : c'est quand je sens que l'on va se dire des choses très graves dont on ne prévoit pas trop le sens et que l'on a l'air de tourner sa langue afin de ne pas se compromettre, et qu'on n'en finit pas! Je grelottais; je me sentais toute blanche. Maman ne fut pas longue à le remarquer. Elle haussa les épaules et dit : « Mon Dieu! mon Dieu! est-il possible de se mettre dans des états pareils ! » Et comme elle a toujours sur soi des foulards pour moi, elle m'en couvrit jusqu'aux oreilles, de sorte que je me trouvai faite à peu près comme à Venise, les galoches à part. Mais je vis que ce petit prétexte de gronderie soulageait maman en lui fournissant une entrée en matières. Nous avions quitté le parc depuis plusieurs minutes et nous allions sur une route bordée d'amandiers. Maman insista sur « les états où je me mettais ».

— « Enfin, dit-elle, depuis le temps que ça dure, tu ne pouvais pas me parler?...

— « Mais maman!...

— « Mais maman! Mais maman! » il est bien l'heure de dire cela à présent!... Si vous n'aviez pas gardé pour vous vos secrets, mademoiselle, ou pour votre grand'-maman qui n'en peut mais, la pauvre femme! nous aurions pu éviter les

désagréments de vos explosions en face d'étrangers !...

— « Mais maman ! ne vous ai-je pas tout dit quand vous m'avez interdit de vous reparler jamais de ce sujet ? Quant à grand'maman, ce n'est pas moi qui...

— « Et qui donc alors ?...

— « Elle a tout deviné !

« Je me suis bien repentie d'avoir dit cela à maman, ce qui avait l'air de lui reprocher de n'avoir pas vu aussi clair dans mon cœur que l'a fait grand'maman. J'allais me jeter à son cou, lui demander pardon, quand je m'aperçus qu'elle se piquait d'une autre sorte que celle que j'avais craint. Elle me dit qu'elle voyait clair depuis longtemps, aussi bien que grand'maman ; qu'elle espérait, toutefois, en combattant mes desseins par la froideur, me les faire abandonner ; qu'enfin cette tactique ayant mal réussi, il fallait songer à une autre... Elle sourit en prononçant ces mots et me regardant à la dérobée. Mon cœur battait fort, je crus comprendre que l'autre tactique était de me laisser vous ouvrir les bras. Je ne sais pourquoi je voulus regarder la route à ce moment-là : il y avait un petit bouquet de pins à droite, et sur la gauche la brouette du cantonnier avec des outils, son panier, son

gilet à manches. Je me dis : « C'est devant cela que mon sort va se décider. » Maman vit bien que je changeais de couleur et de visage. Je ne sais si elle avait préparé d'avance ce qu'elle me dit, ou bien si elle l'improvisa tout à coup à cause de l'état où j'étais.

— « Puisque c'est ainsi, dit-elle, que ton monsieur André se mette dans les affaires et fasse comme M. Arrigand : quand il aura fait une fortune capable d'assurer ta sécurité, ton père ne dira peut-être pas non.

« Mon ami, vous savez qu'il y a des occasions où l'on dit vulgairement que les bras vous tombent. Eh bien! je me demande comment les miens me sont encore attachés. Mais il ne faut pas en vouloir à maman qui a dit cette chose le plus naturellement du monde, et elle eût cru bien sincèrement avoir sacrifié sa fille si elle eût parlé autrement. Je mis mon essoufflement sur le compte de la route qui montait un peu et je dis à maman que je ne pouvais pas aller plus loin. Nous revenions sur nos pas, mais je ne me sentis pas plus capable de descendre que de monter.

« Je sentais par tout moi un froid, comme cela ne m'est encore jamais arrivé. Je vis passer votre chère figure, mon amour, et il me

semble que je vous prononçai : adieu ! Après, je n'eus plus qu'une idée : arriver jusqu'à la brouette du cantonnier qui était à une dizaine de pas. Là, je tombai comme un malheureux paquet.

« Je ne perdis pas connaissance ; ce n'était qu'une grande faiblesse ; j'étais simplement anéantie ; je ne pouvais ni faire un geste, ni dire un mot. Je vis ma pauvre maman qui se démenait, appelait au secours, levait des bras désespérés. Des gens sortirent d'une ferme qui n'était pas très éloignée et j'entendis ouvrir et refermer la grille du parc, derrière moi, par quelqu'un qui accourut : c'était Monsieur A. Il est toujours muni de tout. Il avait je ne sais quel sel qu'il me fit respirer. C'était un fait exprès que je fusse secourue par lui quand je me sentais mourir par vous, mon cher amour. Il m'installa dans le fond de la brouette et, prenant les deux bras, il me voitura doucement à la maison, de son air tranquille, jamais étonné. Je ne fis pas d'opposition ; je n'éprouvais même aucune rage de cette aventure : j'étais inerte tout à fait. Papa fumait son cigare sur la terrasse ; il aperçut notre équipage et, croyant que c'était un jeu, se mit à rire bruyamment.

« Bonsoir, mon bien-aimé, je ne peux plus

écrire : j'attache ce petit papier dans une grande mèche de cheveux que je tiens sur mon cœur à même. Je suis bien exténuée ; mais je t'aime ! »

8 mai.

« Mon ami, tu vas avoir de mes nouvelles ! Ah ! mon Dieu ! je ne veux pas penser que depuis si longtemps tu attends, sans savoir seulement dans quelle partie du monde est ta Marie-des-Fleurs. Je ne te dis pas : penses-tu encore à moi ? parce que je suis sûre que tu penses à moi : ce n'est pas de la présomption de ma part, non, mais je le sens, j'en suis certaine comme de mon amour même. Eh bien ! tout le petit paquet que j'ai porté sur moi à mesure que je l'ai grossi de mon griffonnage, tu l'auras demain au plus tard. J'aurais voulu te voir avant ; mais je ne te verrai pas encore tout de suite... Comment ? Pourquoi ?... Parce que ? Attendez un peu, monsieur l'impatient !

« Mon chéri bien-aimé, nous partons d'ici, ce soir ; nous coucherons à Paris où nous ne passerons guère qu'un jour ou deux... Allons ! ne criez pas ! Vous n'êtes pas content ?... Un jour ou deux, disais-je, à faire quelques emplettes et

préparer nos malles... Voyons ! pas de grands gestes, ni de mauvaise mine, monsieur le grincheux !... Vous pensez bien que je n'aurai jamais le temps de pousser jusque chez vous ; du moins, je ne serai jamais assez longtemps seule, d'autant plus qu'on ne me lâche pas parce que j'ai tout juste la force d'un de ces petits poulets naissants comme il y en a ici de si gentils. Savez-vous bien que j'ai été malade depuis quatre jours, après mon aventure de la brouette ; que je n'ai pas quitté le lit ; que j'ai eu la fièvre ; que j'ai vu le médecin, celui d'ici et le nôtre qu'on a fait venir de Paris ; et ces messieurs n'ont point fait une fameuse figure en me voyant, si bien que j'ai cru un moment que c'était fini ; et ça m'aurait été bien égal si vous vous fussiez trouvé là. Mais je ne voulais pas mourir ici ! Je me suis cramponnée. Enfin me voilà debout, si on peut dire ! J'ai une figure de papier mâché ; je suis maigre et vilaine : non ! j'aime autant ne pas pouvoir aller vous voir... Je passerai seulement dans vos environs, ça me fera un plaisir, et puis je repartirai... loin de Paris... loin de vous !... comme ça, de gaieté de cœur ! — Combien de temps ? — Longtemps j'espère ! — Où ? — Tout à fait loin ! — Avec qui ? — Avec maman qui me garde de près dès qu'on est

en voyage ! — Pas moyen de correspondre? — Aucun, monsieur !

« Ah ! mon amour ! mon chéri ! mon André ! mon bien-aimé ! Suis-je assez méchante? Et ne vois-tu pas que je ne peux l'être ainsi, que parce que j'ai l'espoir d'être heureuse, et ne sais-tu pas la seule façon que j'aie d'être heureuse ! Ah ! donne que je t'embrasse... tu as pleuré, oui tu as pleuré, ça se voit ; je ne veux plus quitter tes yeux ; je veux les voir tous les jours ; tous les jours te presser la main, tous les jours t'entendre et me guérir par le son de ta voix ; épier à côté de toi tous tes frissons secrets ; écouter tout ce qui chante en toi, mon amour ! Oui, oui ! Je ne suis pas folle ; je dis bien : je te donne rendez-vous !

« Le médecin, qui est un grand savant, a trouvé que le meilleur remède à mon mal — puisque j'ai un mal — était de changer de climat. Il a ajusté ses belles lunettes ; il a donné une chiquenaude à une grosse sphère qui était là ; je me demandais où ce diable-là allait me faire sauter. Enfin il a conclu que l'Italie m'était favorable par son mérite propre autant que parce que un peu de notre sang, dans la famille, est de là. Maman toute seule m'accompagnera ; papa est en train de « brasser » de si magni-

fiques affaires avec monsieur A. que je ne doute pas, à notre retour, de les trouver l'un et l'autre dorés jusqu'aux sourcils. Allez, dare-dare ! mon André ! faites vos malles ; vous aussi vous avez des travaux très sérieux à exécuter en Italie ; il faut que vous soyiez à Florence dans huit jours. Filez tout droit ; nous ferons, nous autres, quelques haltes, probablement, à cause de la fatigue. Nous nous rencontrerons un matin au couvent de Saint-Marc. Maman aura un coup violent à vous trouver là, mais je vous réponds que vous serez bien accueilli et qu'il n'y a plus rien que maman ne soit prête à me concéder depuis qu'elle a vu un instant qu'elle pouvait me perdre. Dieu, qui nous bénit, dites-vous, fera le reste.

« Le beau soleil est revenu ; l'air transporte les fées ; mon âme s'en va par dessus les arbres et les chants d'oiseaux jusqu'à toi, mon cher aimé. Ah ! sens-tu, dis, sens-tu que quelqu'un est à toi ?

« Marie-des-Fleurs »

## V

Je ne fis qu'un bond de Paris jusqu'à Florence. Etait-elle là déjà? Allais-je la rencontrer tout à l'heure, en sortant, dès les premiers pas sur le Lungarno? Etait-elle de l'autre côté de la cloison d'hôtel? Les pas, le bruit léger que j'entendais, étaient-ils d'elle? Ou bien, au contraire, n'était-elle pas partie? N'avait-elle pas été trop faible pour quitter Paris? Etait-elle malade en quelque ville où j'avais passé à toute vapeur? Allais-je continuer ici d'attendre, d'attendre toujours comme je faisais depuis quatre semaines?

Et si je la voyais, n'allais-je pas tomber? La tension de mes nerfs brisée, je m'imaginais que j'allais m'affaisser en un état d'épuisement qui lui ferait pitié; je m'enfuirais confus de ma faiblesse.

Je tremblais en ouvrant ma porte; je me disais que le premier visage que j'apercevrais serait celui de Marie. Je ne pouvais rester tran-

quille. Les tressauts de mon cœur m'inquiétaient ; il me semblait que je me brûlais et consumais sur place et que, lorsque Marie viendrait, il serait trop tard. J'étais tenté par des puérilités superstitieuses de malade : j'attribuais à tel geste, à telle démarche une influence sur les événements. Je fus presque bien aise de ne pas la rencontrer. J'aimais mieux tarder un peu ; je prendrais des forces ; ce soleil et cette ville aimable allaient me donner de l'équilibre.

Je m'adossai à la balustrade du quai Lungarno-Amerigo-Vespucci, pour regarder les voitures allant aux Caccines. Puis l'agacement de dévisager toutes les femmes, la crainte de laisser passer Marie inaperçue, la crainte aussi de la voir tout à coup, me brisèrent les jambes et m'entourèrent les yeux d'un petit cercle de courbatures. Je voulus m'aller reposer aux jardins Boboli, dont la sombre tache verte, sur la colline, m'attirait ; mais quand le cocher me demanda où conduire ma seigneurie, je lui dis : « Où vous voudrez !... Suivez les autres. » Et je passai une heure ou deux dans la monotonie des allées des Caccines, la main sur les yeux, me défendant maintenant de voir, de peur de reconnaître quelqu'un dans ces voitures.

Le lendemain, je flânai dans l'air léger du matin. J'attendais l'heure où s'ouvre le couvent Saint-Marc. La chaleur tombait du ciel ardent, combattait et chassait de petits souffles frais attardés, qui, dans la fuite, vous frôlaient furtivement le visage. En moi-même il y avait une guerre de lâchetés et de désirs. Tout me portait vers ce couvent : je mourais de ne plus voir Marie, et le délice de cette rencontre m'épouvantait. Une portion de moi se dérobait et détalait vers Ema, vers Fiesole ou Vallombreuse, où j'imaginais que, contemplant Florence de loin et y soupçonnant la présence de ce cher cœur qui y palpitait pour moi, je goûterais quelque plaisir inouï. Alors, ce serait demain, demain seulement que je l'approcherais !... Mais, arrivé à l'extrémité du Ponte-Vecchio qui m'éloignait, je revins sur mes pas. Décidément, je n'irais pas à Ema ce matin. Mais il me restait Fiesole, qui est du côté opposé. Je longeai les Offices ; j'allai à la poste ; je m'attardai sur la place de la Seigneurie. Un vol de pigeons s'abattant près de moi, devant la porte du Palais-Vieux, me redonna si vive l'impression de certaines minutes vénitiennes, que je sentis ma vue se troubler. Alors, il me revint que le tramway de Fiesole partait justement de la

place Saint-Marc. J'irais donc jusque-là; je regarderais tout autour de moi; si je ne voyais *personne*, je prendrais ce tramway. Si je voyais, ah! si je voyais! Eh! du diable, si je savais ce que j'allais faire!

Je passai tout tremblant la petite porte du couvent. La lumière vive frappant les herbes et les rosiers du jardinet et, tout autour, les dalles du cloître, m'éblouit. J'avançais comme un aveugle ou un fou, osant à peine lever les yeux sur les quatre ou cinq fresques d'Angelico qui sont là, que j'avais chéries l'an passé et que je ne verrais pas aujourd'hui, je le sentais. Enfin, je pénétrai dans la petite salle du chapitre. C'est là que Fra Angelico peignit sa grande scène de la *Passion*. La fresque est là, occupant toute la muraille opposée à l'entrée; c'est une peinture divine par la candeur amoureuse. Il y a trois chaises placées devant cette merveille; je m'assis, me découvris malgré moi, et j'éprouvai là, tout à coup, le miracle d'une grande paix, d'un bain frais lavant mes malheureuses contusions d'amour. Pour la première fois depuis que j'aimais, je goûtais une minute de sérénité; je sentais une puissance infinie bénir mon cœur et mon tourment. Tout aime, tout pleure, tout caresse, tout est soulevé ici: et c'est un Dieu

qui aime, qui pleure et qui caresse. Il n'y a point, nulle part, de plus douce volupté qu'entre ces quatre murs étroits d'un couvent de dominicains. Je désespérais de pouvoir regarder des peintures, mais ces peintures-là viennent à vous ; ce sont des linges frais que l'on vous pose sur le front ; ce sont des fleurs répandues, des baumes que l'on vous applique, des parfums que l'on vous donne à respirer.

Là, j'attendis Marie doucement ; j'étais disposé à l'attendre des heures et des journées. Un peu de l'atmosphère qui l'entoure était là déjà : toutes les choses très amoureuses ont un peu même odeur. Il le faut, puisque ces figures me donnaient la paix, qui me serait venue de tenir mon amie dans mes bras. Jésus ! ce beau Christ effilé, presque élégant, que le bon moine épris a voulu faire reposer sur la croix : non souffrir ! Le sang n'a pas laissé beaucoup de traces sur ses membres frêles : l'idée de ce Jésus endolori était insupportable au peintre. Tant qu'il l'a pu, il l'a épargné toujours. Il l'aimait trop. La tête blonde, penchée vers la droite, contemple, les paupières closes pourtant, les vingt saints pieux qui sont là, et le demi-sourire fin de sa lèvre divine semble dire que ne fût-ce que pour ceux-là seulement il valait encore la peine de mourir.

Ses pâles cheveux lui baisent le front, toutes les lèvres des bons saints sont avides de le baiser, et l'on dirait que c'est de ses lèvres mêmes que le peintre a modelé le corps tendre de ce Dieu d'amour.

L'Angelico, grand artiste, n'aimait point la vue du sang qui souille l'harmonie du corps, et les contorsions des martyrs lui répugnaient également. Mais il atteignit le sublime de la douleur, la merveilleuse beauté de l'âme tristement éperdue, dans la figure de la Vierge. Nul excès, nulle grimace : à peine des pleurs ! Elle n'est pas couchée, abattue, tordue : elle est debout ; sa belle face, grave, aux lignes immobiles, endure le possible. Et tout l'amour humain, le voilà, dans cette Madeleine aux longs cheveux blonds, qui, tout d'une masse, se jette embrasser le sein de la Mère.

J'attendais Marie entre ces murs bénis, en face de ces tendresses célestes. Quel degré d'extase atteindrions-nous ici ? Je pensais que nous finirions par défaillir, et nous sentirions la vie s'écouler de nous, comme le sang, déjà exténué, de ce Jésus, filant, en ruisselets invisibles, de ses veines rompues. Et ce serait fait, nous aurions touché notre ciel...

Je voudrais garder chaque minute de l'heure

qui s'écoulait en cet endroit bienheureux : ma fièvre, mon attente, l'embrassement de ces peintures, la caresse de l'air délicat qui m'environnait, la chaleur du dehors exaltant les bords visibles des toits rouges et le vert du jardin du cloître, les mouches bourdonnantes, et le premier concert des cloches florentines ; ce lieu de paix et de volupté !...

Ayant entendu des pas, je n'osai me retourner ; je demeurai tapi sur ma chaise, frissonnant, et le dos tourné à la porte. On approcha ; je me couvris les yeux, de la main, de peur de voir trop tôt, ou me pétrissant une sorte de masque d'indifférence, pour le cas infiniment probable où ce ne seraient que des étrangers. On fit le tour des cloîtres ; on passa devant la porte de ma petite salle du chapitre ; on hésita ; on n'entra pas encore. C'étaient des pas menus et légers. Je me faisais une certitude que c'était Marie. Je sentais son émotion, son cœur qui, à elle aussi, battait violemment. Elle m'avait vu, à n'en pas douter ; elle avait dû changer de couleur et de visage ; sa mère avait pu s'en apercevoir ; elle ne voulait pas dire à sa mère : « Entrons là » ; elle attendait que celle-ci vînt d'elle-même ; elle tremblait qu'elle ne vînt point,

qu'elle voulût visiter le reste du couvent auparavant; et si elle venait, elle tremblait à cause de l'inévitable scène de la rencontre.

On entra. Je voulais tout saisir au seul bruit des pas : j'interprétais le moindre bruit. Il y eut des hésitations; on s'attardait derrière moi; le gravier craquait; on piétinait sur place. Je me commandais de ne pas tourner la tête, dans la crainte d'une déconvenue. Puis, j'eus peur que Marie n'osât point, que son impatience lui fît mal et qu'enfin ces dames s'en allassent; enfin mille puérilités. Je me retournai brusquement en m'imposant de faire quelque signe de surprise si j'apercevais M^me^ Vitellier. Je ne sais ce que je fis.

M^me^ Vitellier se trouva juste en face de moi. Sa figure était décomposée; elle m'avait reconnu dès auparavant que je me fusse retourné, et elle demeurait terrifiée des conséquences de son voyage. Je dus pâlir encore en l'apercevant. Je la saluai, je regardai simultanément Marie. Elle vint tout de suite me donner la main, si spontanément, si vite, que nous en éprouvâmes tous visiblement une secousse vers le cœur. Je voulus parler; ma voix s'étrangla; nos yeux à tous se mouillèrent et nous demeurâmes assez confus tous les trois.

Mme Vitellier, la première, fit émerger là-dessus quelques paroles de politesse touchant leur voyage et le mien ; elle m'interrogea sur les travaux qui m'amenaient en Italie. La pauvre femme n'entendait point mes réponses. Elle était partagée entre la crainte, en m'accueillant, de trahir sa maison, et celle de briser son enfant chétive en me repoussant. Ma passion fut si forte que je négligeai de me gèner de ces ambiguïtés et ne vis plus que Marie anémiée un peu par la maladie, secouée par la minute qui venait de s'écouler. Je lui tendis une chaise, et je la baisai des yeux, longuement, éperdûment.

Elle était vêtue d'un costume de laine blanche tout unie, et elle avait deux roses à sa ceinture : son chapeau de paille, aussi blanc, aux bords larges garnis d'une dentelle retombante, portait également une rose naturelle.

— J'ai été fort malade, monsieur, dit-elle, et vous avez de la peine à me reconnaître... En outre, mon costume est bien grotesque auprès de ma mine de chiffon ?...

— Vous êtes, lui dis-je, une de ces matinées où l'on frissonne encore de l'hiver passé, où il y a un peu de feu dans la cheminée, déjà des fleurs dans la jardinière et où l'on ouvre toutes grandes les fenêtres au premier printemps...

Elle sourit à l'évocation d'une de nos heures les plus chères, alors qu'elle m'était apparue chez moi dans sa toilette claire et parmi mes fleurs. Nous nous cueillîmes dans les yeux tout notre passé d'amour; puis, instinctivement, nous regardâmes par la porte ouverte le poudroiement de cette chaleur tombée des toits de briques sur l'herbe drue du jardin.

— Ah! fit-elle, Florence et ce soleil!...

— Et ce cloître, ajoutai-je, en me retournant vers la Passion de Jésus!...

Elle regarda la figure sublime de la Vierge, et l'élan de Madeleine. Elle comprit; ses yeux s'humidisèrent encore; elle dit :

— Je vais mieux!

— Mon Dieu! mon Dieu! fit M^me^ Vitellier, ne sachant que penser de tout cela. Monsieur, ajouta-t-elle bonnement, regardez, je vous prie, si cette enfant n'a pas changé depuis dix minutes, du tout au tout.

— Les jeunes filles, Madame, sont comme les fleurs dont les peintres se plaignent qu'elles n'aient aucune stabilité.

— Oh! dit Marie.

Je dus lui demander tout bas pardon de mes paroles banales.

Cependant M^me^ Vitellier, qui se remettait moins

promptement que Marie, demeurait dans une grande perplexité. Il était visible à toutes sortes de petits mouvements saccadés de sa personne, qu'elle se demandait s'il n'était pas encore temps de fuir, d'emmener Marie loin de Florence où j'étais. Mais le miracle qui s'accomplissait dans la figure de la jeune fille la retenait. Elle était fort tentée de renoncer à la lutte, de s'abandonner à la destinée. Cependant la vision sans doute de la figure implacable de son mari lui donnait une brusque épouvante. Elle avait le sentiment d'endosser, dans l'instant, une responsabilité énorme. On ne lui accordait pas une minute de répit. Mon exaltation empêcha que je prisse pitié d'elle; j'étais si convaincu de la légitimité de mon amour, que tout ce combat m'apparaissait plutôt sous une forme burlesque. J'eusse pu, par simple discrétion, faire mine de laisser ces dames, et me retirer, provisoirement au moins. Je n'y pensai seulement pas. Je donnais libre cours à mon émotion ; je manifestais ouvertement mon bonheur. Marie ne se cachait pas davantage. Je ne tardai pas à avouer que ma présence en Italie n'avait pas d'autre but que de parcourir les endroits où nous avions passé ensemble, soit avant de nous connaître, soit après cet inoubliable événement. Marie

m'encourageait avec ardeur. Je confessais mon amour. J'y trouvais une étrange félicité, un goût insoupçonné; cette grande et grave détente m'enivrait à mesure. L'attitude de ma chère aimée bienheureuse, suspendue à mes lèvres, transfigurée et implorant cette pauvre maman terrorisée de son rôle, en face de cette scène religieuse, de Jésus en croix, dans cette sorte de chapelle, dans la solitude de ce cloître, tout rendait solennelle la minute présente. Mme Vitellier, très émue, s'avança tout à coup, me prit les mains :

— Je suis touchée, Monsieur, de la grande sincérité, de la grande honnêteté de vos sentiments... Votre compagnie nous sera agréable.

Je remerciai, fortement remué moi-même, garanti de l'attendrissement par l'étonnement que l'on éprouve à voir le chemin parcouru en si peu de temps. Marie alla silencieusement embrasser sa mère; c'était, à elle, son aveu. A ce moment, quelques personnes entrèrent et nous quittâmes le couvent Saint-Marc.

— Nous y reviendrons?

— Oh! oui, oui! nous y reviendrons.

Ces dames montèrent en voiture et nous nous donnâmes rendez-vous l'après-midi aux Jardins Boboli. Je me promenai quelque temps

comme un homme ivre dans le mouvement de midi sur la place du Dôme et dans la via Calzaioli.

*
* *

L'âme amoureuse reçoit de ces jardins toscans une étreinte si forte qu'elle s'y débat, comme étouffée tout d'abord, et ne cherche qu'à se dégager et à prendre l'air. Je songe à nos parcs de France, à mes beaux jardins de Touraine élégants et fleuris : ce sont des badinages et des caresses légères; ce sont des rêves aimables, de douces songeries d'amour. Ici, c'est l'amour même!

Le sombre bloc énorme et dur du palais Pitti, à pénétrer en premier lieu; après quoi vous vous secouez les épaules, vous cherchez en vain des feuillages aériens ou les nuances de fleurs harmonieusement combinées. Mais il faut se laisser prendre par des allées de cyprès noirs et aigus, pareils à des glaives d'une parade funéraire. Nulle fantaisie, nul caprice : point de jeux ni de mignardises, ainsi que le royal Versailles en ménagea dans l'intervalle de ses grandes attitudes. Ne tentez pas de fuir par un passage

dérobé, une contre-allée vagabonde. Les cyprès vous mènent, montez entre ces haies ténébreuses ; vous n'êtes plus libre, et aussi bien vous éprouvez un charme vif à l'emprise de cette nouvelle angoisse. Quelque chose d'ardent et de fort vous conduit. Au-dessus de vous est l'éclat brûlant du ciel. De courtes échappées vous ont laissé entrevoir les bords lointains de la coupe florentine : des oasis! Vous ne les souhaitez déjà plus; vous avez senti l'amère jouissance de l'enserrement dans ces feuillages de nuit; vous voudriez avoir la peur de ces taillis implacables et épais, et que les allées se resserrassent et que vous fussiez à pousser un cri! Adorables jardins de passion ; terribles et voluptueuses promenades!

Ce fut sur la petite esplanade qui fait la crête de la colline où sont plantés ces jardins, que je vis Marie m'attendre à côté de sa mère. Elles étaient assises sur un banc d'où la vue, par une trouée dans les arbres, s'étend sur la ville et au delà. A mon pas, Marie se leva et vint à moi, non de cette allure sautillante qu'elle prenait quelquefois, par un reste de gentillesse enfantine; mais on lui sentait le poids de tous ses membres heureux. Je remarquai pour la première fois, je ne sais comment, le mouvement

aisé de sa taille. Je n'avais jamais vu jusqu'alors que la façon toujours charmante dont elle était vêtue et le don qu'elle avait de tourner en grâce le plus ordinaire de ses gestes. Mais tout cela n'était que des choses qui s'agrémentaient autour d'elle, pour ainsi dire, comme des arabesques : l'attrait vivant de sa personne demeurait lointain, quasi inaperçu. Je me sentis rougir légèrement en découvrant la souplesse si tiède qu'elle eut à seulement se lever du banc. Elle avait dormi depuis le matin, sa figure était toute reposée; le bonheur d'un seul jour faisait refleurir entièrement sa jeunesse. Elle me dit en me donnant la main :

— Eh bien ! vous avez l'air intimidé !...

— C'est l'effet que ça me produit, à moi !...

— Çà?... quoi ?

— Çà, vous voyez bien, dis-je. Nous nous regardâmes avec des yeux presque confus ; et le mot de « bonheur » erra sur nos lèvres à l'un et à l'autre ; nous n'osâmes pas le prononcer.

Mme Vitellier m'accueillit comme un sauveur, un médecin qui lui eût rendu sa fille. Elle s'absorbait dans la pensée de cette résurrection, peut-être pour étouffer les inquiétudes que lui causait le parti qu'elle avait pris vis-à-vis de moi, peut-être par le penchant naturel de son cœur de mère.

— Regardez-la, me dit-elle à plusieurs reprises ; la reconnaissez-vous ?

— Tout de même un peu!... et j'ajoutai hypocritement :

— Madame, à la vue d'un pays si incomparable, on renaîtrait du tombeau.

— Hélas! ajouta-t-elle à demi-voix et avec beaucoup de sens, tous les pays du monde sont peu de chose pour notre bonheur!

— C'est nous qui faisons tous les pays du monde, dit Marie; nous n'avons qu'à ouvrir les yeux quand le cœur va bien.

— Ouvrons-les donc! dis-je tout bas, du côté d'elle, et lui prenant la main à la dérobée. Pour moi, repris-je à haute voix, je suis plein de superstition ainsi que tous les pauvres esprits, et je ne crois pas seulement à l'action des paysages sur nous et de nous-mêmes sur les paysages, mais à celle de Dieu qui doit trouver, je ne dis pas un passe-temps, puisque hélas! pour sa grandeur, le temps ne s'écoule point, mais, pour le moins un jeu aimable en même temps qu'artistique, à nous poser successivement et malgré nous en des lieux plus ou moins harmonisés avec nos sentiments...

— C'est un plaisir de peintre...

— Ou même de modiste, fis-je, car il y met

une fantaisie si vive que les pures règles de l'art en seraient parfois molestées ; oui, je vois plus volontiers une main un peu noueuse et preste d'ouvrière d'élégance, froissant nerveusement les rubans ou les plumes, fondant ses tons à coups de chiquenaudes et s'offrant à l'occasion le ragout d'une harmonie paradoxale, d'un assemblage ébouriffant... Aurai-je cessé d'être convenable?...

— Vous êtes à peine impertinent...

— Pourtant, c'est ainsi, et par un accord outrageant, que la plupart de nos contemporains et boulevardiers déséquilibrés, superficiels et sans culture, viennent s'adosser à ce fond florentin, qui est tout ordre, intelligence et rythme, et s'y déclarent en pamoison. Que dire des jeunes mariés qui accourent demander à ces dures murailles, à ces belles lignes sévères, à ces collines noires de cyprès et de lauriers ou à ces pâles pentes d'oliviers éteints, ou encore à ces tombeaux, l'initiation à la volupté de peluche qui les attend au retour? Ceux-là aussi ont confessé la minute harmonieuse! Ah! que la modiste doit rire en piquant ses chiquenaudes!

— Et nous! et nous! dit Marie, allez-vous aussi vous moquer de nous?

Ce rappel à nous-mêmes, dans le moment où

l'énervement du bonheur me portait à la frivolité, par une pointe de griserie oublieuse, me redonna si vif le goût de la minute présente, que je ne pus tenir en place. Je me levai du banc où nous étions côte à côte, et je fis plusieurs pas de long en large sur la petite esplanade sablée qui était là. Je regardais tour à tour Marie et l'admirable développement du paysage florentin. Un pavement de toits rouges vieilli, hérissé de campaniles et de dômes ; à gauche la pente vert sombre de Bellosguardo, les noires murailles de la ville; plus loin l'église du Carmine; le long ruban de l'Arno brillant sous le soleil; les verdures des Caccines ; et un poudroiement de poussière argentée, sous le beau ciel, enveloppant au loin les villas et les collines et les arrière-collines échelonnées et pâlissantes jusqu'à d'imperceptibles pentes d'opale paresseuses.

— Et nous! et nous! répétai-je moi-même, après Marie, sans oser dire ce que je pensais de nous devant cette ville élégante et sévère où la lumière joue sur les marbres, où les marbres contiennent de discrètes merveilles et autour de quoi, parmi ces gris jardins d'olives, s'élèvent des villas heureuses toutes parfumées de roses. Et tout ce que j'avais à dire m'étouffait. Elle me comprit et fit d'elle-même cette remarque fine :

— Monsieur André, dit-elle, puisque vous voyez qu'avec la grâce et le je ne sais quoi de spirituel qu'ont toutes les choses ici, il y a un arrière-fonds de rudesse qui me fait peur et qui, à vous, je gage, doit vous râper les mains — je parle de la dure grisaille de la pierre et des arêtes tranchantes qu'ont les campaniles : celui du Palais Vieux, qui est si svelte, est terrible — voyez-vous aussi que tous ces petits trous carrés de fenêtres sont dénués de balcons? Les balcons adoucissent la rigueur des murailles, n'est-ce pas? on y sent toujours l'accoudement possible, le baiser à l'air du soir, un peu de rêverie, de confidence du dedans avec le dehors, que sais-je? enfin de l'aise humaine dont sont privées les maisons d'ici.

— Oui, oui! fis-je, la vie est enclose ici en quelque chose d'âpre et de rude : cela semble bien le pays des Grâces et des Amours; mais les Grâces et les Amours blessés dans le chemin étroit où leur belle nonchalance s'épandait, gardent au fond des yeux et dans leur énigmatique sourire la trace de la douleur bien-aimée qui donne tant de saveur à la vie!... Il faut aimer ces pierres dures, ces lignes impitoyables, et ces tranchants des campaniles...

C'est ainsi que nous tâchions d'exprimer notre

cœur à mots demi-couverts dont Mme Vitellier pouvait demeurer incertaine de bien saisir le sens. La chère femme assurément ne nous comprenait pas tout à fait, mais son instinct lui découvrait que nous parlions d'amour. Elle hésitait à nous laisser verser ces gouttelettes brûlantes par quoi nous nous exaltions peu à peu. Mais d'un autre côté, notre bonheur la rendait bienheureuse. Elle cherchait un compromis; elle eût donné beaucoup pour être autorisée à nous permettre de parler. A défaut de cela, je pensai qu'elle se contenterait peut-être de ne pas nous entendre. Nous nous éloignâmes doucement, Marie me donnant le bras : nous n'avions pas l'air de nous en aller.

Du haut des jardins Boboli, une longue allée descend en ligne droite et en pente rapide au *bassin de l'Ilôt* qui contient l'*Océan*, le magnifique marbre de Jean Bologne. Cette allée est bordée de statues, et de cyprès si hauts qu'elle est sombre et semble couverte. Tout au bout, le Jean Bologne apparaît comme une lumière. Nous ne pûmes résister au désir de nous oublier dans cette allée, dès que nous y fûmes engagés. Nous croyions que c'était là que nous allions tout nous dire; nous faisions seulement : « ha! »... « ha! » entre nos baisers. Elle me dit exacte-

ment le nombre des jours qui s'étaient écoulés depuis le baiser qui avait précédé ceux-là. Ce n'était pas par journées que je mesurais ces intervalles pénibles; néanmoins cette petite chose me fit un grand plaisir. Pendant ce temps, avec ma superstition ordinaire, sans doute bien sotte et puérile, je me fixais là-bas cette belle et blanche statue comme le terme du bonheur. Et je me disais : si nous l'atteignons, Marie et moi, ainsi unis et sans encombre, c'est que pareillement nous sommes destinés à atteindre la suprême félicité. Je n'osai lui confier cet enfantillage. J'étais partagé entre le désir d'arriver vite à ce but fatidique avant que Mme Vitellier ne nous appelât, par exemple, ou bien qu'il ne survînt quelque raison imprévue d'interrompre notre chemin, et le désir plus raisonnable de prolonger ces minutes délicieuses. Marie était suspendue à mon bras et radieuse. Enfin, quand elle put formuler quelques paroles suivies, elle me dit :

— Ah ! André, maintenant tout ira bien, j'en suis sûre : l'événement d'aujourd'hui est si important !...

— Nous pensions à la même chose !

— N'avez-vous pas le même espoir ?

— Si, si ! fis-je, stupide, tenez !... mais courons !

— Grand fou ! dit-elle.

Le temps m'avait paru si bref que je croyais avoir encore à courir pour atteindre vite le bassin de l'Ilôt. Nous manquâmes de nous y heurter les pieds.

— Ah! fis-je, déjà!... déjà!...

— Quoi donc? qu'avez-vous, voyons? dit Marie.

Je lui confessai ma sottise, et nous nous mîmes à rire tous les deux. Mais je ne sais pourquoi je demeurai mécontent quoique ayant atteint ma statue sans encombre. Etait-ce que j'y étais parvenu si vite, si étrangement vite, après avoir cru cette allée sans fin; était-ce donc que mon bonheur était si près de moi; ne le goûtais-je pas déjà tout entier?... et alors, après? Ah! misère que vouloir jouir demain plus vivement qu'aujourd'hui!

— Marie! lui dis-je, lui serrant les mains et nous asseyant sur un banc.

Elle pencha la tête sur mon épaule et demeura tout abandonnée. Je me souviens que des enfants qui jouaient là nous regardèrent; l'un d'eux s'interrompit, il courut rejoindre sa mère et nous désigna du doigt. C'était une jeune femme fort belle et qui portait le deuil; elle leva sur nous ses beaux yeux tristes, et elle ne pouvait plus nous quitter; le petit vint, comme de

lui-même, à nous ; nous l'embrassâmes : la jeune femme pleurait. Nous fûmes confus et comme embarrassés devant elle, de notre bonheur d'amour, et nous nous éloignâmes.

Je sens la gaucherie de toutes les choses puériles que je rapporte ici. Ce n'est pas pour être sensé que j'écris, mais pour prolonger mes heures d'ivresse amoureuse.

Nous revînmes si tranquillement retrouver madame Vitellier en remontant notre allée, qu'elle ne songea même pas à nous demander où nous étions allés. Marie lui sauta au cou, toute rose et son chapeau défait dans la secousse. J'aurais bien embrassé moi aussi cette bonne femme de maman.

Nous prîmes une voiture au palais Pitti, et revînmes, par la promenade des Collines, voir terminer le jour à la place Saint-Michel-Ange.

Aux pieds du grand *David* de bronze, accoudés à la balustrade d'où l'on embrasse la ville entière, nous nous mîmes à attendre le soir, tous les trois, en causant comme des amis anciens, paisibles et sans arrière-pensées. Qui donc, à nous voir et à nous entendre, se fût douté du lien étrange qui unissait ces trois êtres : une fille au cœur révolté, une mère occupée à trahir sa fortune, la volonté du chef de famille et son propre désir secret qui demeurait, à n'en pas douter, de voir

sa fille accomplir un « beau mariage » ; et moi, la cause consciente et volontaire de ce désordre, sacrifiant corps et âmes à l'amour aveugle, insoucieux de demain, attentif seulement à la volupté que peut contenir la minute qui coule ! enfin par-dessus nous tous, la menace planante de cette puissance paternelle à socle d'or et de lois, qui, dans l'instant, ignorait qu'elle était par nous violée, qui pouvait, qui devait l'apprendre demain et nous écraserait tous. — Jusque même entre nous trois, quel secret enfoui ! Nos amours de tout un hiver dont la seule révélation eût anéanti l'entendement de cette femme qui nous souriait dans l'hébétude de son instinct maternel.

Nos coudes se touchaient ; l'heure adorable passait ; nous aspirions le souffle de cette belle ville mourante ; à peine quelques personnes, en se déplaçant, faisaient craquer le sable alentour ; la moindre parole prenait un retentissement extraordinaire dans cette grande vallée qui semblait silencieuse.

De longues vapeurs teintées de rose passaient sur Florence ; baisaient le Palais-Vieux, le campanile de marbre et l'église Sainte-Marie-des-Fleurs ; elles s'embrasaient tout à coup aux verrières de Sainte-Croix et, épuisées, s'en allaient s'évanouir en caresses sur les collines de Fiesole

et de Vallombreuse. Ces jeux de lumière, si délicats, retenaient nos paroles sur nos lèvres, et nous sentions que nos pensées se traduisaient suffisamment par la douce promenade des rayons et des nuances, par leur exaltation soudaine et les nonchalantes hésitations de leur fin. Nous vîmes les collines bleuir derrière le Dôme, tandis qu'au couchant, au-delà de l'Arno verdâtre, un incendie solaire éclaboussait les eaux du fleuve d'un semis épais de rubis et d'émeraudes. Puis les jardins de Bellosguardo s'assombrirent jusqu'au noir, et ses villas et ses cyprès se découpaient avec une netteté parfaite sur le ciel d'orangé et de lilas violet. Au loin, l'échelonnement des collines se dessina en lignes d'une minutieuse pureté. Enfin tout s'affaissa d'un coup ; Florence semblait endormie ou morte ; seul, le campanile du Palais-Vieux se dressait, svelte et fort, comme une sentinelle pour la nuit. Mais une chanson s'éleva, presque en même temps que s'éveillaient les lumières, de toute la ville ; c'étaient les cloches de Florence, innombrables, pures, argentines et légères ; et nous nous regardâmes tous en souriant.

*
* *

Ces dames étant logées sur le Lungarno, à la Casa Santidio, à une centaine de mètres de mon hôtel; j'avais obtenu une chambre donnant aussi sur le quai, et je pus voir, le matin, la tête de Marie à sa fenêtre.

L'inouï, c'est de pouvoir écrire cela, posément en quelques mots, comme une chose simple et naturelle, et de s'imaginer qu'on a dit ce que l'on avait à dire; alors que, par ce menu fait, on a été bouleversé. Sa tête apparue dans l'air matinal, lourde de la pensée de moi, et baisant ce jour nouveau-né qui allait grandir entre nous deux et qui ne tomberait qu'en même temps que nos membres harassés du plaisir de nos âmes!

Le couvent de Saint-Marc fut encore le lendemain notre lieu de rendez-vous. La petite salle du Chapitre nous retrouva réunis tous les trois, causant bas, à cause de la puissance religieuse des fresques, parlant de notre nuit, de nos projets du jour, comme on le fait dans une église, dans l'attente d'une cérémonie. Nous nous regardions, Marie et moi; nous semblions nous dire : « C'est cela, oui c'est cela! C'est délicieux ainsi! » J'en venais à bénir la présence de cette mère à la fois étrangère et complice, mêlée à nos irrégularités, mais ignorante de nos ardeurs

secrètes, et qui aidait à son insu le développement de notre passion par la sécurité qu'elle nous donnait contre les excès mêmes de cette passion. Autrefois, seuls, nous avions peur de nous-mêmes ; mais que nous étions donc à notre aise devant cet ange gardien bénévole !

— Il paraît, dit Marie, qu'il y a là haut des petites salles très belles ?

— Oh, dis-je, le peintre angélique qui vécut ici a tracé sur ces murs le plus sublime poème d'amour qu'aucun être humain ait conçu. Je cherche en vain, dans les littératures, pareille force, constance et intensité de passion exprimée avec autant de bonheur et de simplicité.

— D'amour *divin !* souligna M<sup>me</sup> Vitellier qui demeurait accrochée à ce mot inquiétant.

— Divin, madame, assurément ! car je crois que rien ne fut plus éloigné de la naïve pensée du bon frère Giovanni que le souci des passions terrestres. Il évita même, par modestie chrétienne, de jamais faire poser un modèle dévêtu, ce qui est, pour un temps proche de celui où le Ghirlandajo, son confrère, mettait les dames de Florence toutes nues dans les églises, la marque de beaucoup de délicatesse. Toutefois, l'insigne grâce divine qu'il reçut, ce fut, croyant ne peindre que de dévotes images, d'y exprimer par une

intuition merveilleuse tout ce que la tendresse humaine peut enfanter d'élans adorables... Accordez-moi qu'il eut une mère qui, sans doute, mourut à la peine que son enfance avait réclamée, ou bien qu'il connut quelqu'une de ses jeunes sœurs, pudique et rougissante parce qu'elle était, comme on dit ici si joliment, *invaghita d'amore !*... Car, autrement, continuai-je, comment expliquer qu'un pauvre reclus ait eu l'idée de peindre ceci, dont il n'y a point de parole humaine qui soit capable de rendre le tendre charme et la fraîche subtilité ?

Nous étions parvenus au haut d'un étroit escalier de bois, et je désignais la première des *Annonciations* que le pieux moine a traitées dans ce couloir. Je n'essayai point de la décrire ; ces dames regardaient, Marie comprenait. La Vierge y était représentée si jeune, si timide, si parfait symbole de candeur immaculée, que l'ange, ému de ce que sa céleste mission contient de troublant pour tant de fragilité, rougit lui-même, et semble hésiter à parler. Ah ! grand Dieu ! cette fleur qui reçoit le premier rayon du soleil, ce cœur puéril qui bat ; cette divine attention du messager du ciel porteur d'une si écrasante nouvelle ! tant de frêleur et tant d'immensité !

— Ce n'est que le commencement, dis-je à

Marie. Préparons-nous à faire ici le pèlerinage qui convient à notre amour. Il n'y a qu'amour le long de ces murs ; ils sont tout moites ou tout brûlants, comme vous le verrez. En nul endroit du monde, on n'a aimé mieux qu'ici. Une âme a passé là, assez embrasée pour ravir en sympathie tous les amants qui frôleront ces plâtres. Jésus lui fut son univers, lui tint lieu du soleil, de la mer, de l'attrait des belles eaux qui passent, des nuits poétiques, et du sourire de l'aimée. Songez au parfum d'une telle vie enclose ! Il appelait Jésus à toute heure ; il l'adorait dans son âme ; il l'évoquait de son pinceau ; il voyait naître sous sa main son auguste figure. Il s'enivrait de ce que cette figure venait souriante, et il s'enivrait encore des larmes amères qu'il lui voyait répandre. Il s'enivrait de peindre sur tous les visages l'adoration de cette figure ! Oui, oui, il l'a aimé et adoré dans chaque visage qu'il a tracé ; autant de fois qu'il a formé un trait, il s'est réjoui de créer un adorateur à Jésus ! Quelle vie !

Nous étions arrêtés maintenant devant une seconde Annonciation, et le chemin parcouru de l'une à l'autre par l'âme du peintre se retraçait en nous-mêmes par la vertu d'une expression simple et claire, par cette contagion éminem-

ment prompte dont sont doués tous les sentiments d'une grande sincérité.

Ce qui nous touchait le plus, c'était, après la gêne de la première entrevue céleste, la douce chaleur naissante et l'aise charmante de l'entretien familier que l'on voyait ici entre l'Ange et Marie. Oui, l'on eût dit une seconde visite, où la confidence la plus lourde prenait le tour gracieux d'un agréable épanchement. Les traces de la confusion disparues, ce n'est plus que le bonheur de parler du cher sujet d'épouvante. La jeune Vierge à demi courbée, écoute, respectueuse et ravie ; l'ange est bénévole et sourit, et l'on croit surprendre à ses lèvres le nom de l'Être immense et bien-aimé qui va remplir ce cloître et diviniser ces murs. Jamais Jésus ne fut plus présent qu'en cette scène où il n'apparaît point, mais où le murmure de lèvres d'ange et le frémissement d'une vierge annoncent l'enchantement que sa personne va causer. Ce ne sera ni le dieu des petits, ni le dieu de douleur, ni le juge ; sera-ce même le dieu d'amour ? C'est l'amour !

J'entraînai Marie dans les cellules où le frère Giovanni a peint la suite de la vie du Sauveur. Ce sont de petites cases désertes et toutes nues : une fenêtre, une fresque, une chaise ; à peine

l'espace de se retourner, mais de quoi subir la plus belle émotion du monde. Il y en a une trentaine ainsi. Mme Vitellier eut tôt fait de trouver toutes ces cellules pareilles et, s'asseyant dans l'une d'elles, elle nous laissa libres de continuer notre visite.

Marie appuyée à mon bras, nos têtes rapprochées, j'abritais nos yeux de l'éclat du jour en faisant un écran de mon chapeau de paille. Nous recevions en nous, sans oser parler, la piété de ces peintures. De temps en temps, Marie poussait de petits « ah ! »... « ah ! mon Dieu ! »... « ah ! mon ami ! »

Jésus était représenté dans chaque cellule, afin que chaque moine vécût de Lui. Et à force de suivre la variété des scènes où la sublimité de sa personne intervenait, il semblait qu'autour d'elle l'atmosphère d'adoration devint vibrante, palpitante, gagnât, emplît la cellule et nous soulevât. Lui ! Lui ! toujours Lui ! toujours plus beau, plus caressé, plus aimé ! Le bon peintre ne le voulait qu'heureux, magnifique, resplendissant, environné de tendresses et d'admirations. Aussi dans les inévitables épisodes douloureux, quel affairement ! quelle préoccupation ! quel malaise ! quelle fièvre ! et avec quel soin il arrive à faire resplendir si divine-

ment sa face bafouée, souillée de crachats et d'injures, que, dans l'impression totale de la peinture, c'est l'image d'un dieu souverain qui ressort, et nullement celle d'une victime.

— C'est nous, dit Marie, notre cœur, notre amour!... Voilà le livre, souvenez-vous? le livre que vous eussiez voulu m'envoyer un jour!. .

— Oui, ma chérie! oui, mon âme! dis-je en pressant son bras.

Je sentis que je ne pouvais plus parler, quelque chose me comblait à m'étouffer. Qui n'a jamais, en rêve, vu se dérouler les plus doux moments de sa vie sous la forme d'images sensibles, et qui ne s'est réveillé les yeux humides et le cœur bouleversé à l'évocation soudaine de la trace qu'a laissée en nous la minute où nous crûmes toucher le ciel! Nous autres, nous passions là devant les symboles parfaits de notre passion; c'était de la façon dont ce Jésus est aimé là, que nous nous étions aimés, nous aimions encore, nous haussant l'un et l'autre, grâce à la séparation prolongée, aux courtes entrevues exaltées, jusqu'à je ne sais quel ciel, quel trône élevé au-dessus du commun des hommes. Nous reconnaissions dans des gestes, dans des agenouillements, dans des défaillances

de Disciples, de Madeleines, de saintes femmes, telles et telles de nos attitudes ordinaires. Et ce frêle Jésus, sublime et charmant, pur et condamné : notre lien, notre beau, notre cher lien d'amour!

Nous venions de Le voir mettre au tombeau, et la fresque suivante, où sont les saintes femmes Le cherchant en vain sous la pierre soulevée, nous avait émerveillés par la connaissance qu'eut du cœur humain le génial reclus qui peignit ces murailles. L'une des femmes se fait un abat-jour de la main pour s'assurer, en examinant l'intérieur du tombeau, du prodige accompli. Une autre fait signe qu'elle ne peut en croire l'ange annonçant qu'Il est ressuscité. Une troisième, au contraire, reçoit la nouvelle avec une joie et une confiance parfaites. Mais celle qui est en bas, sur la gauche, sourit avec malignité, non qu'elle soit incrédule, non ; mais remplie de foi, elle savait qu'Il était bien capable de cela, elle sait qu'Il en fera bien d'autres !

— Voilà, dis-je à Marie, le trait de génie; voilà l'adorable naïveté du *primitif*, naïveté qui n'est que l'observation scrupuleuse ou la sorte d'intuition sûre, ordinaire aux âmes non corrompues.

Voilà qui est loin des imbéciles simagrées que l'on prête aujourd'hui à ces bonshommes simples,

chez qui le merveilleux ne fut que la conscience honnête, que l'amour de la vérité... Le divin, mon amour, c'est d'être soi-même, c'est d'être capable d'un sentiment spontané ! c'est de s'atteindre soi, sous la couche inextricable des éléments étrangers qui nous embarrassent... Nous ne valons, toi, moi, ma bien-aimée, que par l'affirmation que nous faisons de nous-mêmes, en dépit de tout ! Contre ton monde, contre le monde entier, contre ton éducation, contre ton avenir, peut-être, ma Marie, tu m'as aimé, tu m'aimes : tu t'es grandie autant au-dessus de toutes tes pareilles, que ce Jésus s'élève au-dessus de son entourage ou que ce frère Angélico s'élève au-dessus de tous les peintres !

— Que nous sommes bien ici ! dit Marie. Et je l'adorai de ne pas chercher à dire autre chose.

Mais la fresque que nous aperçûmes en pénétrant dans une dernière cellule, faillit nous arracher le cœur. Je ne sais encore, à l'heure qu'il est, si le mérite de cette œuvre ne fut pas exalté alors par l'atmosphère suréchauffée que nous portions avec nous durant ce pèlerinage d'amour ; mais il nous sembla certainement à l'un et à l'autre que cette image résumait et portait au comble toute la sainte ardeur éparse dans ce

couvent extraordinaire. Ah ! cela est indicible ! Jésus est descendu aux lymbes. On L'y attend depuis les temps. Ah ! que l'on se figure ce qu'est attendre ce Jésus ! Toute la beauté, toute la bonté, toute l'âme qui se fond en béatitude ! la caresse, le baiser, toute la volupté, c'est Jésus ! des malheureux sont entassés sous des voûtes pesantes et sombres, et les siècles passent. Or, tout à coup, Le voilà !... Lui ! Lui !

Il ne se fait pas précéder, n'a pas fait annoncer sa venue. Il entre, splendide et prompt comme un soleil, ayant brisé la porte. Ah ! quelle entrée royale et divine, majestueuse et plus grande que tous les triomphes ! Et il est tout seul, vêtu de blanc, ses grands cheveux blonds sur les épaules, son long nez droit, sa main étendue ; il marche à grands pas pressés ; le vent soulève ses plis : c'est un printemps, une allégresse, le jour lui-même, un enthousiasme divin qui pénètre par cette brèche ouverte dans les rochers ! C'est Lui ! Lui ! comprenez-vous : Lui, l'Ineffable, le Désiré sublime ! l'Amour ! Lui ! Il a toute conscience de l'immensité de sa personne et de son acte ; ce n'est pas le Jésus grincheux, rechignant, souffreteux, grimaçant ; c'est le Seigneur magnifique, plein de l'ivresse de son sacrifice accompli, le porteur de la bonne nouvelle. On

l'entend; il dit : « C'est moi ! » Il est simple et fier. Et du fond de la caverne illuminée de sa présence, voici les justes accourir, nullement étonnés et plus admirables par cette foi séculaire !

Là, il nous fut impossible de nous contenir : nous fûmes littéralement soulevés, empoignés par la seule impression du colossal désir, de l'immesurable amour que cette figure incarnait. Je vois encore ma pauvre Marie qui s'était assise, en entrant, sur la chaise de bois, se lever et me prendre la main. Simultanément, nous exprimâmes la même pensée :

— Entends-tu, L'entends-tu dire : « C'est Moi ! c'est Moi ! » dans le vent que produit son entrée rapide ?

Nous prononcions : « C'est Moi ! c'est Moi ! » avec emphase ; nous ne pouvions faire autrement, cherchant à rendre la grandeur de ce Moi divin que l'on *sentait*, mais *sentait*, comprenez-vous ? comme si nous eussions nous-mêmes été ébranlés par l'air qu'il déplaçait en marchant.

Nous fûmes suffoqués, les larmes nous jaillirent ; malgré les va-et-vient du corridor, nous ne fîmes pas un effort pour nous contraindre ; les bras autour du cou, enlacés complètement, sans autre conscience que celle de l'ivresse de

pleurer, nous demeurâmes là je ne sais combien de temps.

Ce fut M$^{me}$ Vitellier qui nous rappela à la vie, en nous touchant doucement du doigt.

Nous étions trop profondément éperdus pour qu'il nous restât la force de nous émouvoir de cette circonstance singulière ; l'idée même de la scène dont M$^{me}$ Vitellier avait été témoin ne nous alarma point. Nous n'avions pas eu l'intention de nous cacher ; à la vérité, la présence de M$^{me}$ Vitellier nous eût peut-être retenus de nous laisser impressionner à ce point ; mais, à supposer que cela cependant se fût produit, nous nous serions certainement embrassés devant elle. Notre mouvement fut de lui tendre la main ; puis Marie passa de mon cou à celui de sa mère. Celle-ci levait les yeux au ciel, dans l'attitude d'une grande résignation, ainsi qu'elle l'avait fait la veille, lors de notre rencontre dans notre petite salle du Chapitre ; toutefois la raison de se résigner était plus forte aujourd'hui qu'hier. J'entrevis que le sentiment de la responsabilité immense qu'elle assumait se livrait avec son bon cœur à une lutte si tumultueuse que la pauvre femme en était écrasée littéralement. Je lui avançai promptement la chaise unique que Marie avait occupée. Elle s'y affaissa.

Marie avait des sels ; elle les tira d'un petit étui de cuir dont je remarquai l'élégance. Elle dit, inconsciemment en portant le flacon aux narines de Mme Vitellier. « Heureusement que j'en porte toujours sur moi depuis que j'ai été malade à la campagne. » Je pâlis tout à coup. L'idée que cette boîte de sels était un présent de M. Arrigand se présentait à moi soudainement et comme irréfutable. Pour la première fois depuis mon arrivée à Florence, je repensai aux diverses circonstances de ces six semaines mortelles passées par Marie à la campagne. Je revis la promenade après la pluie, sur la route, la faiblesse subite de Marie, la brouette du cantonnier, enfin le providentiel M. Arrigand et ses sels. Toute l'ivresse de notre matinée s'écoulait au seul soupçon que Marie portait sur elle un présent de cet homme, que quelque chose venant de lui ne lui répugnait pas, et cela, grand Dieu ! dans le moment même que j'étais en train, moi, de prendre la place de cet homme dans l'esprit de cette malheureuse mère à demi évanouie !

Je ne savais seulement pas si, réellement, cet étui était un cadeau. Hélas ! Marie ne tarda pas à confirmer mon soupçon. Elle avait aperçu mon trouble, tout en secourant sa mère ; elle vit

mes yeux stupides attachés à ce maudit flacon.

— Ah ! c'est cela, dit-elle. Eh bien ! mon ami, je vous croyais au-dessus de ces sottises !

Première parole amère ! et que j'ai cent fois méritée ! Elle était entrée comme un poison par la plus fine des piqûres ; elle coulait dans mes veines ; elle faisait son chemin. Longtemps après, quoique apaisé, revenu de ce moment de susceptibilité imbécile, je la sentais sous mille formes atténuées, me parcourir, oh ! anodine, acclimatée en mon sang, à ma température ! mais je la sentais, elle était là, je la portais, des nuances coloraient ma vision, que j'ignorais la veille...

D'ailleurs il ne fut plus question de cela, du moins en tant que sujet d'amertume entre nous. Mme Vitellier revenue à elle, l'émotion de sa santé remplaça heureusement le souvenir de l'émotion qui avait ébranlé sa santé, et nous pûmes même poursuivre la visite du couvent de Saint-Marc par la cellule de Savonarole.

Contraste étrange ! côte à côte avec la douce tendresse du bienheureux Frère Angélique, tout près de ces images de bonté, d'amoureuses extases, de sourires et de tendres sensualités, la grossière figure de cette grande brute, de ce bourreau de la beauté, de cette borne contre

quoi la divine splendeur de la lumière du soleil vint se heurter sans seulement l'attiédir ! J'éprouvai, en pénétrant chez Jérôme Savonarole, une sensation de froid aux épaules qui aggrava ma méchante humeur. Marie qui ne pensait qu'à celle-ci, et qui, préoccupée, avait contemplé sans le voir, je suis sûr, l'affreux visage du moine, que l'on conserve là, se pencha à la fenêtre. Le soleil ardent inondait ses cheveux de paillettes d'or ; ses grands yeux qui venaient de pleurer se fixèrent sur moi, par un retour vif de la tête, et d'un geste dont la promptitude tenait de la prestidigitation, elle retira de sa poche le petit étui élégant, me le fit voir et le lâcha dans le vide. Elle fut si tôt retournée que personne, hormis moi, ne soupçonna le manège. Je voulais l'en applaudir et je lui dis effectivement merci tout bas. Mais la vérité était que le cœur me manquait et pour une raison qui est bien encore la plus stupide du monde : c'était à cause de l'extraordinaire adresse du geste par quoi elle s'était défaite de ce souvenir malencontreux ; et le vilain mot de « prestidigitation » s'imposait maladivement à mes lèvres, et je passai le reste de la mâtinée à vouloir le lui prononcer, avec l'idée que ma langue y faillirait et que toute cette subtilité sentimentale s'achèverait dans le rire

bébête qui accompagne un mot écorché. Tout cela fut très pénible et amer. Je tentai de me distraire en parlant de la touchante harmonie des bons moines de Saint-Marc qui s'adonnèrent, comme on sait, à la fabrication des baumes et des parfums dans l'enceinte de ces murs tout imprégnés de l'odeur de Frère Angélique. Marie qui lisait tout sur ma figure, résuma d'un mot l'état de nos esprits et, coupant une de mes phrases, elle l'acheva ainsi :

— Mais nul baume, et nul parfum, dit-elle, ne put sans doute effacer le relent de Frère Jérôme Savonarole !...

Je souris, voulant lui prouver qu'au contraire j'oubliais tout; mais elle comprit bien que ce n'était pas vrai. Un peu de gêne demeura entre nous. Mon dépit fut qu'elle attribuât mon malaise à la jalousie. En réalité, il venait de la petite « prestidigitation » de ce mouvement preste et dissimulé par quoi elle avait anéanti si délibérément, en somme et tout de même, un souvenir.

M[me] Vitellier saisit l'occasion de notre silence pour s'approcher de moi et m'entretenir, prononça-t-elle, « de choses sérieuses ». Notre rencontre à Florence ne pouvait plus être tenue cachée; le bruit, d'un instant à l'autre, pouvait en parvenir à Paris ; quant à elle, elle ne se sen-

tait plus de force à porter le poids d'un secret si considérable. Elle allait rentrer aussitôt à son appartement et écrire la vérité à M. Vitellier. Elle dit cela du même ton qu'elle eût prononcé par exemple : « Vous voyez la pauvre femme que je suis, et qui n'a jamais cherché ni midi à quatorze heures, ni autre chose que sa tranquillité; eh bien !... je vais aujourd'hui dynamiter mon hôtel !... » Je sentis se lever au fond de moi je ne sais quel petit ricanement fort sot que la grande sincérité de cette femme arrêta. Elle n'exagérait rien. J'étais sans doute la seule personne au monde que la nature de son trouble et l'héroïsme incontestable de sa décision ne pouvait émouvoir; et c'était pour moi qu'elle se trouvait en si grande confusion et qu'elle allait mettre le feu aux poudres. Je crois, à la réflexion, que mon mouvement d'hilarité ne vint même pas d'elle, mais du contraste qui éclata tout-à-coup entre sa grande préoccupation et ce qui faisait le fond de la mienne. L'étincelle de ce contact m'éclaira vivement sur moi-même. Je ne suis pas trop fier de ce que je vis.

Malgré l'intérêt immense que devait avoir pour moi l'aveu de la détermination de M[me] Vitellier; malgré que je reconnusse toute la nécessité de cette détermination et que j'eusse dû dès aupa-

ravant y réfléchir abondamment et en mesurer la portée, cette affaire me parut intimement à cent lieues de mes réels soucis. Je ne pensais qu'aux minutieuses et dernières péripéties de ma passion pour Marie. Voir clair dans la manœuvre prompte et habile du petit étui de cuir et dans la psychologie de ma propre contenance vis à-vis de cet événement, me semblait mériter toute l'attention du monde; et dans le moment que je m'époumonnais à l'importante découverte d'une minute de la vie de sa fille, cette femme venait me parler de remuer ciel et terre, parce qu'il s'agissait précisément d'épouser sa fille! Décidément les personnes qui s'intéressent à régulariser les passions, en ignorent jusqu'aux premiers mouvements!

Toutefois, quand le sourire affleura ma lèvre, c'était déjà contre moi-même qu'il était dirigé, et je me moquai de ma puérilité. Certainement, me dis-je, en me redressant et me serrant les flancs pour me donner du corps, voici l'heure d'être sérieux, ainsi que dit cette dame; tenons-nous, que diable! et formons-nous la représentation de la nouvelle arrivant à l'avenue Henri-Martin, demain soir, je suppose, dans la soirée. M. Vitellier ayant dîné au cercle, monte alerte et la lèvre fraîche, l'avenue des Champs-

Elysées. Si tout va bien, il n'est pas impossible que M. Arrigand lui donne le bras et ne vienne jusqu'à l'hôtel fumer un cigare. — Mon cher Arrigand, des nouvelles de ma femme. — Ah! comment vont ces dames? — ... Mais pas mal!... pas mal... ma fille est même pâmée dans les bras de M. André X...

Je revis la figure du banquier, ce soir d'automne dernier, quand je lui demandai la main de sa fille, alors qu'il avait autour de lui encore tout le rempart légal et que, d'un signe de doigt, il pouvait m'écarter de sa vue. Je me rappelai exactement la coloration de sa joue, la vibration de sa narine. Cet homme-là, me dis-je, va être frappé d'une attaque d'apoplexie!

— M'écoutez-vous, monsieur André? me dit Mme Vitellier.

Le ton suppliant qu'elle employa, et cette attention inusitée de m'appeler par mon petit nom, m'attendrirent tout en m'attristant. Elle m'appelait à son secours, et elle en avait tous les droits; cependant, ce petit nom, cette familiarité équivalait à une sorte de prise de possession de moi. Elle me faisait sentir pour la première fois sa maternité.

Je fus honteux de comprendre si peu le rôle où j'étais fatalement entraîné. Je me rendis

compte tout à coup de la nécessité où j'étais de le remplir convenablement et sur-le-champ remettant à plus tard d'en examiner mieux les différents aspects. Je crois même que je fus filial, empressé, touchant même. Je me sentais tout auréolé de bonté. Je me croyais sincère. Je fis grand bien à la pauvre M$^{me}$ Vitellier. Mais Marie que je regardai à la dérobée ne paraissait nullement atteinte par ce flot soudain, et sa lèvre avait je ne sais quel petit pli d'ironie, très apparent dans la tristesse de son visage.

— Qu'avez-vous? lui dis-je, en lui serrant la main, tandis que sa mère montait en voiture.

Elle avait presque les larmes aux yeux et le petit pli d'ironie qu'elle voulait garder s'effaça sous mes yeux dans la contraction qu'elle fit pour le retenir.

— Ah ! mon pauvre ami ! prononça-t-elle, où vous ai-je entraîné?

Elle sauta dans la voiture d'un mouvement de fillette.

— A tantôt !

— A tantôt !... Venez nous prendre pour Fiesole, casa Santidio?

— Casa Santidio !

A peine seul, je sentis le poids d'un accable-

ment tel que je n'en éprouvai jamais. A vrai dire, c'était la première fois que l'on me faisait toucher d'un peu près les choses du mariage. Quand je les avais abordées, l'automne dernier, elles étaient en réalité voillées par un désir frénétique. C'était la condition pour continuer de voir Marie ; voir Marie était tout ; la condition disparaissait. J'eus un instant, en voyant filer la voïture, le souvenir cuisant de ma cousine de la Julière m'énumérant des chiffres de dot dans la petite chambre de Passy où j'étais convalescent ; la minute amère où je brisai avec cette bonne parente ; toutes mes relations rompues par ma passion bien-aimée ; ma vie depuis un an, dans le cloître d'amour que j'avais construit autour de Marie et de moi, seuls au monde ! tout le banal univers disparu ; l'extraordinaire vie de volupté menée dans ma retraite !... « Mon pauvre ami, où vous ai-je entraîné ? »

*
* *

Midi.

« Ta tête adorée à la fenêtre, ma chère chérie ! ta tête tout inclinée d'inquiétude et de mélan-

colie ! Ah ! saurais-je jamais te dire ce que je ressens de te voir ainsi, et toute troublée encore d'une matinée si émouvante ! Quoi qu'il arrive, je pressens en moi la marque éternelle de la vision que j'ai de toi en ce moment-ci. Comme toutes les fois que je te vois, je ne puis me garantir d'un certain effroi, qui est de sentir écouler une minute essentielle de ma vie. As-tu senti, toi, dis, as-tu senti de ces instants courir, où l'on se dit : « Goûte ! goûte ! cela passe, hélas ! cela est passé ! » Cette petite forme qui est là-bas accoudée, qui d'un moment à l'autre peut disparaître, que je ne verrai plus peut-être jamais là, c'est la forme sous laquelle me devait apparaître l'enchantement de la terre. Oh ! si tu savais comme j'ai dans les yeux et dans le cœur la ligne que forment les cheveux que ta main a noués, celle de ton front et de ton visage penché sur la vieille Florence... Et voici ! on t'a appelée, te voilà disparue ! chère image ! ô ma bien-aimée !

« Ne trouves-tu pas que quelque chose semble nous être descendu du cerveau dans le cœur? Et c'est pourquoi tu as pu me trouver ce matin si puéril et si sot, si méchant même, n'est-ce pas ? oui, mais meilleur. M'as-tu compris ? Non ? Je l'espère presque, car il y aurait chance que tu

fusses dans le même état que moi ; nous commencerions à devenir très aveugles et très bêtes, nous nous ferions beaucoup de peine et nous pourrions être très heureux.

« Pourtant, si tu étais ainsi, tu ne m'aurais pas fait ton triste adieu de ce matin : « Mon « pauvre ami, où vous ai-je entraîné ? » Où donc suis-je entraîné ? A toi, vers toi. Je ne pense pas à autre chose. C'est peut-être de quoi tu me blâmes? Mais alors, c'est que tu as gardé ta pensée, ton jugement, ton intelligence! Tu n'es pas aussi bête que moi ! Alors tu ne m'aimes point !

« Je vais te voir, dans un instant je serai à côté de toi, je toucherai ta main... J'ai peur de te voir, une peur d'enfant, une peur du bonheur aussi, et encore, encore aussi une peur d'amant. J'ai peur de me précipiter sur ta bouche. Ah ! je t'aime, vois-tu, je t'aime toute ; je brûle d'un baiser imaginaire, fantastique de tout toi ! Je veux que nous montions ce soir là-haut, sur ces collines parfumées, et t'entendre me dire des choses qui me brûlent, qui me consument lentement, qui me tuent. Je suis bête, bête, comme tu vois... »

**Midi.**

« O mon André, je ferais peut-être mieux

d'attendre avant que de vous écrire, tant je suis suffoquée et tant les choses que je pourrais vous dire se ressentiront du trouble où je suis ! Mais je ne peux pas attendre, il faut que je vous parle immédiatement, il faut que vous m'entendiez pour me faire grâce à jamais d'un regard comme celui de ce matin dans cette maudite cellule de Savonarole. Allez, je ne m'y trompe pas ! Je ne sais si vous me voyez bien clairement, vous, quand vous me regardez de la sorte, et j'en doute !... Mais si vous saviez, vous, comme vous vous laissez voir !

« J'aurais commis la plus grande lâcheté, la pire vilenie, la plus basse trahison ; je me serais conduite comme une de ces femmes dont on ne prononce pas le nom, André, que vous ne m'auriez pas traitée avec un plus accablant mépris que celui dont vous m'avez abîmée dans votre regard. Je tremble encore en y pensant, mon André, parce que, vivant en vous, peu m'importe ce que fut ma conduite en réalité, mais la couleur sous laquelle elle vous peut apparaître. De plus, je ne vous juge point comme les autres hommes, et il se peut bien que ce qui serait insignifiant à leurs yeux, soit aux vôtres un très gros péché. Alors je ne sais plus, vraiment, la valeur de ce que j'ai fait. Je repasse dans ma mémoire, avec terreur,

des mots que vous m'avez prononcés autrefois ou écrits, comme celui-ci, du premier temps, mon ami : « Ah ! ma chérie bien-aimée » — ce sont vos propres termes, — « j'avais tant besoin « d'un grand et haut amour!... » Ne m'étais-je pas imaginée que je le comblais, moi, ce haut et grand amour dont j'ignorais les limites ! Et cet autre mot, un jour dans un affreux mouvement d'amertume : « Il n'y a rien, rien qui vaille ! » C'était à Versailles, mon cher amour, lors de la plus grande imprudence que j'aie commise, et vous déchirâtes de votre canne de pauvres petites fleurs qui étaient là, dans l'herbe ; je les regardai un instant penchées sur le côté, en me demandant avec effroi à quelles hauteurs montaient vos beaux désirs pour avoir de si vifs mépris. Depuis, j'ai bien douté de moi, bien désespéré de vous satisfaire, et souvent, quand vous me parlez, j'éprouve un malaise — que je viens à aimer il est vrai — en pensant que peut-être vous retenez sur vos lèvres de pareilles expressions de dédain vis-à-vis de ce que je vous donne et que vous trouvez certainement rampant et vulgaire. Je vous ai fait si grand à mes yeux que je ne m'étonne pas que vous me jugiez si pauvre et si mesquine. Je me fais souvent l'effet d'être un enfant sur qui son maître aurait levé

la main, pour des raisons supérieures, dans le moment même que le petit accourait l'embrasser. Cela ne me va pas encore trop mal ; mais aujourd'hui, je me sens aussi humiliée que si vous aviez pris un bâton et m'en aviez frappée. Non ! je ne croyais pas tout de même avoir mérité tant de dureté. Ah ! j'ai vu tout votre regard, allez, jusqu'au fond !... « Il n'y a rien, rien qui « vaille ! » Niez donc que vous ayiez pensé cette chose, la plus affreuse du monde ! Et vous avez, une minute durant, descendu mes pauvres tendresses pour vous, au niveau, j'en suis sûre, de ce que vous connaissez de plus bas. Ne dites pas le contraire, j'ai vu aussi vos lèvres à cet instant : vous auriez craché ! Oh ! allez, j'ai honte, honte de moi, parce que vous devez avoir raison, parce qu'il faut bien que vous ayez raison : je n'imagine pas que vous ayez pu m'aplatir ainsi que vous l'avez fait sans y être poussé par la cause la plus grave. Vous n'avez pas pu ne pas mesurer la douleur que vous me causiez et je pense que vous l'avez voulue en proportion de ma faute ! Ah ! grand Dieu ! mais quelles singulières pensées avez-vous donc de nous autres, misérables femmes ! Quelle idée croyez-vous donc qui ait pu être liée par moi à la présence de ce malheureux flacon de sels dans ma poche?

Après ce que je vous donne à vous, de mon cœur, de mon âme, de toute ma personne, que peut-il donc me rester à donner à un autre ? Mais j'aimerais mieux vous voir jaloux que méprisant et c'est méprisant que vous êtes ! Ah ! pourquoi ? pourquoi ?

« Tenez ! je me souviens de la parole la plus dure que vous m'ayiez dite jamais : « Ne sois « pas si tu veux, en réalité, ce que je rêve ; mais « sois bonne à mon rêve !... » Moi qui ai été une petite orgueilleuse, fallut-il que je vous aimasse, ô mon ami, pour vous aimer encore plus vivement lorsque vous m'avez pressée contre vous, toute en lambeaux que j'étais, après vous avoir entendu ! J'étais bonne à votre rêve alors ! Mais aujourd'hui, n'ai-je pas cessé d'être même cela ? Ah ! mon Dieu ! Ah ! mon André ! faut-il que je t'aime encore, pour ne pas te dire ce qu'il me brûle de te dire : que je ne veux pas être bonne à ton rêve, que je crois valoir mieux qu'à remplir ce rôle de servante ; que je veux, à défaut d'être ton rêve même, recueillir directement ton amour, moi, moi, pour moi-même, tout indigne que je suis ! que je ne veux plus être cette chose fausse qui soutient une passion dont je commence à être jalouse, à la fin : oui, ton rêve, ton maudit rêve, j'en suis jalouse, je l'exècre, je

veux que tu m'aimes moi, rien que moi, pour moi!
— Mais non, non, mon chéri, mon cher amour, je ne t'ai pas dit cela, je reste ce que tu me fais, ce que tu veux bien que je sois, trop heureuse d'être quelque chose par toi, oh! je t'aime, je t'aime.

« Ta pauvre,

« Marie-des-Fleurs. »

*
* *

Vers le commencement de la tombée du jour, nous prîmes la jolie route de San Domenico qui monte doucement à Fiesole. Ces dames étaient d'une grande tristesse; il était visible qu'elles avaient pleuré l'une et l'autre. Marie me parut plus tendre que jamais, et cependant désespérée. Ces dispositions contrastaient singulièrement avec mon état d'esprit qui était tout au bonheur de faire cette belle promenade à côté d'elle.

Il y a peu d'endroits qui égalent en beauté cette ascension lente de Fiesole, par une route en circuits, dont le ruban embaumé touche les jardins, les villas et les villages tout imprégnés encore des plus vifs souvenirs de l'histoire flo-

rentine. L'on voit peu à peu naître à ses pieds la figure de la ville, puis la plaine de Florence s'élargir, grandir indéfiniment, semble-t-il, puis s'arrêter tout à coup et comme pour se laisser embrasser d'un coup d'œil plus aisé, au milieu de sa coupe de collines. On côtoie les jardins du Décaméron et les séjours d'été du Magnifique. Enfin j'essayais de faire revivre sur cette route qu'il parcourut, notre cher peintre du couvent Saint-Marc, qui nous avait transportés, dans la matinée. Car il a vécu à Fiesole, et il descendit par ici, une nuit d'été ; et il dut, de cet endroit, embrasser comme nous Florence, fuyant son cloître et sa patrie, devant l'invasion du schisme. Mais toutes ces choses ne pouvaient avoir de retentissement que dans un esprit sans préoccupation. Et l'étonnement était du côté de ces dames qui ne semblaient pas concevoir que je ne fûsse pas préoccupé.

A un moment, Marie qui ne se tenait plus, se pencha à mon oreille.

— Mon ami, mon ami ! dit-elle, vous n'êtes donc pas malheureux ?

Je lui mis dans la main le petit billet que j'avais écrit pour elle dans l'intervalle de nos entrevues ; elle m'en glissa un elle-même, et je lui laissai voir dans mes yeux que je n'étais qu'affolé d'elle.

Elle sourit tristement !

— Oui, oui, dit-elle. Mais cela ne suffit pas... Et tout ce qui va venir... et tout l'avenir... dites ! dites ! n'êtes-vous pas malheureux ?

— Petite folle !

Elle me regarda très profondément. Nous avions mis pied à terre sous le prétexte d'admirer le paysage. Mme Vitellier demeurait à l'écart.

— Vous voulez avoir l'air de rire, dit-elle ; mais je vous connais bien, mon ami, vous ne savez pas jouer, et le seul mot d'avenir vous fut toujours désagréable, je sais. Je viens de le prononcer : vous avez cru faire le gentil, n'est-ce pas ? eh bien ! vous avez fait la grimace !

— Vrai ?

— Je vous l'affirme.

— Ne vous en offensez pas, ma chérie, puisque vous connaissez la sorte d'effroi puéril que ce mot produit sur moi, même dans votre bouche. Mais aussi, pourquoi violer le temps qui ne se donne que minute à minute ? L'avenir est formé sans doute de la qualité que nous tâchons de donner à la minute présente. Faisons-la belle, et il est à supposer qu'elle enfantera des minutes heureuses !...

— Poète ! dit-elle.

— Merci !

— Pardon ! c'est une injure que j'ai l'intention de vous jeter à la face, prononça-t-elle en s'efforçant à rire, tandis que Mme Vitellier nous rejoignait pour remonter en voiture.

J'avais si envie d'être heureux aujourd'hui que je me contraignis à ne pas voir en Marie le petit instinct fâcheux qui la faisait me négliger en ce que je valais dans l'instant, pour ce que je pourrais valoir dans son avenir. Je veux bien qu'elle eut raison ; mais avoir raison n'équivaut pas à être heureux. Je ne vis donc que la grâce incomparable qu'elle avait dans les multiples mouvements que ces journées ardentes lui donnaient. Le tour bistré de ses yeux légèrement creusés par l'angoisse et l'étirement sensible de la peau très fine, de chaque côté du nez, faisant saillir l'os, un peu fort ; sa tempe où l'agitation transparaissait ; ses lèvres qui se séchaient et qu'elle humectait à mesure, me la rendaient tout entière délicieuse ; et jusqu'à son acharnement, plus soupçonné encore qu'ouvertement déclaré, à me vouloir éprouver autre que je n'étais ; enfin le feu de l'attente des événements qui couvait peut-être aussi au fond de moi, après tout, m'excitaient à aimer d'une façon nouvelle et plus vive encore, malgré que je fusse, en vérité,

brisé d'aimer, d'aimer du cœur, éperdûment et sans répit.

Il arriva, à un tournant de notre route sinueuse, que le spectacle de Florence tout entière étendue sous le soleil déclinant nous arracha à tous une même exclamation. Ici, la beauté fut plus forte que tout et ces deux natures de femmes, si diverses, s'y oublièrent confusément.

De grands vieux oliviers semblaient ouvrir pour nous au passage leurs lourdes branches nonchalantes et d'argent frémissant. Les jardins nous soufflaient l'haleine des fleurs nouvelles. Des roses grimpantes, penchées sur la crête des murs, avaient la grâce chaude de vivants sourires. Nous ne savions que dire et nous prononcions seulement l'adorable nom qui désormais signifiait tant de choses pour nous : « Florence ! Florence ! Florence ! »

On descendit de voiture et se promena, quelques minutes, de long en large sur la place de Fiesole. Mais on fut désappointé ; on ne voyait rien. L'entrée des ruines du théâtre antique était fermée à cause de l'heure avancée.

— Je sais, dis-je, un endroit. Venez !

— Par cet escalier ?

— Oui, oui ! par cet escalier !

Ce fut par là que nous atteignîmes le petit tertre qui est devant l'église Saint-Alexandre, point culminant des hauteurs de Fiesole. Un arbre, un banc, un mur bas, à hauteur des genoux. Derrière nous, l'église avec un bouquet de cyprès. Devant nous : Florence et sa vallée.

Florence palpitait dans une brume d'or et dans le milieu de sa grande coupe de collines. L'heure la rendait plus vivante, et elle semblait donner le branle à cette large frénésie d'avant le coucher, à tout ce battement d'ailes d'oiseaux dont le bruit nous venait des jardins, mêlé aux cris aigus et clairs d'enfants et de femmes sur les terrasses des villas.

Sans plus rien dire, nous laissâmes nos regards flotter un moment au hasard. L'Arno ondulait, vers le couchant, le long de la promenade des Caccines ses eaux incendiées de soleil ; en face de nous, de l'autre côté de la ville, nous reconnûmes les vieilles murailles parmi les broussailles de Bellosguardo ; San Miniato ; notre grande place de Saint-Michel-Ange, et les Boboli inoubliables avec leurs longues allées ténébreuses et les glaives de leurs cyprès. Les monts de Casensino et tout l'occident jusqu'à Vallombreuse commençaient de mourir dans le bleu, et l'on

voyait, à l'opposé, verdir les montagnes de Carrare, sous de longues traînées de lilas. Enfin, à nos pieds, la ville où Marie m'était apparue la première fois, recevant les derniers feux du jour sur son dôme de marbre et sur la forêt de ses campaniles.

Marie émue et se contenant à l'excès ne pouvait parler. Je n'osais ni la regarder ni lui adresser la parole, certain que le moindre signe apporterait un comble à son état et provoquerait une brusque détente pénible.

Nous nous taisions. Le soir se répandait. Marie se rapprocha de moi, sur le banc. Je pris sa main. Elle me l'abandonna si complètement que je dus comprendre qu'elle ne me donnait que cela, à défaut d'elle toute. Oubliait-elle « l'avenir » en cet instant de merveilleuse beauté ? Je serrai sa main, tendrement. Je me disais : « Voici revenue une de nos minutes célestes : jouir, jouir du moment délicieux et du meilleur de nous qui s'exalte ! » Chose étrange, ce fut dans le temps même que Marie semblait quitter ses soucis pour venir à mon ravissement, que ces soucis me pénétrèrent à mon tour et soudain, comme par la pointe d'un stylet empoisonné.

Marie recouvrant toute la grâce de son imagination heureuse me dit tout à coup :

— Oh ! mon ami, regardez là-bas, là-bas, partout, les petites villas blanches ! On dirait qu'elles accourent, pareilles à des moutons qui rallient le gros du troupeau. Elles descendent jusque des collines les plus éloignées ; elles viennent de tous les points de l'horizon, cahin caha, dans les champs d'oliviers.

— C'est vrai ! c'est vrai ! on dirait qu'elles viennent toutes sur Florence, à cause de leur nombre qui croît à mesure qu'on se rapproche du centre...

Et ce centre, dis-je, savez-vous quel il est? Savez-vous ce qui les attire ainsi? C'est ce Dôme de marbre encore tout imprégné de lumière, alors que tout le reste commence à s'assombrir ; c'est cette belle coupole où s'abritent tant de rêves, sous l'invocation de Sainte-Marie-des-Fleurs ? C'est la fraîcheur de ce nom divin, l'attrait de cet éternel printemps qui appelle, appelle, toutes les petites maisons blanches du monde ?... Ah ! dis-je, tout frisonnant et m'appuyant sur son épaule, n'est-ce pas qu'on aime à imaginer que tout cela rentre le soir se blottir contre ce Dôme de songes ?

N'est-ce pas ? n'est-ce pas ?

— Oui ! oui ! Votre idée est charmante, et vous avez cent fois raison, c'est cette idéale

coupole qui séduit vers le soir l'innombrable troupeau blanc répandu dans les champs d'oliviers...

Et je pensais, malgré moi : mais il y a aussi la forteresse sombre et carrée du Palais-Vieux, dont la haute tour aux arêtes vives veille comme une sentinelle au flanc de la belle cathédrale. Celle-là est forte, impassible et farouche, peu séduisante ! Mais sans elle on ne viendrait point ; peut-être n'imaginerions-nous point voir accourir les troupeaux blancs de la campagne florentine. Car celle-là est le gouvernement fort, les armes, la tradition ancienne, l'intelligence positive, la sécurité... en un mot tout ce que je devrais être pour vous, petite Sainte-Marie-des-Fleurs, — et tout ce que je ne suis pas !

Poursuivant ma pensée, je m'effrayai de tenir la main de Marie dans ma main, sous les yeux de cette mère qui nous bénissait déjà. Je n'en étais pas digne. Je n'avais pas la force qu'il fallait. Je soulevai la main de Marie et la reposai sur ses genoux.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit-elle.

— Il n'y a rien...

— Oh ! si !

— Eh bien ! je pensais à ce Palais-Vieux qui m'inspire soudain des idées politiques...

— Mauvais plaisant, dit-elle, un peu courroucée, pouvez-vous bien rire !

— Je ne ris pas tant que ça !

Je ne riais pas du tout.

Le premier souffle de la nuit ayant fait gémir brusquement le bouquet des cyprès, derrière nous, Marie se retourna vivement et se cramponna à moi de nouveau. Je ne pus retenir un frisson, à cause de l'à-propos singulier de ce menu fait du hasard. Elle avait eu peur et s'était réfugiée contre moi. Est-ce que j'étais un refuge, en vérité? Cette secousse me porta à rire encore une fois amèrement.

— L'homme, dis-je, en m'efforçant de rassurer Marie d'une forte pression de main, l'homme, voyez-vous bien, doit être pour la femme à la fois ce que sont le Dôme de marbre et le Palais-Vieux pour nos troupeaux imaginaires...

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire un beau conteur de chimères, un miroir reflétant tout en beauté, et une forteresse...

— Eh bien ? dit-elle, réfugiée câlinement contre moi ?

— Eh bien !...

Ah ! cher petit être aimé ! elle oubliait, dans

cette heure d'abandon, toute l'inquiétude que mes extraordinaires insouciances lui avaient donnée dans le courant du jour. Aveugle, comme toutes les femmes, elle me trouvait parfaitement complet, ce soir, par le besoin qu'elle avait de trouver à côté de soi quelqu'un de parfaitement complet. »

« Eh bien ! me disais-je à moi-même, toi, toi, profite donc, insensé ! du moment exquis qu'elle te donne ! Mets donc quelque logique en tes plaisirs ! »

Hélas ! je m'aperçus que la logique de nos plaisirs consistait en une alternance, à peu près régulière, de conscience et d'aveuglement. Notre ciel était d'ouvrir ou de fermer les yeux simultanément, ce qui nous arrivait toujours autrefois, du temps de nos courtes entrevues, mais ne pouvait se produire perpétuellement avec la fréquence de nos rencontres et de nos entretiens.

— Il serait l'heure de rentrer, dit Mme Vitellier.

Nous ne répondîmes pas.

— J'ai peur, me dit Marie, de l'heure qui s'écoule. Je n'ai jamais senti rien me pénétrer si vivement que tout ce qui est dans l'instant que je vous parle, mon ami ! Il me semble que

j'aurai toute ma vie présentes à l'esprit les choses que j'entends en ce moment-ci : cette Florence, ce vent dans les cyprès, ces cris du soir dans les jardins, et ma voix... Oh ! mon André, parlez-moi!... cela ne me quittera plus, j'en suis sûre. Mais quelque chose me dit que je ne retrouverai jamais, jamais, cette heure-ci dans la réalité, cette heure-ci à côté de vous, André, à côté de votre façon de sentir... car je m'imagine que c'est à travers vous que tout m'arrive; que, vous parti, je ne sentirais rien.

— C'est, ma chérie, qu'il n'y a ici ni Florence, ni bruit du vent dans les cyprès, ni même ce timbre particulier que nous prêtons aux voix qui s'élèvent dans les jardins, le soir; mais il y a nous, qui aimons!...

— Ah! ah! dit-elle, je vous ai entendu! j'ai votre dernier mot qui résonne, qui chante, chante à mon oreille... Je suis heureuse, heureuse!...

Elle jeta sa tête charmante sur mon épaule, avec une pression et une caresse de chatte; je vis ses paupières abaissées; l'ombre longue de ses cils rejoignit le bistre de ses yeux fatigués; je vis encore quelques reflets d'or sur ses cheveux ondulés. Tout le reste me parut enveloppé de nuit. A ce moment, comme la veille, les cloches tintèrent, presque toutes à la fois et soudain.

Elles se répondaient de Fiesole à Florence et à cent villages alentour. C'étaient des voix claires et quasi pimpantes, à peine mélancoliques ; un jasement, un babillage avant le coucher, quelques-unes, à la résonance longue et frisante dans l'air léger, donnant l'idée d'un jeu de grâces à la tombée du jour. Un concert de voix enfantines nous vint en même temps de l'église, et l'air devint frais.

*
* *

Vers dix heures du matin, on vint m'avertir qu'une dame m'attendait au salon de l'hôtel.

— Cette dame est seule?

— Oui, monsieur, c'est une dame d'un certain âge.

M^me^ Vitellier seule et venant me trouver chez moi! grand Dieu ! que pouvait-il y avoir?

J'accours. M^me^ Vitellier m'ayant reconnu me prend les mains précipitamment.

— Monsieur André, me dit-elle, nous sommes perdus ! Ah ! plaignez-moi, je suis bien malheureuse !

— Mais expliquez-vous, Madame, je vous en prie !

— Hélas ! ne comprenez-vous pas ?

Et elle me tend une dépêche de Paris : « *Jamais ! jamais ! au surplus, j'arrive.* — VITELLIER. »

Il me passe une sorte d'éblouissement court; puis un mouvement de colère me remonte. J'entrevois la réalité, et selon la tournure de mon caractère, ce n'est pas encore l'affreux avenir, la séparation éternelle d'avec Marie qui m'accable, mais ceci seulement : tout de suite, tantôt, ne vais-je pas pouvoir voir Marie ? Si cette femme me disait : « Nous avons encore un peu de temps, venez nous trouver cette après-midi, vous la verrez... », il me semble que je ne penserais pas à notre malheur. Mon premier mot, insensé, laisse cette pauvre M^me^ Vitellier ébahie.

— Mais elle ! elle ! pourquoi ne l'avez-vous pas amenée ?

— Allons ! vous êtes fou ! dit-elle, après un instant d'hésitation. Vous ne pouvez plus la voir...

— Je ne peux plus !...

— Monsieur, me dit-elle, je n'ose me repentir de l'extrême faiblesse que j'ai témoignée vis-à-vis de ma fille et de vous, mon cœur seul me faisait agir et sans doute je continuerais à en suivre l'impulsion s'il ne dépendait que de moi. Mais

le père de Marie a prononcé, contre mon attente et mes désirs... M. Vitellier est d'une fermeté inébranlable; je n'avais compté pour le fléchir dans sa détermination première, connue de vous depuis... sept ou huit mois, n'est-ce pas, monsieur? je n'avais compté, dis-je, que sur mon propre retour sur ma parole, sur le parti infiniment grave que j'ai cru pouvoir prendre sur moi d'adopter à votre égard, lors de notre rencontre ici. A vrai dire je prévoyais une tempête violente, un coup terrible, mais dont tout le fracas devait s'éteindre devant mon imprudence accomplie; j'endossais tout. Ah! Monsieur, que n'eussé-je pas fait pour la santé de ma fille, et votre présence la ressuscitait...

— Eh bien! eh bien! m'écriai-je, la tuerez-vous donc à présent, de complicité avec Monsieur votre mari?

— Sans doute hélas! prononça-t-elle avec une froide raison, si mon mari le décide ainsi, car je ne suis que mère et n'ai aucun droit de m'opposer à ce qui sera décidé... à ce qui *est* décidé, car M. Vitellier ne reviendra pas sur sa parole, je vous le répète.

— Mais, Madame, cela est infâme, cela est sans nom. Vous avez vu Marie dans mes bras, vos larmes; votre indulgence, votre amour de

mère nous ont bénis tous les deux enlacés... Madame, vous ne pouvez nier qu'il en fut ainsi !...

— Oui ! oui ! dit-elle, tout à coup suffoquée par les larmes.

— N'était-ce pas le plus solennel, le plus beau, le plus efficace des serments ? Le pouvez-vous rompre ? allez-vous nous en délier ? Mais nos mains étaient nouées confusément avec les vôtres ! Allez-vous jeter cette enfant dans des bras étrangers ?... Mais enfin, Madame, que faudrait-il donc pour que vous jugiez que Marie m'appartient ?

— Taisez-vous ! taisez-vous ! dit-elle, la figure cachée par les deux mains ; je ne suis rien, je ne puis rien, M. Vitellier est informé de tout cela !...

Je bondis.

— M. Vitellier est informé de tout cela !!

— Et vous avez eu sa réponse...

Je tombai sur une chaise, me demandant si je rêvais. Puis je me sentis envahi d'une amertume et d'un dégoût immenses.

— Je serais curieux de savoir où Monsieur Vitellier entend placer son point d'honneur ?

— Hé ! monsieur ! de quoi parlez-vous ! ce sont là des choses qui se posent aux quatre points cardinaux !

Je ne pus m'empêcher de sourire de la ré-

ponse opportune. Ma colère tournait vers le goût du sarcasme ; j'aurais voulu m'oublier, me noyer dans de petites phrases venimeuses lancées à la première personne venue, mais volontiers à cette femme afin qu'elle souffrît dans tout son être pour être accointée à ce banquier sans entrailles et sans pudeur. Moi-même, à ce moment, je me souillai du regret de n'avoir pas fait de Marie ma maîtresse pour pouvoir aller souffleter ces gens à la face et devant tous : « J'ai eu votre fille, Monsieur, Madame ! oui, je l'ai eue chez moi, chez vous, dehors, dedans, partout où j'ai voulu !... Vous ne voulez pas me la donner ? Ah ! il y a de quoi rire ! Mais c'est moi qui vous la rends, tenez, Monsieur, Madame ! j'en suis saoûl !... » Ah ! ah ! pouah ! je m'empoisonnais moi-même ; je me fis honte de m'être laissé amener par l'idée de ce père à abîmer l'idée de mon cher grand amour. Mme Vitellier, qui me regardait, lisait sur ma bouche que je distillais un fiel atroce ; je contractais la mâchoire comme pour vomir ; puis je rougissais ; puis j'étais prêt à tomber à genoux, à demander pardon à n'importe qui, à pleurer d'un désespoir confus, d'une détresse totale qui ne me laissait plus aucune idée un peu claire. Si ! j'avais celle-ci, comme un entêtement d'enfant : revoir Marie !

Follement, stupidement, je suppliai :

— Laissez-moi la revoir !

— Vous n'y pensez pas ! dit M$^{me}$ Vitellier qui, ayant essuyé ses larmes, avait repris sa dignité.

— Une fois, une seule fois ! tout de suite... tantôt !

Je me traînais à ses genoux. Je me sentais absolument ridicule ; j'étais fou.

— Allons ! dit-elle, Monsieur, vous plaisantez ! Il est temps que je me retire. D'ailleurs j'ai tout dit. Monsieur, adieu !

Je me perdais par la violence de mon désespoir ; ma passion devait produire l'effet le plus grotesque. Mais cette séparation imminente, irréparable, me semblait impossible ainsi que ces précipices de cauchemar où l'on se sent tomber tout en se disant : non ! non ! ça ne va pas être, je vais m'éveiller auparavant !

— Madame, ayez pitié de moi ! Vous ne voyez donc pas que je l'aime à en perdre la raison.

Elle fut touchée à nouveau par ma sincérité ; elle se rapprocha :

— Voyons ! voyons ! mon ami, il faut être raisonnable !

Cette consolation, dans le moment même que

je lui disais que je perdais la raison, me fit éclater de rire et raviva ma colère.

Elle en fut blessée et me dit d'un air pincé :

— Vous n'êtes pas sérieux, décidément !

— Sérieux ! raisonnable ! Mais, est-ce que tout ce qui se passe a l'apparence d'être sérieux et raisonnable ? Vous-même, Madame, en vous reconnaissant vaincue en ces affaires en avouez la monstruosité ?

— Je ne sais pas ! je ne sais rien ! dit-elle, de grâce ne m'embrouillez pas davantage ! Nous n'avons pas coutume, nous autres, d'éclaircir par nous-mêmes les affaires.

— Mais qui donc les dirige, au fait, ces affaires? fis-je, commençant à me ressaisir.

— Quoi ? je ne vous comprends pas.

— Oui ! je demande quel est l'instigateur de cette résistance effrénée, de cette opposition inhumaine ? Car je fais l'honneur à M. Vitellier de le croire incapable d'une mesure aussi impitoyable. Ce n'est ni un père ni un ami qui maintient cette rigueur de fer. Il y a là-dessous une volonté tenace qui est plus forte que tous les principes de Monsieur votre mari ; il y a une machination infernale à quoi nous obéissons tous ici, il me semble ! Nous sommes tous courbés les uns devant les autres, à ce qu'il paraît : moi devant

vous ; vous, devant M. Vitellier ; mais M. Vitellier, Madame, devant qui donc, s'il vous plaît, tient-il cette singulière posture ? Car il la tient, je vous assure qu'il la tient !..

Mme Vitellier me regarda avec des yeux effarés qui soudain s'éclairèrent.

— Ah ! fit-elle.

— Ah ! Vous voyez donc bien, Madame, qu'il y a quelque chose ! Ce quelque chose, vos yeux viennent de le découvrir. Mais dites ! dites donc que je ne me trompe pas !...

Je trépignais, je frappais du pied le sol ; des girandoles de Venise qui tremblèrent, nous firent détourner la tête.

— Vous savez donc ? dit-elle.

— Mais quoi, quoi ? demandai-je impérieusement en frappant toujours du pied. La pauvre femme affaiblie par l'étonnement, oubliait que je la maltraitais. Et à mesure que mon exigeance augmentait, elle était plus prête à m'avouer ce qu'au fond elle n'eût pas voulu me dire.

— Mais qui vous a dit ? reprit-elle.

— Personne ne m'a dit, Madame, je soupçonne ;... je raisonne si vous voulez, et je suis sûr qu'il y a quelque chose ;... qu'il y a... quelqu'un ! quelqu'un, n'est-ce pas ? qui est la volonté de M. Vitellier, quelqu'un qui a introduit son

armature d'acier à la place du cerveau et à la place du cœur de M. Vitellier, et qui ainsi le gouverne, dans un but unique, dont il élague les voies à coups mesurés et d'une rigueur mathématique ! N'est-ce pas cela ? dites ! n'est-ce pas cela ?...

— Marie vous a parlé de M. Arrigand !

— Ah ! ah ! le voilà, vous avez dit son nom ! Voilà dévoilé le démon qui nous hante ! Mais qu'a-t-il à s'acharner ainsi contre une jeune fille qui le repousse ? Le dépit ? la haine ? tant de fiel entre-t-il dans l'âme d'un homme d'argent ? Est-ce que deux ou trois coups de Bourse ne lui vaudraient pas la fortune de M^lle^ Vitellier ? Mais il y en a de plus riches qu'elle ! L'aime-t-il ?... Ah ! ah ! ah !

— Ne riez pas ! monsieur, ne riez pas de cet homme-là !

— Cet homme-là ! mais je le tuerai, Madame, je l'assassinerai au besoin, comme il est juste de le faire à qui se joue de la sensibilité et du cœur d'un être ! je l'écraserai comme un animal nuisible, comme le monstre venimeux qui se faufile en rampant, dont les forfaits s'accomplissent dans l'ombre et le calcul ! ... Où le prendre ? n'est-ce pas ?... Oui, car il se cache, il se terre ; mais j'aurai sa piste, ces gens-là ont une odeur que

nous sentons. Voulez-vous que je vous dise? J'imagine que notre homme n'est pas loin... M. Vitellier l'amènera? Non point! il est ici avant M. Vitellier si son intérêt l'exige; il nous écoute peut-être derrière ce mur. Ah! tenez, je crois qu'il ne nous a jamais perdus de vue; il était l'ombre empoisonnée qui glaçait tout à coup les meilleurs instants de notre bonheur d'un jour!

— Je vous supplie, dit Mme Vitellier en croisant les mains, de ne point vous occuper de cet homme. Partez plutôt, quittez Florence momentanément: nous n'y resterons pas longtemps, je suppose. S'il y a une chance de salut pour vos projets... qui ont été les miens, je vous promets de la réchauffer de tous mes soins, je vous préviendrai... Mais éloignez-vous!

— Je veux d'abord voir cet homme et le tuer!

— Qui vous dit qu'il sera ici?

— Votre question même me prouve qu'il n'est pas impossible qu'il y vienne... Je gage que vous l'attendez tôt ou tard.

— Partez! je vous en conjure!

— C'est abandonner Marie dont le cœur m'appartient!

— Au prix seulement de votre départ, je vous promets mon concours...

— Hélas ! Madame, tout le sens de cette entrevue fut de me faire entendre que votre concours est sans force !

— Aimez-vous mieux la guerre entre nous ?

— Mais, Madame, entre vous et moi, il y a votre fille que chaque coup atteindrait !

— Hélas !

— Hélas !

Sur ce triste mot, Mme Vitellier me quitta.

Une heure après, Marie me faisait remettre ce mot :

« Pars, mon cher amour ! Prends un billet pour Venise et arrête-toi à Ferrare. C'est une grande ville déserte et triste où nous serons bien. Tu m'y attendras. Ne t'étonne pas ; ne t'effraie pas ; n'hésite pas ! Je suis résolue.

« Ta

« Marie-des-Fleurs. »

J'eusse été décidé à partir, ce seul mot m'en eût empêché. Je ne voulais pas entraîner cette enfant à sa perte. Il fallait non seulement ne pas partir, mais montrer que je n'étais pas parti.

Je passai un quart d'heure à ma fenêtre, tourné du côté de la Casa Santidio, dans l'espoir de voir paraître Marie.

Enfin elle paraît. Il faut qu'elle ait beaucoup souffert. Le cerne bleu de ses yeux des mauvais jours a rejoint la courbe de ses sourcils en un cercle complet. Je ne distingue de loin, dans sa figure de cire, que ces deux grands trous noirs où brillent les lumières de son regard qui me veut parler. Le désordre doré de ses cheveux enveloppe le visage transfiguré, tendu vers moi désespérément. La distance m'empêche de distinguer la mobilité probable de ses traits. Je ne vois que ce masque extraordinaire dirigé vers moi et dont l'angoisse et l'ardeur fixes me font frissonner jusqu'aux moelles. Est-ce la douleur ou un espoir insensé qui donnent un tel feu à cette face immobile et cependant étrangement vivante? Je suis fou ; peut-être mon exaspération me rend-elle visionnaire? Je prononce malgré moi : « Ma Marie, ma petite Marie! Est-ce toi? » Mes paroles se perdent dans la distance et dans l'air indifférent. Elle a fait un signe de la main. Que signifie-t-il? Je me dis : « Si je n'étais si troublé, je le trouverais simple et compréhensible. » La peur de ne point le saisir fait que je ne sais l'interpréter. Le désespoir me prend. Ce signe est de la plus grande importance ; mais mes yeux se couvrent ; je ne distingue plus rien. J'essaie de me remémorer le mouvement qu'elle a fait.

Je m'essuie les yeux, je veux la revoir. Elle a disparu. Ah! triple sot! elle m'a dit de la main : « Pars! pars! » c'est clair. Et sa figure est celle d'une enfant qui quitte tout pour venir à moi. Si je ne pars pas, elle m'aura dévancé. Vais-je la laisser seule? Et me voici faisant mes valises.

## VI

Comment suis-je parti pour Ferrare? Qui m'a guidé? Qui m'a poussé? Qui m'a fait marcher, agir? Nulle conscience, nul souvenir! J'ai suivi son mot impérieux, à la lettre : « Pars, mon cher amour, pour Venise; arrête-toi à Ferrare, c'est une ville triste et déserte où nous serons bien! » Étais-je éveillé, endormi? Je n'ai souvenance que d'un effort extrême et fatigant, à la gare de Florence, pour *la* voir, *la* distinguer, voulant absolument qu'elle fût là, qu'elle vît son grand désir accompli. J'en eus une sorte de courbature aux yeux. On partit. Où allais-je, grand Dieu!

Ce fut le soir, à l'heure où le soleil tombant incendiait les murailles de brique du vieux château de Ferrare, et comme j'errais autour des fossés pleins d'eau profonde et verte, qu'une voiture passa portant Marie. Je poussai un cri;

elle me sourit simplement. Elle fit arrêter la voiture ; je montai, pâle comme un mort.

— Me voici! dit-elle, en me tendant la main.

Je la pressai à lui faire mal. Je ne songeai pas plus qu'autrefois à lui demander comment cette chose extraordinaire se faisait : qu'elle fût là! Elle ne songeait qu'à me remercier de mon étreinte.

— Ah! lui dis-je, avec la plus grande sincérité, je jure de mourir pour vous!

Par cette phrase, qui pouvait être banale, j'entendais dire beaucoup. Elle n'en prit qu'un mot, et les yeux perdus dans le vide, elle me dit :

— Mourir? vivre? ma foi! je ne distingue plus!

Elle était à bout de forces, et elle s'affaissa sur mon épaule. On dut la porter à l'hôtel, jusqu à la chambre que j'avais retenue pour elle.

Alors, je demeurai là, à son chevet, lui faisant respirer des sels et lui frottant les tempes. Par moments je jetais des yeux hébétés autour de moi. Je voulais douter de la réalité. La réalité abrutit. Vraiment on ne la voit point. Toute son intensité naît dans l'instant qu'elle passe à l'état de souvenir. Ce lit d'hôtel ; Marie étendue, inanimée ; moi seul vis-à-vis d'elle ; la porte close ;

et au dehors la sensation du monde éteint, du reste de la terre réduit à une poussière de cendres, comme à la suite d'un grand cataclysme, à jamais pour nous anéanti. Je secouai la tête : « Je suis fou! je rêve! » Marie semblait sourire dans sa faiblesse. Elle était belle, ainsi transfigurée. Je la reconnus telle qu'elle m'était apparue à la fenêtre, la dernière fois, à Florence. La chair transparente, les yeux agrandis démesurément, le nez aminci comme par la mort; l'âme pour ainsi dire apparente, extériorisée par quelque ardeur ou quelque effort surhumains. Ah! n'était-ce pas l'image sublimisée de la Marie des belles heures de mon amour? pourquoi n'étais-je pas tout enthousiasme et toute joie aux pieds de ce dieu par qui j'avais été ravi et qui aujourd'hui se donnait tout à moi? Je me penchai sur elle; je l'adorai. Son souffle me caressait le visage. Je voulais l'absorber en moi; je voulais me figurer qu'elle-même me venait avec cet air d'une tiédeur légère, et que pénétrée en moi elle allait me communiquer cette vertu de l'extase dont j'éprouvais une sorte de besoin frénétique.

Elle s'éveilla peu à peu et reprit promptement sa vivacité. Son ébranlement nerveux n'était pas apaisé par cette défaillance passagère; et, effrayée sans doute à l'aspect de cette

chambre et de notre solitude, elle demanda aussitôt à sortir. Je croyais qu'elle ne tiendrait pas debout. Je la suppliai de se reposer encore. Mais elle se leva malgré moi et marcha sans hésitation. Elle alla à la fenêtre, ouvrit les volets. La lumière du couchant l'inonda ; elle aperçut la masse flambante du château, et aux fenêtres des maisons la multitude des petites jalousies vertes que le ton rouge de la brique avivait. C'était un miroitement lumineux d'une extrême intensité. Elle cligna des yeux, eut un mouvement de retrait. Puis le contraste soudain de cette bruyance lumineuse et des silhouettes nouvelles de cette ville d'exil, de notre silence dans cette pauvre chambre, peut-être aussi l'angoisse étrange, la sorte d'effarouchement timide que me cause à moi tout pays inconnu, la suffoquèrent tout à coup et elle se jeta dans mes bras toute sanglotante.

Pendant qu'elle pleurait, elle se mit à me dire, sans autre à propos, comment elle était partie de Florence. Dès le matin, elle avait fui, sans rien emporter. Sa mère dormait ; la femme de chambre n'était pas levée ; heureusement la porte de la rue était ouverte, et en sortant elle n'avait rencontré personne. Elle avait couru à la gare, ne sachant qu'inexactement l'heure

du train. Deux heures à attendre. Elle s'était réfugiée à Santa-Maria-Novella, l'église la plus proche. Là elle s'était dissimulée au fond de la chapelle Rucellaï, aux pieds de la grande Vierge de Cimabue. Elle retournait au train quand, du porche de l'église, elle avait vu l'omnibus d'hôtel traverser la place et m'avait reconnu. Alors une joie folle après la longue attente matinale et l'incertitude de mon départ; elle avait voulu courir, se précipiter vers moi, partir avec moi, comme deux époux pour un voyage de noces. Mais une peur la clouait aussitôt sur place. Si elle était vue à la gare avec moi, tout était perdu. D'ailleurs la grande sécurité que lui causait mon départ certain lui suffisait pour le moment. Elle eût attendu vingt-quatre heures à Santa-Maria-Novella ; elle attendrait bien le second train qui part dans l'après-midi. Alors, elle avait acheté un gâteau à une bonne femme qui se tenait à l'entrée de l'église, et elle était retournée, dans son petit coin noir, sous la grande Vierge de Cimabue. Vingt fois elle avait tremblé lorsque des visiteurs entraient dans la chapelle ; le sacristain était venu rôder autour d'elle et lui avait, à la fin, adressé quelques questions qu'elle n'avait pas comprises ; elle lui avait donné une lire; il l'avait saluée profondément,

lui avait apporté un petit coussin. Enfin l'heure du départ : de nouvelles transes ; le hall de la gare en plein jour ; elle allait droit au guichet sans regarder ni à droite ni à gauche, s'abandonnant au destin. Peut-être quelqu'un l'avait-il vue, elle n'en savait absolument rien. Au guichet, quelle épreuve ! Elle demande un billet pour Venise et elle s'aperçoit qu'elle n'a pas assez d'argent. Elle n'avait oublié que cela ! Elle n'avait jamais pris un billet elle-même. L'employé parlait à peine le français. — « Et pour Ferrare ? » Elle avait juste assez. Si quelqu'un l'avait vue, on saurait donc qu'elle avait prononcé le nom de Ferrare. Cela lui causait un tourment qui durait encore. Je l'embrassais au récit de chaque douleur nouvelle ; elle me tenait le cou enserré de ses bras ; chacune de ses épreuves, à mesure qu'elle les avouait, se tournait en félicité. Une réaction se produisait peu à peu dans la paix qui nous environnait, et le sentiment de notre liberté toute neuve nous grisait et nous intimidait. Elle manifesta encore une fois le désir de sortir ; je vis qu'à présent elle en avait la force, et nous fûmes dehors.

Une voiture, carosse, guimbarde étrange, un immense véhicule pouvant contenir six personnes, garni d'une étoffe jaune fanée, fripée,

enfin magnifiquement ridicule s'offrit à nous et nous mena dans la ville. Le soleil adouci, mais non tombé encore, mettait à toutes les choses des tons de tendre délicatesse et caressait la ville avec une douceur que je ne me souviens point avoir jamais remarquée ailleurs. Ferrare est une ville verte et rose, trop grande et vide, coupée de rues larges à perspective infinie ou à lentes courbes pareilles aux flexuosités d'une rivière qui serpente librement dans la plaine. Les maisons sont closes, les palais sont morts, de rares personnes interrompent la monotonie de ces allées de nécropole. Notre premier souci fut d'aller jusqu'au palais de Schiffanoja, dont le joli nom qui veut dire « chasse-ennui » chante à l'imagination de tout nouveau venu à Ferrare.

Quand nous eûmes atteint une rue étroite et longue, bordée de murs nus et de campaniles branlants, où de l'herbe poussait entre les pavés et les dalles, et où l'on nous dit que Schiffanoja se trouvait, nous descendîmes de notre char grotesque et dîmes au cocher d'aller nous attendre du côté des remparts. Alors nous nous trouvâmes tout seuls dans cette ruelle provinciale, en compagnie des souvenirs bruyants et confus de la Ferrare ancienne en contraste avec la sérénité actuelle de ses cendres, et savourant

le goût âpre de notre tumulte présent, à nous, que nous venions ensevelir ici dans cet universel et incomparable apaisement. Schiffanoja : rien qu'une muraille et une porte, avec une corniche sculptée soutenue par des pilastres en demi-relief. Nous n'osâmes frapper à la porte à cause de l'heure avancée ; à vrai dire, d'ailleurs, nous ne pensions pas que quelque chose ici pût s'ouvrir, que quelqu'un vécut derrière ces grands murs clos, et nous marchions avec des précautions sur des touffes d'herbes menues, de peur d'éveiller le silence que répandait la fin du jour sur toutes ces choses à jamais finies. Nous allâmes ainsi jusqu'aux remparts qui sont plantés d'arbres, et de là, sans apercevoir un être vivant, nous fûmes longtemps à regarder autour de Schiffanoja qu'un dernier rayon baignait de lueurs roses, la longue rue herbeuse, les campaniles croulants et les cyprès plantés dans de tristes jardins abandonnés.

— N'est-ce pas là, me dit Marie, l'endroit qui convient à merveille à notre retraite, ô mon André ? Pouvons-nous être plus loin de toutes les choses du monde, que nous avons fuies, sinon dans ce beau cimetière vert et rose, vieux lui-même, où l'on ne meurt plus, et où l'on dirait que la mort ailleurs si brutale, a eu le

temps de se former à la politesse et met de si tendres parures à l'aspect de tous ces débris ?

J'ai connu des coins de province silencieux qui m'ont impressionné tout enfant d'une manière ineffaçable. A douze ans, dans une petite ville de Touraine, passant derrière une vieille église, durant la grande chaleur du jour, je reçus pour la première fois l'émotion qui vient du mutisme complet de toutes les choses environnantes, et je pressai le pas, ayant éprouvé une sorte d'angoisse à cette sensation inconnue Les quartiers désolés de Ferrare me rappelèrent cette minute ancienne, et, comme il arrive toutes les fois que nous accollons deux instants divers de la vie, ma mélancolie s'accrut, et Marie se haussa pour m'embrasser, comme elle avait eu souvent, me dit-elle, l'envie de le faire toutes les fois qu'elle me voyait aux tempes un certain frisson qui me fait pâlir et me bouleverse la physionomie.

— Tu as mal, dit-elle, allons-nous-en !

- Nous reprîmes au hasard notre premenade dans la ville, sans penser trop à ce que nous voyions. C'était le jour de nos noces ! Ce soir Marie dormirait dans mes bras !

Sur les hauts murs, des vignes-vierges, des touffes de lierre pendaient nonchalemment, et,

au delà, on apercevait des cyprès et des pins faisant songer à de grands jardins sombres et froids où de petites princesses de songes feraient d'inutiles efforts pour réentendre au bord des vasques taries le bruit ancien d'un jet d'eau. Comme nous passions devant une de ces magnifiques portes aux pures sculptures de la renaissance, les battants furent ouverts par hasard et en dedans, par quelqu'un qui ne parut pas, et nous aperçûmes un jardin épais entouré d'un portique à colonettes élégantes et que l'ombre du soir embellissait. Les fenêtres de ce palais, comme presque toutes, étaient grillées sur la rue ; les persiennes vertes fermées ; et une tentation nous prit d'entrer là et d'y vivre à l'abri de tout, un amour éternel et silencieux.

— Entrons ! entrons ! allons voir !...

Nous descendîmes de voiture ; mais à peine avions nous pénétré sous le porche, que Marie sentit un grand froid aux épaules et rebroussa chemin.

— Non ! non ! dit-elle, j'ai peur...

L'heure avançait. Par une des longues avenues droites et semblant sans fin, nous vîmes le soleil disparaître. La lumière discrète du crépuscule, exquise sur les tons passés de cette

ville, nous retint quelque temps encore. Je ne sais quelle crainte ou quelle pudeur instinctive nous éloignait de l'hôtel. Nous suivîmes, par plaisir, des jeunes filles Ferraraises, au corsage rose, avec une résille de dentelle épinglée sur l'arrière de la coiffure. Elles marchaient, lentes et presque sans parler, peuplant à elles seules une rue qui allait se perdre à l'horizon dans la nuit tombante. Elles s'éclipsèrent tout à coup, sans que nous pussions savoir où elles avaient pénétré. Après elles, nous ne vîmes plus rien qu'un moine aux pieds nus, et derrière une haute fenêtre grillagée, une figure de femme admirable, plongée sans doute dans quelqu'un de ces rêves que l'on ne peut avoir qu'ici, qui ne nous vit même pas passer et la regarder, tournée du côté du mince croissant de la lune qui commençait de s'élever dans le ciel verdissant.

Nous revînmes très émus et frissonnants de notre promenade. Marie me dit en se serrant contre moi :

— Andre, on dirait, n'est-ce pas, que nous nous sommes fait mourir tous les deux ensemble et que nous nous éveillons en même temps de l'autre côté de la mort, bien heureux d'être unis, mais inaccoutumés encore à l'endroit nouveau?...

Etendus dans le carosse qui roulait mollement sur les dalles, nous fîmes tous nos efforts pour étouffer dans des baisers notre trouble et nos désirs confus.

Il nous fallut errer encore avant de rentrer, autour du château de Ferrare immense et effrayant dans la nuit. Ses hautes tours et ses corps compacts de murailles que nous avions vus flambants au coucher du soleil, prenaient une apparence fantastique par l'énormité de leur masse d'ombre. Nous nous penchions au bord des fossés profonds et, dans la nuit muette, le petit bruit de la chute d'un platras ou d'une pierre nous révélait la présence de l'eau lourde et dormante. Toute cette apparence romantique s'accommodait trop à l'étrangeté de notre situation. Marie me serrait le bras et avait peur. « Rentrons ! » disait-elle ; et tout à coup elle ne voulait plus.

— Si l'on m'avait suivie, et si l'on m'attendait à l'hôtel?...

Et tandis que nous tournions le dos à l'hôtel, elle croyait soudain reconnaître son père s'enfonçant dans l'ombre, du côté de la cathédrale.

— Je l'ai vu, mon chéri, me dit-elle ; je vous jure que je l'ai vu !

— Petite folle ! Vous n'en pouvez plus, mon amour ; allons dîner... Viens !

Elle avait la fièvre et put à peine goûter au repas que l'on nous servit dans sa chambre. Mais une exaltation de tendresse la saisit quand elle nous vit seuls dans la pièce étroite. Tout le reste des choses disparaissait devant cette réalisation d'un rêve qu'elle avait sans doute maintes fois caressé. Son instinct de femme, uniquement, subsistait, avec le goût inné de la famille, de la table, de la douce intimité tranquille. Et je suis sûr qu'elle avait aussi cette hantise de l'imagination des jeunes filles : le voyage de noces. Elle n'osa pas y faire allusion ; mais elle rougit, un instant, et c'était ce mot qui avortait sur les lèvres qu'elle me tendait avec des ardeurs nouvelles. Je fus sur le point de suffoquer à l'idée de tant de joies simples et traditionnelles que je retranchais de sa vie. Je la pris dans mes bras pour qu'elle ne vît pas ma tristesse. Elle ne crut qu'à mon amour et me dit encore une fois ce qu'elle voulait à toutes forces qui fût vrai :

— Je suis heureuse, heureuse !

Elle était penchée sur mon bras, la tête renversée et dans l'attitude du plus complet abandon. Toutes ces secousses avivaient sa beauté, et, malgré la crise violente de ces deux jours, elle

n'avait pas perdu le renouveau de santé apparente que lui avait valu l'heureux séjour de Florence. Relevant le front, dans l'intervalle des baisers que je lui donnais avec une sorte de frénésie composée de mes désirs et de mon désespoir, je regardais cette figure extraordinairement expressive et dont le jeu mobile alimentait ma vie depuis une année. Jour par jour, ces masques divers se représentaient à ma mémoire ainsi qu'une affolante guirlande que le vent secouait; depuis celui qu'elle avait dans la gondole au retour du Lido, quand nos regards se croisèrent, jusqu'à celui, tout à fait irréel qui m'était apparu à sa fenêtre sur l'Arno et m'avait imposé l'accomplissement de la dernière détermination. Elle avait changé presque complètement sous l'influence de nos aventures. Elle avait perdu la figure nette, simple, unie et pour ainsi dire *inconsciente* de la jeune fille que l'on dirige et pour qui l'on se donne la peine de penser et d'agir. Elle avait gagné toutes les marques d'une vie propre, de l'impulsion personnelle, de la responsabilité. Cela était sensible à un pli léger entre les yeux, à une agilité nouvelle des paupières et à la profondeur du regard, devenue vraiment impressionnante.

Jamais je n'ai eu comme à ce moment-là,

l'impression de quelque chose de solennel et de définitif. Voici, là, me disais-je, appuyé, éperdu, sur ton bras, le visage par quoi t'aura été révélée toute la secrète puissance de l'amour ; le mystère est là, dans cette chair amaigrie et dans ces lignes agitées et ténues dont le dessin se modifie sans cesse comme la figure des nuages dans le ciel, et dont tu ne saisis qu'imparfaitement le sens. Cependant il est précis, car en aucun autre visage tu ne trouveras la même direction de la mobilité ; aucun autre n'aura le pouvoir de t'agiter pareillement. Qu'est-ce qu'il y a là? que tiens-tu là, sur ton bras? N'est-ce pas quelque idéal emblème que le ciel t'envoya pour t'éclairer sur certains replis du cœur humain? Ou bien est-ce un objet ordinaire qui se flétrira à tes côtés : ta servante par exemple et celle de tes enfants?

J'eus un frisson. Elle me dit :

— Qu'as-tu?

— Je t'aime! je t'aime! lui répétai-je.

Le son de ma voix m'effraya. La chère enfant fermait doucement les yeux en se reposant sur l'assurance de mon amour. Comment n'était-elle pas inquiétée par le ton de mes « je t'aime! je t'aime! » qui me revenaient à moi comme s'ils eussent été prononcés ici par un étranger.

N'étais-je donc pas sincère? Si, si! je le croyais absolument. Mais, me disais-je, c'est que j'aurai eu quelque préoccupation en prononçant ces mots, et j'aurai mal pensé à mon amour durant que je l'affirmais; cette distraction a suffi à modifier la tonalité de ma voix. Je baisai le front, les yeux et les lèvres de Marie avec une exaltation fiévreuse. Il était très apparent que je voulais concentrer toute mon attention sur ceci : je l'aime! je l'aime. Elle ne pensait qu'à cela; que ne faisais-je comme elle!

J'étais assis dans un grand fauteuil; j'avais Marie sur mes genoux. Je coupai le silence par cette autre affirmation dont j'avais sans doute aussi besoin :

— Je *t'ai!* ma Marie, je *t'ai!*

Et je la serrais fortement, en signifiant ma possession. Elle ouvrit les yeux; elle eut un imperceptible mouvement d'effarouchement, mais aussitôt fondu dans un doux sourire de confiance; elle referma les yeux : elle était bien à moi.

La réalité m'anéantissait. Je voulais m'exalter par le résultat inouï des événements, et je n'aboutissais qu'à m'extérioriser de moi-même et à me contempler à distance, là, avec le fardeau adorable que je portais dans les bras. Avoir

Marie, après tant d'heures de désir et d'absence! Avoir cet être dont la seule vue m'avait tant de fois mis sur le point de défaillir et que j'avais cru intangible, comme un ciel! Les souvenirs, confus et pressés de tant de mois d'affolement, venaient heurter leur troupe affamée contre cet instant qui les devait combler. J'en sentais le heurt violent, le choc décisif, et je me méprisais pour considérer tout ceci et ne pas m'abandonner simplement, à l'exemple de cette jeune fille en qui la tragédie, en vérité, devait avoir un autre retentissement !

Un de mes doigts, passé par l'ouverture de sa manche caressait la peau extrêmement douce du bras frais. C'est à cet instant seulement, que je conçus l'image nette de la possession physique, imminente.

Tout homme qui n'a pas aimé me trouverait imbécile. Mais je défie un être délicat accoutumé de longtemps à savourer ce frisson étrange que donne le cœur épris, frisson qui n'a aucun analogue dans les émotions humaines, de ne pas éprouver la sorte d'hébétement atterré que j'eus à ce moment. Ce n'est pas à dire que je n'aie ressenti dès auparavant le désir de l'absorption complète de la femme que j'adorais. C'était un désir sourd, l'œuvre souterraine et sûre de la

nature ; mais jamais, jamais je n'y avais *pensé*. Il y a, dans l'exaltation sentimentale qui fut la mienne, un fait qui vous donne cette sensation d'être comblé, que l'on croit le propre de la possession physique, c'est la *présence*. Voir l'aimée, l'entendre, ou lui presser le bout des doigts, contiennent pour l'homme que le cœur domine, plus de volupté que toutes les ivresses de la chair.

Ma main errait le long du bras ; le quittait ; remontait au cou, aux alentours du menton d'une excessive finesse, puis revenait au bras et s'infiltrait sous la manche, attirée cependant invinciblement par cette peau fraîche et douce. Dans un moment d'abattement, de désir et d'hésitation mêlés, de temporisation égoïste et lâche, mon bras était tombé, ballant. Ma main rencontra par hasard la cheville mince de Marie et s'y fixa, comme un anneau, la caressant en l'enserrant, avec lenteur. L'image me vint, de toute la jambe que je pouvais ainsi prendre et caresser.

Je demeurai encore inerte et poussai un soupir assez fort. Marie se redressa vivement.

— Qu'est-ce qu'il y a, ma chérie ?

— Chut !... fit-elle.

— Mais quoi ?

— Ecoute, écoute !...

Je n'entendais que le bruit des Ferrarais assez nombreux à cette heure dans la rue, et quelques voix confuses à l'intérieur de l'hôtel.

Elle me dit :

— Je perds la tête !

Elle m'embrassa avec une ardeur désespérée ; je sentis ses lèvres froides.

— Oh ! lui dis-je, petite folle, en effet, voilà un baiser comme tu m'en donnerais si nous nous séparions pour toujours... Ce n'est pas le cas !

Elle me fixa avec des yeux hagards :

— André ! André ! dit-elle ; nous sommes perdus !

En ce moment, on frappa discrètement à la porte.

— N'y va pas ! n'y va pas ! dit-elle en se cramponnant tout entière à moi.

— Mais, ma chérie, c'est un domestique... laisse-moi !

— Va ! soupira-t-elle en tombant dans le fauteuil, quasi anéantie.

J'allai à la porte où l'on continuait de frapper un peu plus fort.

— Qui est là ?

— Monsieur, me dit la voix du *cameriere*, c'est un Monsieur qui tient à vous parler.

Je pensai instantanément que Marie avait

reconnu la voix de son père. J'eus, un moment, le désir de la prendre dans mes bras et de me présenter ainsi à ce monsieur en lui disant : « Monsieur, arrachez-la-moi donc ! » Je haussai les épaules à l'idée de mon extravagance. Que pouvais-je contre le père de cette enfant qui avait le droit de requérir toute la force légale ? Le mieux était de l'affronter tout de suite.

Le domestique m'avait parlé en italien que Marie comprenait difficilement. Je lui dis que ce n'était rien, que le maître-d'hôtel me demandait pour quelque formalité.

Je descendis et me trouvai en présence de M. Arrigand.

La colère me monta immédiatement. Ah ! pensai-je, je ne m'attendais pas à celui-ci, et j'aurais bien fait de ne pas me déranger.

— Monsieur, lui dis-je, sur un ton impertinent, je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

— C'est exact, Monsieur, me dit-il, et je pourrais remédier à cet inconvénient en priant M. Vitellier qui m'attend ici, en voiture, de me présenter à vous... Sachez-moi donc gré de ne l'avoir point fait, ce qui vous évitera sa violence...

— Mais Monsieur, dis-je, la violence n'est point pour m'épouvanter !

— Trêve de coquetterie, Monsieur; je viens de la part de M. Vitellier chercher ici Mlle Marie sa fille, qui est entre vos mains, si je ne me trompe, depuis l'arrivée à Ferrare du train de 5 h. 40.

— Vos renseignements sont d'une précision mathématique à laquelle ma nature est insensible, Monsieur; je vous en ferai grâce dans la suite de cet entretien qui sera court, je l'espère. Je ne remettrai pas entre vos mains Mlle Marie Vitellier qui est entre les miennes de par toutes les forces de sa volonté.

— Mlle Vitellier est mineure, vous ne l'ignorez pas, Monsieur, et la loi ne tient pas compte de ses volontés.

— L'amour qui me lie à Mlle Vitellier ne tient pas compte de la loi.

— Il faut le regretter, Monsieur, car il eût été préférable de sauver Mlle Vitellier autrement que par l'emploi de la force légale, à laquelle il nous faudra bien recourir et qui ne va pas sans scandale...

— Hélas! Monsieur, vous faites résonner là des mots qui n'ont plus guère de sens pour des malheureux en révolte contre tout l'ordre social; nous nous honorons de ce qui vous scandalise, et nous faisons un devoir de transgresser vos codes.

— Libre à vous de vous inspirer dans vos relations sentimentales de l'exemple des peuples qui vont tout nus sous le soleil. Voyagez donc, Monsieur, et menez des idylles dans les pays non défrichés ; mais laissez l'honneur à nos jeunes filles...

— Ha ! ha ! ha ! fis-je, d'un rire méprisant, l'honneur !...

On entendit un roulement de voiture sous le porche de l'hôtel ; M. Arrigand regarda à sa montre et me dit flegmatiquement :

— Monsieur, l'honneur qui excite votre hilarité, est, je l'espère, satisfait à l'heure qu'il est : M. Vitellier emmène M^lle^ Marie, sa fille, dans la voiture qui s'éloigne en ce moment-ci.

Je bondis.

— Vous m'avez joué, m'écriai-je, en m'avançant brutalement sur lui, et je le souffletai.

Il ne broncha pas, caressa du doigt une de ses cartes qui dépassait un peu l'ouverture de la poche de son veston, et me la tendit après y avoir griffonné une adresse.

— Monsieur, me dit-il, il se peut que je vous tue demain, et il faut que j'y compte un peu pour ne point le faire sur-le-champ, ce à quoi votre voie de fait inconsidérée me donne quelque droit. Dans tous les cas, je ne voudrais pas que

vous fussiez séparé de moi à jamais sans avoir appris quel homme je suis ; en deux mots, sachez-le :

Je veux épouser Mlle Vitellier. La volonté de son père, homme d'un grand sens, est sur ce point égale à la mienne. Un seul obstacle : non pas vous, Monsieur, mais le goût romanesque si naturel à une jeune fille et qui, de longtemps, m'apparut chez Mlle Vitellier comme réclamant impérieusement d'être comblé. J'étais parfaitement incapable de remplir cet office élégant et... éphémère, et je remarquai sans déplaisir, Monsieur, votre ingérence dans la famille, puis dans la vie sentimentale de Mlle Vitellier. Oh ! je ne fis à peu près rien pour la découvrir; tout sautait aux yeux ; je n'en perdis pas une particularité, et ma discrétion fut égale à l'intérêt direct que j'avais à ce que cette affaire demeurât silencieuse. Je la couvai de tous mes soins. Je ne vous cacherai pas que mon désir était qu'elle prît la tournure la plus vive et la plus prompte. Plus grande et plus profonde était votre puissance séductrice, plus sûre était ma garantie : le goût de Mlle Vitellier eût pu se disperser sur une demi-douzaine de jolis cœurs avant d'en arriver au temps de la raison et du mariage ; que dis-je, il eût pu continuer à se répandre après... J'eus

la chance qu'elle rencontra un ami de qualité si singulière que tous les autres caprices étaient évidemment et à jamais éclipsés par la passion qu'il inspirait; ainsi j'obtins la certitude que la femme de qui je ne pouvais espérer l'amour mais voulais acquérir l'amitié et la fidélité conjugales, garderait, sa vie durant, et passé l'heure des belles fusées, un culte pieux et discret au disparu,... me sachant gré, d'autre part, de l'avoir tirée des mille tristesses et des nécessités avilissantes de la vie romanesque — qui dure le temps d'un printemps — pour lui fournir à l'encontre l'existence calme, régulière et opulente qui convient à l'âge mûr et qu'exigeait son éducation. Vous brûliez; son cœur se consumait; ces intensités comblaient mes vœux. La violence, le coup de tête n'étaient pas pour me déplaire; car j'avais hâte d'un dénouement. Je le désirai éloigné de Paris. Je vous tendis le piège, vous y tombâtes... et tout va bien.

A demain, monsieur!...

Je tournai le dos et m'enfuis, tout à coup exténué par le cynisme de cet homme. La rapidité des événements et le dévoilement soudain de l'extraordinaire machination tramée autour de notre amour; enfin la sensation brusque, effarante, de notre amour fini, brisé par un coup

de théâtre, m'affolaient littéralement. Je montai l'escalier avec précipitation et je tombai comme une masse dans le fauteuil où Marie m'avait donné son dernier baiser.

La chambre était encore parfumée d'elle; on avait ramassé à la hâte les objets qui lui appartenaient; il ne restait à terre que des fleurs que nous avions achetées dans notre promenade, et je ramassai un petit miroir d'ivoire avec son chiffre en argent.

J'avais laissé la porte ouverte. Le garçon de l'hôtel entra avec un air de condoléances et des petits yeux noirs qui brillaient du plaisir d'avoir vu une scène dramatique.

— Mon ami, lui dis-je, m'oubliant tout à fait, je vous supplie de me dire ce qu'il y a eu... comment s'est-elle laissé emmener?

— Elle ne s'est pas laissé emmener, Monsieur... Quand ils sont arrivés, un gros monsieur rouge avec un homme de la police, Monsieur, elle est tombée là, dans le fauteuil où est monsieur, blanche comme sa robe, et bien jolie, bien sûr, et elle n'a plus bougé; ils l'ont descendue dans leurs bras comme un petit enfant, Monsieur...

— C'est bien! c'est bien! va-t'en, c'est tout ce que je voulais savoir...

*
* *

Je ne sais si je fus heureux, en arrivant à Venise, de rencontrer un ami dans l'hôtel où je descendis. Je ne voulais pas parler de mes affaires, et le moyen, grand Dieu ! de l'entretenir d'autre chose ? Je lui demandai de me rendre le service d'être mon témoin ; il connaissait assez intimement un administrateur de l'Académie des Beaux-Arts qui voulut bien le seconder. Ces messieurs ignorant tout de notre querelle se mirent en rapport avec les témoins de mon adversaire pour discuter les conditions de la rencontre.

Mon souci fut de savoir si Marie était à Venise, ou bien si on l'avait dirigée sur Paris. J'allai moi-même à l'hôtel où habitait M. Arrigand et j'appris qu'il y était descendu en même temps qu'une jeune fille malade accompagnée de ses parents. Je sus qu'elle était alitée. Si Dieu voulait que je fusse tué le lendemain, je ne la verrais donc plus.

Nous partîmes en gondole pour le Lido, de grand matin. L'air était frais et toute la lagune

d'un bleu de lait. On nous aligna dans un chemin, au pied du talus qui sert de jetée contre la mer. Nous ne la voyions pas, mais on la sentait de l'autre côté du rempart et sa large plainte caressante, si pleine de souvenirs pour moi, me fit frissonner par deux fois durant que l'on comptait les pas.

Mon adversaire tira le premier; la balle m'atteignit en pleine poitrine; je tombai et ne vis plus rien.

Je revins à moi dans une petite chambre d'auberge. Mon ami était près de moi et il sourit quand il me vit ouvrir les paupières. Mais il avait la figure fatiguée et ternie et je m'aperçus tout de suite de la contrainte qu'il s'imposait en prenant un air de gaieté.

— Ça ne va donc pas? lui dis-je, lui demandant ainsi de mes nouvelles.

Il m'apprit doucement comment la balle avait été extraite après que l'on m'eût transporté au plus près dans cette auberge du Lido; il me dit les inquiétudes que l'on avait eues malgré l'heureuse issue de cette opération. — Je sus depuis que l'on m'avait si bien cru perdu que l'on avait expédié les lettres que j'avais laissées dans ma chambre d'hôtel pour le cas où je ne reviendrais pas. — Depuis douze jours j'étais là; mon ami

ne m'avait pas quitté. Je pus lui prendre la main.

— Et elle, elle? lui dis-je, à brûle-pourpoint.

— Oui, oui, dit-il, elle va mieux, elle aussi... Je m'étonnai tout à coup qu'il m'eût pu répondre :

— Comment! lui dis-je, tu sais donc? ..

— Oui, oui, fit-il, mais ne t'inquiète pas, je suis seul à connaître...

Il voulut éviter mes questions et s'expliqua de lui-même :

— Une cousine à toi est venue, dit-il, M^me^ de la Julière; elle est ici...

— Ah!

— Tu comprends, dans l'inquiétude des premiers moments, étant allé à l'hôtel chercher ton linge, tes bibelots, j'ai reconnu à la suscription de tes lettres que M^me^ de la Julière était la seule personne de ta famille que tu prévenais en cas d'accident; je savais d'ailleurs par toi-même que c'était à peu près la seule parente qui te restât; j'ai copié l'adresse et lui ai écrit. Deux jours après elle était là, tu la verras; cette femme-là est un ange...

— Oui, oui, et alors... et *elle*, *elle?* insistai-je.

— Attends donc! M^me^ de la Julière a tout compris, bien entendu. On a su que ton adversaire était encore à Venise, puisqu'il faisait

prendre régulièrement de tes nouvelles ; ta cousine est fine, elle a été aux informations alentour de ce monsieur et on a su qu'...*elle* aussi était là avec son père, sa mère, sa grand'mère...

— Sa grand'mère? fis-je en sursautant.

— Oui, oui ; il y a même d'autres parents qui sont venus, car elle a été fort mal...

— Mais cette grand'mère est a demi paralysée!...

— Il paraît qu'elle s'est fait apporter comme un paquet par des domestiques ; tout le monde a cru à une apparition quand elle est arrivée ; elle voulait embrasser sa petite-fille.

— Mais enfin, sa petite-fille a donc été si malade?

— Très malade.

— Comment? de quoi? pour quoi?

— Ah!...

— Je suppose au moins qu'elle n'a jamais connu ma rencontre avec M. Arrigand?

— Certainement non, car, d'abord M. Arrigand, d'après ce que j'ai entendu dire de ses projets sur Mlle Vitellier, n'avait pas intérêt à ébruiter le fait d'une rencontre avec toi, et deuxièmement elle n'a pas pu l'apprendre parce qu'elle n'était pas en état d'entendre quoi que ce soit lorsque l'affaire a eu lieu...

— Je ne comprends pas!...

— Mon cher ami, Mlle Vitellier s'était tiré un coup de revolver dans la tempe, durant la nuit qui précéda ton duel.

— Ah! fis-je, je comprends pourquoi Arrigand m'a blessé!

— Comment cela?...

— Arrigand est un homme d'une adresse et d'un sang-froid incroyables, qui ne fait que ce qu'il veut et qui fait tout ce qu'il veut. A te parler franc, je n'avais pas d'appréhension excessive sur l'issue de cette rencontre parce que je pensais qu'Arrigand ne voulait pas qu'il y eût du sang, et surtout de mon sang, entre Mlle Vitellier et lui.

Mais cette matinée-là, il croyait Mlle Vitellier perdue et il a voulu me tuer... Mais peu importe, elle n'est pas perdue, dis-moi, elle est sauvée à présent?...

— On le croit.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu!

Je retombai sur mes oreillers et me mis à pleurer, pleurer comme je n'ai souvenance de l'avoir fait jamais.

Après quoi, je revins continuellement sur cette tentative de suicide, je voulais avoir tous les détails possibles.

— Mais elle n'avait pas de revolver ; je ne lui ai jamais connu d'armes?

— Ha! ha! sais-tu de quoi elle s'est servie, la pauvre petite! ah! mon ami, d'un revolver énorme, de calibre autorisé, que son père portait en voyage et avait laissé sur la cheminée. Elle l'avait vu, le soir, à ce qu'il paraît ; sa chambre communiquait avec celle de ses parents ; elle s'est relevée la nuit ; sa mère à demi éveillée l'a sentie qui venait l'embrasser en pleurant et lui demandant pardon. M^me^ Vitellier l'a serrée dans ses bras et lui a dit qu'elle lui pardonnait. Alors, dans l'obscurité, elle a été jusqu'à la cheminée. Il paraît qu'elle serait restée encore assez longtemps dans sa chambre avec la fenêtre ouverte sur le quai des Esclavons... Sans doute elle regardait Venise, la lagune, la belle nuit d'été. Elle avait dit à sa mère qu'elle ne pouvait dormir à cause des gens qui chantaient au loin, dans les barques. Sa mère lui cria : « Ferme la fenêtre et couche-toi! » Elle ferma la fenêtre et on l'entendit sortir de sa chambre par la porte du corridor et courir... Elle a couru tout le long du corridor ; c'est en courant — peut-être pour s'étourdir — qu'elle s'est tiré la balle dans la tempe droite. C'est un miracle qu'elle ne soit pas morte.

— Assez! assez! lui dis-je ; je sentais la fièvre

me reprendre; je délirai encore pendant toute une nuit. Je ne voyais plus que cette chère petite tête adorée, perforée par une balle énorme, et sa bouche entr'ouverte après, sa bouche bien aimée, ouverte comme dans la mort... Son sang! Ma Marie! mon âme, mon cher amour! Et puis son angoisse, ce regard à la fenêtre, cet adieu aux endroits où notre amour s'était formé, et puis cette course, mon Dieu! cette course de petite désespérée dans le corridor, et le grand bruit tout à coup!... Le supplice de mon cauchemar venait de vouloir savoir si la tête chérie, en tombant, avait porté contre le sol ; Marie était grande ; si sa tête, déjà ouverte par la balle énorme, avait porté, cela avait dû être affreux ; comment ne s'était-elle pas brisée en éclatant en morceaux, comme un globe de cristal ou de porcelaine?...

L'agitation qui s'en suivit prolongea ma convalescence. Je fus plus de trois semaines encore dans la petite chambre de mon auberge du Lido avant qu'on n'osât me transporter à Venise où les soins eussent été plus aisés et les médecins plus proches.

Je demeurais dans un état de prostration tel que mon entourage fut persuadé qu'au cas où j'échapperais aux suites de mon accident, mon

cerveau garderait de tout cela une tare ineffaçable. Je vis ma pauvre bonne cousine avec qui je me réconciliai de tout cœur. Elle quittait Venise le matin et passait la journée entière près de moi ou dans mes environs. Par elle, je fus presque quotidiennement au courant de la santé de Marie. Avec une habileté et des finesses qu'une femme, seule, pouvait exercer, elle allait tous les jours à l'hôtel et ne laissait rien échapper de ce qui pouvait avoir de l'intérêt pour moi. Alors, tous les deux à la fenêtre; quelquefois avec mon ami qui ne me quittait guère non plus, nous regardions la lagune avec Venise dans le lointain, que l'on distinguait très nettement à certaines heures du jour. Nos regards se portaient vers ce quai des Esclavons où ma Marie, ignorant ma présence et mon mauvais état, croyait sans doute être seule à expier là-bas la faute d'avoir aimé. Ils me parlaient d'elle, sachant qu'aucun autre sujet ne me pouvait retenir. Dénués d'ironie autant l'un que l'autre et complètement gagnés par le côté tragique de notre aventure amoureuse, ils m'écoutaient avec complaisance, et j'éprouvais la grande consolation de confesser mes plaisirs et mes souffrances. Je n'avais jamais eu de confident; je ne comptais guère survivre de beau-

coup à tous ces événements et ma nature affaiblie ne retenait plus ses épanchements.

Cette fenêtre donnait sur l'embarcadère du Lido. Des centaines de gondoles, à toute heure du jour et la nuit même, y venaient déposer des promeneurs et des amants. C'était là même qu'un soir de septembre de l'année précédente j'avais vu tomber le soleil magnifique et sanglant qui cuivrait la chair des bateliers et répandait sur la lagune une si furieuse orgie de couleurs que tous les témoins, sur le rivage, en avaient été immobilisés un quart d'heure durant. C'était là que ce même soir j'avais vu s'embarquer Marie le cou emprisonné de foulards ; et un peu plus loin nos regards s'étaient croisés dans le moment où la lagune verdissait... Des frissons me passaient à chaque évocation de ces souvenirs ; ma cousine et mon ami me faisaient taire ; mais ils ne pouvaient pas interrompre ma pensée.

Chaque soir le soleil, en face de nous, nous redonnait ce spectacle extraordinaire ; d'autres personnes pareillement émotionnées peuplaient le rivage du Lido, et des gondoles pareilles s'en allaient une à une sur l'eau resplendissante, vers la ville de marbre qui, deux fois par jour, au couchant comme à l'aurore, prend le ton véritable et la transparence d'une chair de femme.

Mon idée fixe était de faire savoir à Marie que j'étais là, à quelques mille mètres d'elle. Pour moi, la savoir si près adoucissait mon malheur. Peut-être éprouverait-elle aussi un soulagement à apprendre ma présence.

Mes deux chers compagnons n'osaient me contredire ; mais je sentais qu'à chaque allusion que je faisais à ce désir, ils le jugeaient insensé. Pourtant je crus surprendre que M^me^ de la Julière avait eu la pensée qu'un rapprochement entre la famille Vitellier et moi serait possible à la suite de la particulière violence des événements. Elle ne me l'avait pas dit, mais elle en avait eu l'espérance. Pourquoi cela n'avait-il pas tenu dans son cerveau de femme ordonnée et prudente? Je m'imaginai qu'elle avait fait la réflexion que l'un ou l'autre de nous, sinon tous les deux, Marie et moi, n'en avait pas pour trois semaines à vivre ; dès lors c'était pitié que de nous vouloir unir. Ceci me tourmenta vivement parce que j'en tirai la conséquence que Marie était peut-être plus mal qu'on ne me l'avouait. En effet, il était bien évident que l'on devait m'atténuer la vérité. Vivait-elle seulement? ne me trompait-on pas tout à fait? n'y avait-il plus rien, plus personne là-bas dans cette maison du quai des Esclavons que je couvais de mon regard tout le long du

jour? Mon cœur sautait à cette pensée; je pâlissais, je me sentais m'en aller...

— Mon Dieu, qu'avez-vous? me dit à un de ces moments Mme de la Julière.

— Ma cousine, jurez-moi qu'elle est vivante!...

Et je me bouchais les yeux en même temps, de peur de m'apercevoir qu'elle était troublée, embarrassée par le serment que je réclamais d'elle.

— Je vous le jure, dit-elle.

Elle m'essuya le front, m'embrassa, et doucement, tendrement, à la façon d'une nourrice qui dit des contes de fées, elle continuait de me parler d'*elle*...

Mon imagination prenait alors une autre tournure. Marie guérira, me disais-je; elle va redevenir belle et fraîche comme au matin de printemps où elle vint me trouver parmi les premières fleurs, ou bien comme je l'ai vue, il n'y a que trois semaines, à Florence, sur la terrasse des jardins Boboli... Alors voici revenir la même rengaine : à ce moment je ne me jugeai pas digne d'être pour elle un mari; je n'étais qu'un rêveur voluptueux; j'ai savouré la fleur de sa passion; le jour où je l'ai tenue dans mes bras, où j'allais toucher sa chair, j'ai reculé comme un lâche, de peur de n'éprouver qu'un

plaisir d'ordre inférieur à ceux qui me vinrent de son amour contenu.

Quoi ! est-ce parce qu'un peu de plomb nous a traversés l'un et l'autre, que nous aurions acquis subitement la vertu nécessaire à la vie conjugale ? La situation reste identique : j'ai trop aimé mon plaisir pour jouer un rôle social, je ne ferai jamais un mari. D'ailleurs, et quoi que l'on m'en dise, je crois ma santé fortement ébranlée.

Or, voici la suite logique de cet ordre d'idées : il se peut que dans la faiblesse de la convalescence Marie influencée par les sermons habiles que l'on ne manquera pas de lui faire, sous l'inspiration de M. Arrigand, il se peut que Marie écoute ce que l'on nomme — et non tout à fait à tort — « le langage de la raison ». Le langage de la raison vous démontre l'inanité de la vie passionnée. La vie passionnée, en effet, est complètement incompatible avec l'ordonnance de la société ; se livrer à la passion, c'est se retrancher de la société. Accepter les lois de celle-ci c'est renoncer à toutes les joies ardentes de la vie. Mais se retrancher de la société, c'est mourir. Eh ! que pense-t-on de la mort quand on revient de la voir d'un peu près ?...

Je ne pouvais m'empêcher de reconnaître que

cet Arrigand était un homme admirable. J'avais toutes les raisons de le haïr, mais sa puissance merveilleuse de concentration et de calcul forçait mon respect. Il ne manquait nullement de tact avec cela, et je savais par des conversations de Marie qu'il avait aussi de la délicatesse. Sa volonté de fer dominait tout ; le jeu complet de ses facultés assouplies obéissait avec une étonnante discipline à l'ordre de cette intelligence. Véritablement, me disais-je, voici un homme armé pour la conduite de la vie ; voici un époux moderne. Si la sensibilité est chez lui moins à fleur de peau ; si le cœur est moins débordant que l'on n'aime à l'imaginer chez celui que l'on destine à faire le bonheur d'une femme, c'est qu'un solide équilibre empêche chez lui le développement excessif d'une qualité aux dépens d'une autre ; mais il n'en résulte pas moins qu'une femme qui envisage froidement et en parfaite connaissance de cause la vie actuelle avec ses exigences, mettra sa main sans hésiter dans la forte paume de cet homme !

Et je me forçais à prononcer tout haut cette conclusion : moi disparu, si Marie est guérie, au moral comme au physique, elle épousera sans répugnance M. Arrigand.

Une logique impitoyable amenait tous mes raisonnements à ce résultat.

Je formais le projet de quitter Venise sans bruit. Marie ignorait certainement que j'y fusse actuellement ; elle n'entendrait plus parler de moi ; mieux, elle pourrait même croire que je l'avais assez pauvrement abandonnée, le soir de Ferrare, entre les mains de ses parents et de M. Arrigand ; elle m'oubliera en me méprisant un peu. Pour moi j'irai au diable !

Une noire mélancolie m'envahit. Je ne faisais aucun progrès dans la convalescence. J'aimais Marie plus éperdûment que jamais. Un affreux désespoir me rongeait, me minait chaque jour.

Les jours où la fièvre me laissait, on me levait et m'approchait de la fenêtre. Les bateliers étendus dans le fond des gondoles avaient pris l'habitude de voir la triste figure de ce malade à la fenêtre ; quelques-uns me regardaient en souriant ; mais ils hochaient la tête d'un mouvement instinctif dont je saisissais la signification ; d'autres se détournaient dès qu'ils m'apercevaient, par suite de ce dédain et de cette répugnance des hommes très vigoureux et très sains pour l'être condamné que, d'un jugement bref, ils taxent d'inutilité.

Je surveillais avec angoisse les débarquements,

dans le secret espoir de voir un jour Marie guérie venir revoir le Lido. Peut-être justement lui ordonnerait-on les bains de mer qui sont ici les plus doux qu'il y ait.

Un jour, j'aperçus un gondolier qui m'avait souvent promené, et même en compagnie de Marie et de sa mère, l'an passé. C'était lui qui m'avait conduit à l'église Saint-Sébastien, par hasard, le jour où ces dames la visitaient, le jour où nous avions échangé nos premières paroles. Il me reconnut, se souleva dans sa gondole comme s'il voulait me parler de loin. Je ne sais pourquoi je lui trouvai une mine lugubre. Je fus pris d'une terreur morbide, comme si cet homme allait m'annoncer quelque chose de terrible ; je croyais déjà entendre sur ses lèvres le mot sonore et délicieux dont il se servait pour désigner Marie : *la signorina !* Quoi ! qu'allait-il me dire de *la signorina !* Je m'enfuis au fond de ma chambre avec la crainte puérile d'entendre la voix du gondolier. Pourvu qu'il ne vienne point à l'auberge, ne demande pas à me parler, pensais-je, en me jetant sur mon lit. Quand on ouvrit la porte de ma chambre je poussai une sorte de cri rauque dont fut effrayée ma pauvre cousine qui entrait. Elle me prit la main, me regarda un instant, et je vis deux

larmes poindre au coin de ses paupières. Je n'osai rien lui demander.

— Nous pensions vous emmener à Venise aujourd'hui, me dit-elle, après quelque hésitation ; le médecin nous y avait autorisés, et une gondole vous attendait... Seulement vous n'êtes pas raisonnable, mon ami, vous voilà dans un état !...

— Une gondole m'attendait, ma cousine, dites-vous ?

— Mais oui, mon ami ; il paraît que le transport ne vous fera pas de mal et nous avons là-bas une meilleure chambre.

— Est-ce que ce n'est pas le gondolier à poils roux avec un œil qui louche un peu, qui devait m'emmener à Venise?

— Ma foi, je n'en sais rien, je n'ai guère remarqué le gondolier; mais j'ai choisi sa gondole dont les coussins sont épais et où vous serez à l'aise.

J'entraînai ma cousine à la fenêtre.

— Tenez ! tenez ! lui dis-je, n'est-ce pas celui-là, le grand roux qui me regarde ?

— Oui, oui, en effet ; mais qu'est-ce que cela fait ? que signifie ?...

— Rien du tout, ma cousine ; je le connais, voilà tout ; j'ai cru tout à l'heure qu'il avait à

me parler, il m'attendait donc tout simplement?

— Mais sans doute...

Et ce disant, elle fit signe au gondolier :

— Non ! non ! pas pour aujourd'hui... revenez demain !

Le lendemain, vers quatre heures, en me penchant à la fenêtre, j'aperçus le gondolier déjà prêt. Il me salua, puis s'allongea sur les coussins, en attendant le signal du départ.

C'était une journée magnifique; la lagune, encore inanimée à cause de la grande chaleur, semblait laisser dormir ses eaux bienheureuses. Tout à l'heure, de tous côtés, les barques et les gondoles allaient surgir et peupler tout cet espace ; quelques-unes déjà pointaient, grosses comme des hirondelles rasant la surface de la mer, hors de la brume qui enveloppait Venise.

C'était samedi. Ma mémoire minutieuse me rappelait que c'était le même jour que j'avais suivi au retour du Lido la gondole de Marie ; nous avions tant de fois entre nous fait allusion à cette circonstance, comme à toutes celles de nos premières rencontres, que les moindres détails m'en étaient présents. Un hasard voulait donc que ce fût le même batelier qui me conduisît aujourd'hui, par un soir pareil à celui où

j'avais si vivement éprouvé que j'entrais dans une vie nouvelle ! Ces petites coïncidences sont sans doute d'une grande mièvrerie ; mais elles prennent tant d'importance parfois, et j'en ai remarqué si souvent l'étrange opportunité que je ne puis les négliger. Je n'osai pas en faire la remarque à ma cousine qui se fût encore moquée de moi.

Les préparatifs nous prirent longtemps. Il était plus de six heures quand nous descendîmes. J'allais un peu mieux, mais j'avais des battements de cœur très violents. On dut me soutenir quand j'arrivai au bas de l'escalier. Je ne sais comment ma coquetterie ordinaire m'abandonna lorsque nous traversâmes la foule en ce triste équipage pour gagner la gondole. En tout autre temps, j'eusse préféré rentrer sous terre ; je n'avais alors qu'une idée fixe : l'analogie de cet embarquement avec l'embarquement de l'an passé, et une sensation unique, à savoir, que j'allais raccourcir la distance matérielle qui me séparait de Marie ; ceci était pour moi l'objet d'une sorte d'appréhension en même temps que d'un désir farouche, presque irrésistible, que j'avais senti déjà précédemment, mais non avec la même violence impérieuse. On eût dit que j'étais rivé à elle par quelque lien élastique

démesurément tendu et qui reprenait aujourd'hui bon gré mal gré sa consistance normale, et nous attirait, nous attirait infailliblement.

Nous n'attendîmes pas la chute du soleil qu'un grand nombre de personnes, debout sur le rivage, voulaient voir. Tout ce monde se rangea pour laisser passer le malade ; je remarquai que l'endroit que nous traversions était tout imprégné d'un parfum trop fort et dont on semblait s'enivrer en silence ; et en approchant de la gondole, nous fûmes atteints par une nuée de petites marchandes de tubéreuses qui jetaient leurs fleurs sur les coussins et sur nous, pêle mêle et avec un entrain plein de grâce.

Ah ! fis-je en moi-même, en jetant de la monnaie à ces enfants, c'est trop d'ironie de la part de la volupté qui habite ces rives enchantées ; on dirait que je l'ai violée et qu'elle se venge. Et je m'efforçai de sourire du côté de tout ce monde heureux, de ces parfums et des préparatifs de cette superbe fête de la lumière et de la mer que j'avais sans doute trop aimées !

Quelques personnes, et des gondoliers que je ne reconnaissais pas me lancèrent des « a Dio, Signore, a Dio » !

— Adieu !

C'était, à cette heure, une procession ininter-

rompue de gondoles allant de Venise au Lido et du Lido à Venise en suivant le chenal sinueux que marquent de gros pallis de bois. Quelques-unes étaient embellies de voiles couleur d'écorce d'orange, et beaucoup de gondoliers avaient le joli costume de toile blanche à la longue ceinture et au grand col bleu.

Les tons que le couchant répandait sur la lagune; tant de beauté dans le ciel et autour de nous; la vue de Venise toute rose sous les derniers rayons; l'approche sensible à chaque coup de rame, de cette maison du quai des Esclavons qui contenait la moitié de ma vie, me mettaient l'esprit et les sens dans une confusion intolérable.

Tout à coup, je me dressai sur mes coussins. Je dus prendre la pâleur de la mort. J'avais reconnu Marie.

Elle était, comme moi, étendue sur les coussins de la gondole. Son père et sa mère étaient assis en face d'elle, avec M. Arrigand, de sorte que je ne les voyais guère que de dos. La pauvre Marie n'était plus que le souvenir d'elle-même; sa figure était décharnée, les orbites de ses grands yeux paraissaient immenses, la poussière d'or de ses cheveux semblait abattue sur les bandeaux tristes et ternes qui lui couvraient

le front et qu'on lui avait sans doute descendus sur les joues pour en combler le creux. Elle portait encore la robe blanche qu'elle avait lors de notre rencontre au couvent de Saint-Marc, avec une rose à la ceinture ; son chapeau seulement était remplacé par une résille de dentelle. Je crus comprendre à cette toilette un acte de sa volonté et de son amour. Il était probable que c'était la première sortie qu'elle faisait, et elle avait pensé à cette robe blanche et à cette rose que j'avais aimées.

Nos gondoles glissèrent en silence. Plusieurs autres, un peu pressées par l'approche d'un vaisseau de guerre qui rentrait au port, s'interposèrent. Personne ne nous avait aperçus de la gondole qui portait Marie. Notre batelier donna deux ou trois vigoureux coups de rame, et l'énorme bâtiment de fer dressa entre nous sa muraille.

Je retombai anéanti. Mes amis qui avaient compris ce qui se passait, n'osaient m'adresser la parole. C'était à peu près l'endroit où, l'année précédente, j'avais rencontré le regard de Marie. Là avait commencé pour nous une vie nouvelle. Et, cette fois-ci, revenant tous les deux d'entre les bras de la mort où cette vie nous avait menés, nous passions côte à côte, nous cher-

chant peut-être, sans nous voir, sans que quelque chose de surnaturel nous avertît que la distance qu'il y avait entre nous, nous eût permis de nous embrasser! Et ce gros vaisseau, avec sa terrible armure nous coupait, tranchait peut-être à jamais notre lien! Rapprochements, imaginations de malade!

Comme nous passions devant Saint-Georges Majeur, les cloches se mirent à tinter dans toutes les églises, car, encore demain, comme l'an passé, c'était fête! Et quand nous abordâmes, en face de la douane de mer, la même voix de femme qui nous avait causé, à Marie et à moi, notre premier tressaillement, commençait de s'élever sur le Grand-Canal, et peut-être déposait encore dans d'autres cœurs, de nouveaux germes d'amour!...

## VII

J'ai voulu retrouver dans mon cœur la mémoire de toutes les circonstances de cette entrevue muette sur la lagune de Venise. Aucun moment de ma vie, même lors des tristes événements qui suivirent, ne me causa une plus accablante douleur. Non pas, en vérité, que cette rencontre eût en elle-même de quoi m'affliger à ce point, car elle n'avait en somme aucune signification imprévue. Marie reprenant un peu de vie, le consacrait à ses brûlants souvenirs, ainsi que javais pu en augurer à sa toilette qui certainement chez elle était intentionnelle, et d'autre part la pesée paternelle continuait à s'exercer dans le même sens inflexible sous la direction de l'acharnée volonté d'Arrigand. Le père n'avait donc pas compris la raison de la tentative de suicide de Marie? Mais non! et je n'en étais nullement étonné. Le brave homme comptait au contraire que cette secousse violente aurait l'avantage d'avancer l'âge de raison d'une

enfant romanesque. Tout cela n'était que ce que j'avais envisagé précédemment. Mais, hélas ! il ne suffit pas d'avoir prédit une calamité pour ne pas souffrir abominablement qu'elle se réalise.

Je n'ose affirmer, parce que ce vœu ne se formula jamais nettement en moi, mais je crois que j'avais souhaité que Marie fût morte. Oui, oui, j'ai dû le désirer. Il faut avouer ces homicides par intention que commettent réciproquement les amants. Bien que la vie n'ait plus de sens pour qui revient de si loin, ou de si haut, ou de si extraordinaire, chacun, par lâcheté, admet la résurrection pour soi. Si malheureux que je me sentisse, la vie, à mesure qu'elle renaissait, me reversait le goût d'elle-même ; mais j'eusse préféré que la pauvre enfant qui m'avait aimé jusqu'à la mort n'eut pas l'occasion d'avoir un autre sentiment après celui qui lui avait armé la main. Je ne souffrais pas, en vérité, d'avoir trouvé Marie vivante, mais je souffrais à la fois de toutes ces petites clartés sur moi-même et de l'implacable avenir qui m'apparaissait comme une nuit noire.

Je ne revis plus Marie. Quand je pus sortir à nouveau, je sus que la famille Vitellier avait quitté Venise. Peut-être Arrigand, informé de ma convalescence par le droit qu'il avait à la

surveiller pour avoir failli me tuer, s'était-il hâté d'éviter ma vue à la jeune fille. Je ne pus savoir où ils étaient allés. Longtemps j'espérai une lettre de Marie. Si elle était rétablie, elle pouvait m'écrire à Paris.

Je ne reçus jamais un mot. La pensée qu'elle croyait que je l'avais abandonnée lâchement à Ferrare me tortura de longs mois. Cela vaut mieux pour elle, me disais-je parfois, elle me hait ou me méprise ; cela la met à l'aise et elle est moins malheureuse ! Mais mon amour-propre se révoltait à la pensée de son dédain possible.

De longtemps aucun membre de la famille ne rentra à Paris. J'appris qu'Arrigand gérait toutes les affaires de M. Vitellier. Je voyageai, sous le prétexte de me distraire, mais dans l'espoir secret de découvrir la retraite de Marie, pour parler encore à n'importe qui des siens ; pour lui dire, à elle, que je n'étais pas coupable ; pour lui dire que je l'aimais ;... et bientôt même dans l'unique but de l'apercevoir seulement, sans me montrer même ou en me dissimulant sous quelque déguisement, oui, de l'apercevoir une fois, elle ou sa silhouette bien-aimée, n'importe où, de très loin même, dans l'ombre d'une église parmi la foule, ou du sommet d'une montagne, à l'aide d'un instrument d'optique,

mais pour la voir, la voir ! et m'en retourner, humblement, à jamais, sans qu'elle m'ait vu, mais heureux, comblé de l'avoir vue !...

Je n'ose me rappeler tous les soirs que je vis tomber sur des villes étrangères où j'errais seul et inconnu, dans l'espoir de la rencontrer au tournant d'une rue, sous les arbres des promenades, sur le sable des plages tièdes où les convalescents vont s'achever ou guérir.

Je revins à Paris, affreusement las. Le temps atténuait à peine mes souvenirs ; il finit seulement par me rendre la vie supportable. Je pus me mettre au travail. Je revis des amis et j'allai en même temps dans le monde. Mon activité m'étonnait. Je m'étourdissais tout simplement.

Deux années s'écoulèrent ainsi. C'était plus que le double du temps que nous avions passé à nous aimer. Cependant aucune femme n'avait remplacé dans mon cœur l'image de Marie.

Un jeune homme me salua, une après-midi, sur le boulevard, et vint à moi la main tendue. Comme je ne me rappelais nullement sa physionomie, il prit la peine de me dire qu'il avait eu l'honneur de me connaître autrefois chez M^me^ Vitellier.

— Ah ! parfaitement ! fis-je en me mordant les lèvres.

Je le reconnus pour un des blancs-becs qui entouraient Marie en lui faisant chanter des inepties. Mon accueil n'étant pas chaleureux, le jeune homme allait se retirer et il me dit avec politesse :

— J'espère, d'ailleurs, avoir le plaisir de vous voir jeudi prochain à l'église ou au lunch?...

— Certainement! dis-je, en tournant les talons, les yeux hébétés tout à coup et les jambes faibles.

« A l'église ou au lunch!... » Avais-je compris? n'étais-je pas fou? De quelle église, de quel lunch, voulait me parler ce petit crevé?... Mais non! il n'y avait pas à se tromper; il n'avait pas prononcé d'autre nom que celui de M^me^ Vitellier, et il avait parlé de l'église et du lunch. Et je n'avais pas eu la force de l'interroger? même pas de lui dire : « Mais quoi! M^me^ Vitellier est de retour? » de peur qu'il ne me dît : « Mais quoi! vous seul l'ignorez? » Et le reste! et le reste! me voit-on l'interroger sur le reste! sur l'occasion de cette « église » et de ce « lunch »! A cette heure, ce petit imbécile était peut-être en face de Marie, et il lui annonçait que j'assisterais « certainement » à son mariage!...

Je ne cherchai pas de plus amples confirmations à l'effroyable nouvelle qui me frappait. N'avais-je pas prévu ce qui arrivait? Les choses

suivaient l'impitoyable logique que commandait la volonté d'Arrigand. Ce merveilleux caractère était arrivé à ses fins. Il avait soumis sa fiancée à une série de traitements successifs et continus comme une cure hydrothérapique, et la pauvre petite âme tour à tour suffoquée et soulagée, molestée terriblement et étourdie par le contentement passif de l'inertie nouvelle, s'abandonnait à la ligue puissante des volontés qui l'encerclaient : mon ennemi triomphait.

Je lus les détails de la cérémonie du mariage dans tous les journaux mondains. Je lus les éloges d'Arrigand et de sa jeune femme. On me les fit de vive voix partout où j'allai durant le mois qui suivit. Les deux immenses fortunes unies commandaient un universel respect, une admiration unanime. La grâce de la nouvelle épousée, qui s'imposait à tous ceux qui la connaissaient, communiquait une chaleur à ces propos. On rapportait les exploits industriels et financiers du jeune homme ; on vantait l'intrépidité de la jeune fille qui, étant fiancée, avait voulu consacrer deux années à faire le tour du monde pour être plus digne d'un homme dont les connaissances étaient universelles.

Tous avaient raison, les nouveaux époux et les admirateurs. Je m'efforçais d'assister à l'ac-

complissement de ces choses, sans les vivre. Je m'extériorisais et me contemplais dans la place infime qui me revenait, avec mes misérables prétentions, dans ce dénouement si ordinaire, où j'apercevais moins, désormais, le triomphe d'un rival que le triomphe de la société. Le père qui m'avait refusé sa fille parce que j'étais un motif à l'écroulement de sa fortune, avait raison de vouloir établir son enfant qu'il ne doit pas séparer de sa fortune. Et l'homme qui s'était joué de moi en exploitant ma valeur sentimentale comme il eût fait d'un produit chimique ou d'un prêt de capitaux, était une des colonnes de cet édifice social où je figurais tout au plus comme une de ces têtes grimaçantes sculptées dans les cathédrales et qui distraient un moment les enfants et les femmes.

Je demeurai ainsi, sans rancune contre personne, mais accablé. Je pus dès lors me rendre compte que ma résignation qui avait précédé la nouvelle de ce mariage n'était qu'une feinte envers moi-même et dont j'étais la dupe. Car j'aimais encore et plus vivement qu'au premier jour. Et contre toute justice, contre toute raison, puisque j'approuvais en conscience les faits accomplis. — J'étais jaloux désormais et je souffrais dans mon cœur et dans ma chair aussi, cette fois.

Ainsi qu'il se produit assez régulièrement dans des états analogues, je cherchai les occasions de souffrir davantage. La vue de Marie et de son mari, côte à côte, par exemple, me paraissait devoir être la satisfaction la plus vive que mes nerfs rompus fussent désormais susceptibles d'éprouver.

J'appris que les nouveaux époux passaient les premiers temps de leur mariage au château de M. Arrigand père, en Seine-et-Oise, là même où Marie, deux ans auparavant, avait vécu ces trois semaines de printemps où sa crise amoureuse s'était révélée à sa mère. Le fait d'avoir accepté d'aller là me prouvait qu'elle était guérie de tout souvenir à mon endroit ; car dans l'hypothèse contraire il eût fallu penser qu'elle était précisément aussi malade que moi et qu'elle cherchait un remède de même nature que le mien en choisissant, pour y passer les premiers temps de son mariage, le lieu où elle m'avait le plus aimé ; ce qui était improbable. Je tournai et retournai dans ma tête cent projets d'aller là-bas, d'explorer les chemins et les champs à la recherche des endroits qu'elle m'avait décrits. J'aurais voulu découvrir le petit tertre élevé, près d'une ferme, où elle avait pensé à moi à côté du chien Buffalo et d'où l'on voyait au loin le ruban passé de la

ligne des peupliers allant se perdre à l'horizon; et l'endroit de la route ou elle s'était trouvée mal, près de la brouette du cantonnier... Vers le soir, je me serais approché des clôtures du parc et je me serais tapi, à l'abri d'un mur, où dans l'épaisseur d'un buisson. On était à l'automne, et en prêtant finement l'oreille j'aurais pu discerner peut-être au remuement des feuilles sèches sous les ormes et les platanes le pas de Marie se promenant avant l'heure du dîner.

Mon cœur se soulevait dans ma poitrine à la seule image de cette ombre légère venant sous une allée avec le blond d'or de ses cheveux que les rayons du couchant illumineraient par instants dans les trouées du feuillage...

C'étaient là des projets insensés; mais ma vie se consumait à les faire. L'hiver suivant je fis tout ce qui était en mon pouvoir pour rencontrer Marie. Elle alla très peu dans le monde et je ne la vis point. Certes, mon désir n'était nullement de lui parler, ni même de me montrer à elle, encore moins de lui montrer la persistance de mon amour. Mais la voir! mon Dieu! la voir!

Vers la fin d'avril, une femme d'esprit, un peu coquette, chez qui je fréquentais et qui ne

cessait de me taquiner pour ma tristesse et mon indifférence vis-à-vis des femmes les plus gracieuses que j'avais rencontrées chez elle, m'adressa un mot, me pressant de ne pas manquer la dernière réunion de la saison qu'elle donnait, m'avertissant qu'elle m'y présenterait à une jeune femme par qui je ne saurais manquer d'être ému, sous peine de cesser d'être intéressant.

Je me rendis sans émotion ni curiosité chez Mme X... Au moment où je descendais de voiture, j'apercus celui de mes amis qui m'avait assisté avec un si grand dévouement à Venise. Je lui fis un signe amical; il se retourna et blêmit tout à coup en m'apercevant. Il revint brusquement vers moi.

— Eh bien! qu'y a-t-il? fis-je un peu ahuri de cette mine soudaine.

— Remonte en voiture, me dit-il, va-t'en!

— Ah! elle est bonne! fis-je en riant, perds-tu la tête? pourquoi n'irais-je pas à cette soirée?

— Parce que... parce que il vaut mieux pour toi, il vaut mieux pour... tout le monde que tu n'y ailles pas.

— Mais encore une fois! m'éclairciras-tu ce mystère? Je t'avoue que je ne comprends absolument pas.

— Comprends donc! dit-il sur un ton solennel : M. et Mme Arrigand seront ici dans un instant.

— Ah! fis-je.

Je dus pâlir aussi moi; mais je me ressaisis promptement et je dis sur le ton le plus calme :

— Eh bien! mon ami, que veux-tu que j'y fasse! M. et Mme Arrigand seront là... et moi aussi, voilà tout!

— Ah! si c'est comme cela que tu le prends!... dit-il, tout à coup rassuré. Eh bien! à la bonne heure!...

— N'est-ce pas? ajoutai-je gaiement, et nous entrâmes.

Mme X... avait-elle eu vent de mes anciennes relations avec Marie, et cette rencontre était-elle combinée par une pointe de méchanceté? Je ne le crois pas, car un hasard favorable avait fait que notre amour était demeuré secret, malgré mille imprudences; et depuis des années que j'avais l'oreille au guet, je n'avais pas entendu la plus petite allusion à ces aventures.

On annonça M. et Mme Arrigand...

Le mari m'apparut énorme, triomphant, radieux. Avec sa taille d'athlète, sa longue barbe blonde et frisée, son teint animé, ses petits yeux

d'acier, la barre volontaire de son front et sa mâchoire forte, il était à la fois laid et magnifique, il avait du commun et de la puissance; on pouvait le trouver banal, mais il vous écrasait ; il était visible que c'était un homme qui touchait le faîte du bonheur et contemplait incessamment le cercle parfait de sa volonté accomplie.

Sa femme était en ce moment-ci tout son orgueil. Il la montrait, couverte de sa fortune colossale, comme une idole sous un manteau d'or et de pierreries devant quoi la foule s'incline.

Marie n'avait pas repris l'ampleur des formes que je lui avais connue dans les moments les plus heureux. Elle demeurait frêle; sa figure doucement reposée, sans garder les contours tragiques de nos heures passionnées, conservait une sorte de délicatesse dans la chair et de piété dans l'expression qui me faisait résurgir le passé religieux de notre amour avec une vigueur d'illusion déchirante... Je me dissimulais parmi les groupes; je ne voulais pas qu'elle me vît, au moins pas encore; j'étais trop troublé.

On la fêta. Elle était fort entourée. Sa fortune jointe à sa simplicité, la discrétion avec laquelle elle s'était montrée jusque-là dans le monde, enfin le charme particulier et infaillible de sa personne attiraient les femmes et les hommes

empressés autour d'elle. De loin, jetant par un attrait insurmontable des regards furtifs en ses environs, j'apercevais, sous la lumière, ses épais bandeaux blonds devenus à la mode, et qu'elle semblait outrer un peu, sans doute afin de cacher sa petite cicatrice à la tempe droite. Tout à l'heure, me disais-je, je verrai, oui, il faudra bien que je la découvre, cette petite marque qu'elle a voilée sous ses cheveux, que d'autres mains ont tâché d'effacer en vain, et qui demeure gravée là comme mon nom sur son visage! Ah! tout de même! cet homme heureux que chacun flatte en ce moment et qui s'en va là-bas du côté du salon de jeu, avec une figure si sereine, cet homme ne peut pas caresser ce front sans se heurter le doigt au petit creux que la balle a laissé!...

On commença de danser dans le salon voisin. A la faveur du léger mouvement qui se fit, la maîtresse de la maison m'aperçut et me courant sus, me prit familièrement par la main :

— Je le tiens! je le tiens! s'écria-t-elle. Madame, permettez-moi de vous présenter le plus sombre de mes amis, c'est un jeune homme qui semble avoir perdu sa patrie, et de jolies bouches l'ont nommé : le dernier Abencérage!...

Je me trouvai en face de Marie. Mme X..., entraînée brusquement par trois jeunes filles, nous abandonna.

Marie me tendit la main avec son ancienne franchise :

— Mon ami ! dit-elle.

Je lui donnai la main, en la regardant, sans pouvoir desserrer les lèvres. Je ne sais d'ailleurs au juste quelle contenance je tins durant quelques instants. Il me semblait seulement que je devenais affreusement pâle, et la seule idée qui me ranima fut la peur de l'effrayer par tout ce que mon état devait manifester de passion contenue.

Je ne fus nullement étonné de recevoir toute la chaleur tendre de ces deux mots simples et braves : « Mon ami ! » Nous avions appris ensemble à donner aux mots leur valeur. Je sentais celle qu'elle entendait à ceux-là ; le timbre de sa voix disait le reste. Comment ne m'étonnais-je pas ? En vérité, je ne sais. Cela me semblait juste et naturel. Voilà tout. Elle-même n'en demandait pas plus long. Il est bien puéril de chercher en nous la raison des choses accomplies ; ce sont les choses qui, la plupart du temps, nous enlèvent, nous charrient comme fait un torrent et nous déposent çà et là, sur l'une ou

l'autre rive, au gré de quelle volonté ou de quels caprices inconnus?

— Offrez-moi votre bras, dit-elle.

Je sentis son bras ; nous fîmes quelques pas.

— Je vous avoue, lui dis-je, que je marche tout de travers ;... asseyons-nous !

Je lus dans son regard toute sa satisfaction de femme à me sentir si faible à cause de sa présence. Elle me devina :

— Oui, dit-elle, je suis heureuse en ce moment-ci. Je ne sais si mon plaisir est bon ou mauvais. Je vous confierai que j'ai redouté de vous rencontrer parce que j'avais peur de ne pas vous rencontrer tel que je vous vois...

— Ah ! fis-je, c'est cruel !

— Je ne dis pas non.

Je cherchais des yeux, malgré moi, sous la chevelure, l'emplacement de la petite marque. J'eusse voulu qu'elle lût dans mon regard toute l'adoration que je lui vouais pour la minute ineffaçable dont le souvenir était là. J'eusse voulu qu'elle entendît tout mon être éperdu, à ses pieds chéris, lui dire ma reconnaissance : « O ma Marie, je sais ce que tu as fait; je connais la nuit que tu as passée à ta fenêtre, avec la grosse vilaine arme à la main, en face de la lagune toute palpitante de cris et de chansons d'amour !

Je sais ta course dans le corridor... O ma Marie! ma petite Marie! Je ne baiserai jamais les pieds qui ont couru ainsi pour étourdir la pauvre tête avant le grand fracas !... Je ne m'occupe pas de ce que tu es, de ce que tu penses ou fais aujourd'hui. Il y a un moment de toi qui dure éternellement; et je t'adore à jamais. »

Elle vit monter mes larmes et elle me donna son regard d'autrefois, celui qui me brisait, me faisait fondre et défaillir.

— Oh! non! non! je vous en supplie, lui dis-je, en l'arrêtant, vous me faites trop mal!...

— N'est-ce pas juste ? fit-elle, avec un accent de conviction que surmontait malgré tout sa tendresse.

— Hélas!

Par ce seul mot, j'avouais tout ce dont elle m'accusait secrètement et dont je n'étais pas coupable : le lâche abandon de Ferrare et tout ce dont on avait dû réussir à la convaincre contre moi en l'amenant petit à petit et savamment à la « raison ». Mais n'avais-je pas d'autres torts, d'autres lâchetés à expier vis-à-vis d'elle? Chaque minute de mes relations secrètes avec elle n'avait-elle pas été marquée par un crime contre son bonheur, crime qui portait aujourd'hui tous ses fruits, puisqu'il était trop

évident qu'au milieu des splendeurs de la situation régulière dont j'avais failli la priver, la pauvre enfant continuait à m'aimer? Ne valait-il pas mieux lui laisser ignorer la façon dont j'avais été joué à Ferrare par son fiancé et mis hors d'état d'agir dans la suite par l'affaire sanglante du Lido? Il me sembla que je me lavais un peu en restant muet sur ces choses et en recevant humblement ses doux reproches.

Nous nous regardâmes un moment, assis l'un près de l'autre, dans le salon devenu désert par l'entrain de la danse dans les pièces voisines; trop de choses nous montaient à la mémoire pour s'ordonner sur les lèvres. Le passé nous étouffait; ses grands yeux gris, à elle, s'humidisaient à leur tour. Quelques personnes parurent, nous nous levâmes. Je cherchais un mot court, un dernier mot à lui dire. Il ne vint que celui des premiers jours et de toujours, celui qui ne finit point quand une fois il a signifié une grande et profonde vérité :

— Je vous aime, prononçai-je tout bas.

Elle eut un petit frémissement et me dit :

— Allez, allez !... mon ami.

Je prenais congé d'elle, avant de me retirer, je lui baisais la main.

— Promettez-moi, dit-elle avec un effort, de ne pas chercher à me voir.

— Je vous le promets.

En relevant la tête, j'apercus la maîtresse de la maison qui s'avançait au bras de M. Arrigand. L'un et l'autre virent notre attitude et nos yeux. Mme X... n'y comprit rien. Arrigand fut atterré. Quelque chose s'écroula visiblement en lui.

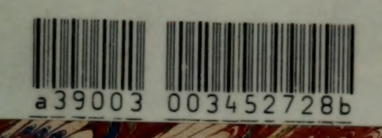
Une pauvre minute sentimentale ruinait ses plans, ses calculs et le patient édifice de sa volonté.

Nous fûmes aussi malheureux les uns que les autres.

**Paris, 1894-95.**

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 8846-4-19.


16 05 73


a39003 003452728b

